

no  
se  
d'

de  
du  
Ca  
co  
de  
do

br  
bo  
la

ra

qu

et

tiv

to

l'a

vé

pa

ar

Gé

à l

## MÉMOIRES, NOTICES

### GÉOGRAPHIE

## DE L'ATHABASKAW-MACKENZIE

ET

DES GRANDS LACS DU BASSIN ARCTIQUE

Par l'abbé E. PETITOT (1).

Depuis quelques années l'attention de la France est de nouveau attirée vers les froides régions du pôle nord, qu'elle semblait avoir dédaignées depuis la perte de ses colonies d'Amérique.

Les transactions qui ont fait passer la partie occidentale de l'Amérique arctique du sceptre des czars au pouvoir du cabinet de Washington ; la découverte des mines d'or du Caribou, et celle de gisements aurifères qu'offrent plusieurs cours d'eau de ces contrées ; la formation de la vaste confédération canadienne qui soumet au gouverneur du *Canadian-dominion* les pays connus jusqu'ici sous le nom de Colombie britannique, territoire du Nord-Ouest, colonie d'Assiniboia, Labrador, Nouvelle-Écosse et Nouveau-Brunswick ; la triple et successive liquidation de la puissante et honorable compagnie de la baie d'Hudson, et la résignation qu'elle a faite à la couronne de ses vastes domaines ; enfin, et peut-être plus que toutes ces causes, les pages instructives et amusantes sorties de la plume fertile, ingénieuse et toujours chaste d'un de nos romanciers modernes, ont éveillé l'attention du public français, si peu instruit jusqu'ici du véritable état des contrées polaires et de la question du passage de l'Atlantique au Pacifique par la mer Glaciale arctique. Après soixante-trois expéditions entreprises par les

(1) Des fragments de ce mémoire ont été communiqués à la Société de Géographie, dans sa séance du 20 janvier 1875. L'abbé Petitot appartient à la congrégation des missionnaires Oblats-de-Marie.

Anglais et les Américains, soit pour la recherche de ce fameux passage, soit pour la découverte du pôle terrestre, nous avons eu, nous aussi, notre expédition, et on nous a appris dernièrement qu'il s'en prépare une seconde.

On ne peut pas dire que nous ayons méprisé la gloire que procurent justement toute exploration entreprise et toute découverte faite pour l'extension du commerce et le bénéfice de la science. Certes nous avons eu une part bien large et bien enviable dans ces conquêtes de la civilisation. Lisez l'histoire de nos anciennes colonies d'Amérique, parcourez surtout celle du Canada, consultez les relations si curieuses et si savantes des pères de la société de Jésus, les écrits de Lescarbot, ceux de l'immortel Champlain, les édits et ordonnances royales de l'époque, et vous vous convaincrez que la France n'est pas restée en arrière des autres nations au point de vue des découvertes. Elle aussi cherchait le passage occidental vers les mers de la Chine et du Japon. Lorsque le capitaine malouin Jacques Cartier aborda aux rivages du Canada en 1534, n'y était-il pas envoyé par François I<sup>er</sup>, et poussé par ce même amour des découvertes qui anima les Colomb, les Vasco de Gama et les Magellan ? — Sept ans plus tard, c'est-à-dire en 1541, quand les Français, conduits par François de la Roque, seigneur de Roberval, commencèrent la colonisation de la Nouvelle-France, et lorsque Pierre Dugast, sieur de Monts, s'établit avec ses Dieppois dans l'Acadie en 1603, leur but n'était-il pas, en s'implantant dans ces Indes occidentales, de s'avancer sans cesse vers cette mer Vermeille qu'ils pensaient devoir les transporter à la Chine, où ils avaient cru atteindre tout d'abord en arrivant au Canada ?

La seule différence existant entre les expéditions françaises et les expéditions anglaises des trois derniers siècles, c'est que l'Angleterre demandait, depuis l'an 1496, aux mers et aux glaces presque immobiles du pôle, ce fameux passage, et que la France le cherchait d'une manière non moins

périlleuse et honorable, mais plus fructueuse, à travers le continent de l'Amérique du Nord, qu'elle avait découvert en grande partie.

Si plus tard nous avons abandonné toute tentative de ce côté, c'est que la perte de nos colonies, en nous enlevant tout espoir de voir se raviver en Amérique notre antique puissance et d'y renouer la chaîne de nos transactions commerciales, nous a ravi jusqu'au désir de nous y distinguer par de nouvelles découvertes, et qu'après tout, ces efforts n'auraient servi qu'à enrichir nos émules, tout en consommant les forces de notre marine.

D'ailleurs, à quel profit commercial ont abouti les cent quinze expéditions arctiques, navales et terrestres, qui ont eu lieu depuis Othervie (970) et Jean Cabot (1496) pour la découverte de cette voie occidentale? Ce passage n'est plus un mystère. L'énigme du pôle a été devinée; mais le monstre qui en garde et en ferme les défilés glacés n'a pas succombé, tandis qu'il a fait périr le nouvel OEdipe et ses infortunés compagnons. Mac-Clintock et Mac-Clure ont prouvé en effet que cette route ne peut servir en aucune façon les intérêts commerciaux des deux grandes nations maritimes qui en ont poursuivi la découverte avec tant de constance et de courage. Les glaces qui l'obstruent une grande partie de l'année et souvent durant l'année entière, refuseront presque toujours aux navires, fussent-ils mus par la vapeur, la possibilité de franchir en une saison l'énorme distance qui sépare la baie de Baffin du Pacifique. C'est par un bonheur exceptionnel que Mac-Clure a pu opérer cette difficile traversée.

Ainsi ce passage demeure, quoique existant, entièrement fermé à la navigation. Et par là même se trouve clos le paragraphe déjà trop long que nous avons consacré à cette matière.

Ce préambule était, ce nous semble, nécessaire pour écarter de notre patrie le reproche que pourraient lui adresser

certaines personnes peu instruites des faits et gestes de nos compatriotes en Amérique. Pourquoi donc ne rappellerions-nous pas ici en abrégé, et comme un acheminement nécessaire vers les découvertes modernes opérées dans le bassin arctique du continent américain, celles que firent graduellement les Français en Canada? Ce tableau synthétique, en nous présentant clairement la longue liste de nos glorieuses découvertes en Amérique, nous donnera des vues d'ensemble sur l'histoire de ces contrées et pourra jeter quelque jour sur la question qui préoccupa si longtemps les négociants, les géographes et les gouvernements en France et en Angleterre.

Je demande seulement pardon d'oser, moi, humble et ignorant missionnaire de sauvages, prendre la parole sur un sujet qui touche à la fois à l'histoire, à la géographie et à la politique des siècles derniers. Je m'efforcerai cependant de m'acquitter de cette tâche de la manière la plus consciencieuse et la plus véridique. Après vous avoir exprimé brièvement ce que nos compatriotes d'abord et nos amis ensuite firent pour l'extension des connaissances géographiques dans l'Amérique septentrionale, j'espère ajouter une toute petite pierre à cet édifice scientifique, par la présentation de la carte d'une portion du bassin arctique, que j'ai dressée et composée, sur les données premières de Franklin et de Richardson, durant douze années de séjour sous le cercle polaire ou dans la région qui l'avoisine.

TABLEAU HISTORIQUE DES DÉCOUVERTES FAITES PAR LES FRANÇAIS ET PAR LES ANGLAIS DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

En France, le courage est de toutes les classes. Qu'on ne s'étonne donc pas si les missionnaires français figurent pour une bonne part parmi les explorateurs de l'Amérique du Nord. N'est-ce pas la France qui fournit au monde entier la majeure partie de ces apôtres, les civilisateurs des peuples

païens? En Canada (1), les missionnaires jésuites, sulpiciens et récollets s'enfoncèrent courageusement dans les forêts, comme les pionniers et l'avant-garde de la civilisation; ils y devançaient les envoyés officiels du gouvernement français. Ils leur apprirent le plus souvent les noms et la position des lacs et des cours d'eau que leur avaient fait connaître les Indiens, ou qu'ils avaient parcourus en leur compagnie. La France, tout en veillant à assurer la subsistance et le bien-être matériel de ses colons et de ses nouveaux sujets, avait tant à cœur leur instruction et leur bien spirituel, qu'elle demandait aux explorateurs qu'elle envoyait dans les territoires indiens de se faire toujours accompagner par des missionnaires.

C'est ce cachet de pacifique conquête et de paternelle sollicitude imprimé par la foi de cette époque à nos découvertes en Canada qui donna à nos compatriotes une si grande supériorité sur les Anglais aux yeux des peuplades sauvages.

Après la fondation de Québec (2), Samuel de Champlain, accompagné d'un récollet parisien, le P. Le Caron, partit pour une expédition dans le Nord-Ouest. C'était en 1615. Il remonta la rivière des Ottawa (3), la Mattawan (4), décou-

(1) D'après le P. Antoine mon confrère, missionnaire des Iroquois du Sault-Saint-Louis depuis de longues années, et très-versé dans la langue des *Onkwé-onwé* (hommes véritables) ou iroquois, le mot *Kanada* signifie cabanes. Les explications des termes iroquois que je donnerai dans la suite de ce chapitre sont tirées du dictionnaire composé par ce savant missionnaire.

Quant au mot *Iroquois*, il provient de l'exclamation *Hiro kwé*? (qu'est-ce que ceci?) que poussèrent les *Onkwé* à la vue des Français.

(Note de l'auteur.)

(2) *Kepek*, en bethsiamitz, dialecte algonquin, signifie : *c'est bouché*; parce qu'en ce lieu le Saint-Laurent est comme fermé par le cap Diamant, et l'île d'Orléans.

(3) *Ottawa* : oreillards, tribu algonquine du Canada.

(4) *Matawan*, déversoir, débouché, d'après le P. Lacombe mon confrère, prêtre canadien et oblat de Marie, qui est passé maître dans la connaissance de la langue algonquine. Beaucoup de termes algonquins dont je donne ici l'explication ont été expliqués dans son remarquable dictionnaire *Cris*.

vrit les lacs Nipissing (1), et redescendant par la rivière des Français il aperçut pour la première fois les lacs Huron (2) et Ontario (3). Il appela d'abord celui-ci lac des Ontouoronons, du nom d'une tribu iroquoise qui habitait ses rives (4). Dès 1613 le prince de Condé avait fondé, pour onze années, la société dite de Rouen, pour la traite des pelleteries du Canada.

En 1665, le jésuite Allouez découvrit le lac Supérieur et visita pour la première fois les Sioux ou Nadouésious (5). S'étant établi parmi eux, il y fut rejoint par le P. Nicolas et par MM. les abbés de Fénélon et Trouvé (6).

En 1669 nous voyons les PP. Mesnard et Dablon occupés de la découverte d'un grand fleuve, appelé *Missi-sipiy* (7)

(1) *Nipiy-sing*, eau petite, ou petit lac.

(2) L'expression *Huron* est un vieux mot français signifiant : qui porte une hure ou houppe de cheveux. Ce nom fut donné par Champlain, en 1615, aux Onénda, les Wyandots des Anglais.

(3) *Ontario* : beau lac, en Iroq.

(4) Les cinq tribus ou nations iroquoises étaient : 1<sup>o</sup> les *Koningtoné*, appelés *Agnés* par les Français et *Mohawks* par les Anglais. Il ne faut pas les confondre avec les Loups ou Mohégan, les Mohicans des Anglais, appelés aussi *Lenni-lénnapé* (hommes). Ceux-ci étaient de race algonquienne comme les *Illini* ou *Illinois*, les *Iyiniwok* ou *Cris*, les *Ininiwok* ou *Maskégons*, etc.

2<sup>o</sup> Les *Oniyuthé*, que les Français nommèrent *Onnougoutés* et les Anglais *Onéydás*.

3<sup>o</sup> Les *Sénandé-Wananduné*; *Goyogouins* des Français, *Cayougas* des Anglais.

4<sup>o</sup> Les *Nundagéké*; *Onontagués* des Français, *Onondagas* des Anglais.

5<sup>o</sup> Enfin les *Nundawaké*, appelés par les uns *Ontouoronons* et *Tsonontouans*, et par les autres *Sénécas*. A ces cinq nations se joignirent les *Tuskaroré* qui par elles furent adoptés.

(5) *Nátouew-siw* : Iroquois-Petits, Alg. Cette étymologie algique, dont les Français ne retinrent que la dernière syllabe, *siw*, dont ils firent *Sioux* nous est une preuve de la communauté d'origine des Iroquois avec les nations sioues telles que les *Absoroké* ou *Minetaries*, les *Mandanes*, les *Winibagos* ou *Puants*, les *Sicikaké* ou *Pieds-Noirs*, etc. ; toutes ces nations sont venues de l'ouest postérieurement aux Algonquins, auxquels elles donnèrent le nom de peuple de l'Est, en algonquin *Wabban-Akhtiyak*, d'où est venu le mot *Abénakis*.

(6) *Relations des jésuites*, 1665. — Sagard : *Histoire du Canada*.

(7) *Missi-Sipiy* : Grande rivière. (Notes de l'auteur.)

par les Algonquins; mais ils furent détournés de cette découverte par d'autres occupations.

Cette même année, le sieur Robert Le Cavelier de la Salle, natif de Rouen, et négociant en fourrures au Canada, se joignit aux missionnaires Dollier et Gallinée, qui voulaient aussi tenter la découverte du Mississipi et le passage à l'ouest du continent; mais il se sépara bientôt d'eux et fut rencontré, vers la fin de l'été, par Nicolas Perrot, sur la rivière Ottawa, découverte par Champlain en 1613. Quant aux deux prêtres français, ils découvrirent le lac Erié (1), et y laissèrent sur un poteau une inscription commémorative; mais ils n'allèrent pas jusqu'au Mississipi.

De 1670 à 1672, les jésuites Dablon et Allouez découvrirent les bords du grand lac Michigan (2), la rivière Wisconsin (3), et ils s'avancèrent jusque chez les Illinois (4), après avoir visité différentes tribus sioues : les Winibagos ou Puants, les Outagamitz ou Renards, les Sokis (5) ou Sacs, les Kikapous et les Maskoutens ou gens du feu.

En 1672, le sieur Louis Jolliet et le jésuite Marquette furent choisis par M. Talon, l'intendant du gouvernement canadien, pour éclaircir le mystère de l'existence du Mississipi. Jolliet, ancêtre maternel de M<sup>re</sup> A. Taché, archevêque actuel de Saint-Boniface (Manitoba) et oblat de Marie, partit l'année suivante, avec son compagnon, de Michilimakinak (6), sur le lac Supérieur. Ils se dirigèrent vers la baie des Puants, découvrirent la rivière des Renards, revirent le Wisconsin, dont elle est un affluent, et atteignirent le Mississipi le 17 juin de la même année (7). Ils le nommèrent fleuve Colbert. L'ayant descendu pendant 60 lieues, ils

(1) *Erié*, lieu des cerises. Iroq.

(2) *Michi-Gangin* : grand lac. Alg.

(3) *Wisconsin* : enfumé, brun, parce que ses eaux sont ferrugineuses.

(4) *Illini* : hommes, un des noms de la famille algonquine.

(5) *Sokis* : les forts.

(6) *Michi-mikkinak* : grosse tortue.

(7) *Relation des jésuites*, 1673.

découvrirent les affluents nommés rivière des Moines (1), Missouri (2), Ohio (3) et Arkansas, et ils s'en retournèrent par la rivière des Illinois ou de Chicago (4) et par le Michigan.

Malheureusement Jolliet faillit se noyer dans le rapide ou saut Saint-Louis; il y perdit, avec son canot et ses gens, ses manuscrits et ses cartes. Mais le P. Marquette, qui s'était séparé de son compagnon pour retourner dans sa mission, put exhiber ses propres documents qui permirent de mettre au jour leur découverte. En récompense, Jolliet fut créé seigneur de Mingan et obtint l'île d'Anticosti (5) dans le golfe Saint-Laurent (6).

Cependant La Salle n'avait pas abandonné son premier plan. Les succès de Jolliet et de Marquette ne firent que stimuler son zèle. Muni de pleins pouvoirs de la part de Louis XIV, il partit, en 1679, de Niagara (7) avec le P. Hennepin, deux autres récollets de la communauté de Paris et quarante Français; il traversa les lacs Erié, Huron et Supérieur, en suivant la voie tracée par ses prédécesseurs; découvrit le lac Pimétéwi (8), puis revint sur ses pas au lac Ontario, abandonnant au P. Hennepin le soin de continuer son entreprise.

Le récollet Louis Hennepin, arrivé au Mississipi en 1680, avec deux compagnons, par la voie de Jolliet, remonta le fleuve jusqu'aux chutes de Saint-Antoine, où il fut capturé

(1) *Moingona*.

(2) *Missouri*, appelé aussi *Pékitanouï* : eau bourbeuse.

(3) *Ohio* ou *Wabach* : rivière blanche.

(4) *Chikak-ouk* : civette-lieu ou lieu des civettes. C'est en ce lieu que fut bâtie depuis la ville du même nom. (Notes de l'auteur.)

(5) *Anticosti* est, d'après Charlevoix, une corruption du mot *Natiskotek*, présentement *Natachkwé* : lieu où l'on va chasser à l'ours.

(6) *Archives de la marine*. Lettre de M. de Fontenac, 14 novembre 1674. citée par Ferland, *Hist. du Canada*.

(7) *Iaon niakaré* : les hauteurs du grand bruit. Iroq.

(8) *Pimi-téwi* : lac de la passe. (Notes de l'auteur.)

par les Sioux, qui le relâchèrent au bout de quelques mois. Il fut rencontré dans ces forêts par le coureur de bois Daniel Dulhut, auquel l'Américain Sparks a attribué l'honneur des découvertes d'Hennepin (1). Ce qui paraît certain, c'est que ce coureur de bois avait déjà parcouru une partie du pays des Sioux lorsqu'il fut rencontré par le missionnaire. Le même fait arriva plus tard dans les contrées plus septentrionales, où ces hardis pionniers devancèrent souvent les envoyés du gouvernement; mais les coureurs de bois n'écrivaient pas leurs exploits et ne confiaient pas au papier le fruit de leurs lointaines et solitaires pérégrinations.

Enfin, en 1682, Le Cavelier de la Salle, accompagné du P. Mambré, vit le fleuve objet de tous ses désirs et le descendit jusqu'à son embouchure; mais au lieu d'arriver à cette mer Vermeille qui devait le conduire à la Chine, il aboutit au golfe du Mexique, qu'il atteignit le 9 avril. La Salle prit possession de toute la contrée qu'il venait de parcourir au nom du roi Louis XIV, et la nomma Louisiane (2). Dès lors le grand monarque put adopter pour emblème un soleil radieux, et dire, comme Charles-Quint, que cet astre ne se couchait pas sur ses vastes États; dès lors aussi le noble drapeau de la France, que la Salle avait arboré sur les bords du golfe mexicain, aurait pu être promené en maître jusqu'aux rives glacées de la mer arctique.

En effet, dès l'année 1628 et le 6 mai, le roi Louis XIII avait octroyé par lettres patentes, à la compagnie de la Nouvelle-France ou des cent associés, créée le 29 avril de l'année précédente par le cardinal de Richelieu, surintendant de la navigation, « la possession à perpétuité du fort » de Québec avec tout le pays de la Nouvelle-France dite » Canada, tout le long des côtes, depuis la Floride... en » rangeant les côtes de la mer jusqu'au *cercle arctique* pour » la latitude, et en longitude depuis l'île de Terre-Neuve

(1) Sparks, *Life of La Salle*, Review of January 1845.

(2) Leclercq, *Établissement de la foi*. — Ferland, *Hist. du Canada*.

» jusqu'au grand lac dit la mer Douce (lac Supérieur) et au » delà, etc. (1). » Les cent associés se composaient surtout de nobles et de bourgeois de Paris et de Normandie.

En accordant cette charte si ample et dont les concessions sont un peu vagues, comme on le voit, Louis XIII se fondait sur un édit de son père Henri IV, daté du 8 novembre 1603, par lequel il avait nommé M. de Monts lieutenant général de l'Acadie et lui avait confié tout pouvoir sur les terres explorées par Jacques Cartier (2). De Monts avait pris dès cette année possession de toutes les côtes jusqu'au 44° de latitude à partir du sud de la rivière Manhatte, que Hudson ne découvrit qu'en 1609. Il n'y avait pas alors dans cette contrée un seul Européen.

Donc, en 1628, la compagnie de la Nouvelle-France se trouvait investie de toute la portion du continent comprise entre la Floride et le cercle polaire. Les Français réclamaient les terres qui environnent la baie d'Hudson, tant parce qu'elles avaient été découvertes par les coureurs de bois du Canada, que parce que l'Anglais Hudson, qui, en 1610, pénétra dans la baie qui porte son nom, n'en avait pas pris possession au nom de l'Angleterre, puisqu'il était au service de la Hollande; et que, comme l'a remarqué longtemps après sir John Ross, il ne fit absolument aucune découverte de terres dans cette immense baie (3).

Sous Louis XIV, les colonies françaises d'Amérique s'augmentèrent de la vallée du Mississipi et de toutes les terres découvertes graduellement dans ce territoire encore inexploré du Nord-Ouest, comme nous l'avons vu plus haut.

Quelle apparence de droit et de justice avait donc le roi d'Angleterre Jacques I<sup>er</sup>, lorsque, en 1606, en donnant à sir William Alexander, créé plus tard comte Sterling, le

(1) *Mercur français*, vol. XIV. — *Traité de navigation* de Bergeron. — Ferland, *Hist. du Canada*.

(2) Champlain; Charlevoix; Ferland; Lescarbot, *Histoire du Canada*.

(3) *Deuxième Voyage au pôle nord*, par sir John Ross. *Introduction*.

gouvernement de la Virginie, et en le lui confirmant en 1621, il reculait les limites de cette contrée encore sauvage jusqu'au 45° de latitude nord? Il empiétait ainsi sur le territoire français que De Monts possédait depuis trois ans lors de la première charte anglaise, et depuis dix-huit ans, lors de la seconde.

Et quelle apparence de droit et de justice eut encore le roi d'Angleterre Charles II lorsque, en 1670, c'est-à-dire quarante-deux ans après la charte émanée de Louis XIII en faveur de la compagnie de la Nouvelle-France, il concéda à son cousin le prince Rupert et à l'honorable compagnie dite des Aventuriers de la baie d'Hudson la possession entière du sol, le monopole de la traite des fourrures et même le droit exclusif de pêche et de chasse (1) dans toute la contrée arrosée par les eaux tributaires de la baie d'Hudson (2)?

Les empiétements de Jacques I<sup>er</sup> déterminèrent des protestations qui divisèrent à cette époque la France et l'Angleterre. L'Acadie devint le prétexte de la guerre à outrance que se firent ces deux nations rivales et jalouses l'une de l'autre. — Aux prétentions de Charles II la France répondit en ordonnant à la compagnie de la Nouvelle-France de s'emparer des factoreries établies par les Anglais dans la baie d'Hudson. En 1687, M. d'Yberville y fut envoyé. Aidé de M. de Troyes, il gagna la baie d'Hudson par l'Ottawa et les lacs Temiskaming (3) et Abitibi (4) qu'il découvrit, s'empara des forts Rupert, Monsipi et Kikitchouan, et ne laissa aux Anglais que le fort Albany. La compagnie française, de

(1) Ce droit, la France ne se l'était jamais arrogé. Elle permettait à tous les étrangers et aux Anglais eux-mêmes de pêcher sur les côtes de l'Acadie. Souvent trop de courtoisie et de magnanimité peuvent passer pour de la pusillanimité et pour l'hésitation qui émane d'une cause peu juste.

(2) Consultez tous les livres anglais écrits sur la compagnie de la baie d'Hudson.

(3) *Timiw-gaming* : profonde eau.

(4) *Abit nipy* : milieu eau, ou lac mitoyen. Alg.

son côté, construisit dans la baie d'Hudson le fort Bourbon. Mais, en 1696, les Anglais ayant pris ce poste de commerce, d'Yberville chassa définitivement ses ennemis de la baie d'Hudson, après avoir coulé bas un de leurs navires, capturé un second et avoir repris le fort Bourbon (1).

Le traité de Ryswick (1696) reconnut à la France la possession des terres et de la baie d'Hudson; elle les conserva jusqu'en 1713, époque à laquelle elle les céda à l'Angleterre par le traité d'Utrecht, tout en gardant ses droits sur les terres sises au nord et au nord-ouest du Canada (2).

Maintenant que toute animosité a disparu entre l'Angleterre et la France, et qu'oubliant leurs inimitiés ces deux grandes puissances sont devenues amies et alliées; maintenant que les préjugés de nationalité étant mis de côté, il nous est donné de juger plus sainement de l'état de la question qui divisait alors les deux nations rivales, nous pouvons facilement constater que les traités du temps comportent des clauses vagues, mal déterminées et destinées pour ainsi dire à servir d'aliment à la réouverture des hostilités entre deux nations qui s'estimaient mutuellement sans cesser de se haïr. Au fond de tout cela, la question en litige n'était qu'un prétexte; la cause impulsive de ces guerres désastreuses pour la colonisation du Canada était la jalousie. C'étaient, il faut l'avouer, de bien tristes débuts pour une colonie.

En 1727 il se forma au Canada une compagnie française dite des Sioux, pour le commerce des fourrures avec cette nation. Elle fonda sur le lac Pépin le fort Beauharnais, et plus tard, sur le Mississippi, par lequel ce lac est traversé, le fort Mississippi-la-Galette, maintenant Prescott-city.

En 1731, afin d'affirmer les droits de la France sur le territoire au nord-ouest du Canada, le comte de Maurepas,

(1) De la Potherie, *Hist. de l'Amérique septentrionale*.

(2) *Hist. du Canada*.

secrétaire d'État et ministre des colonies sous Louis XV, délégua le sieur Varennes de la Vérandrye, autre ancêtre maternel de l'archevêque actuel de Saint-Boniface, vers cette portion de la colonie.

Varennes de la Vérandrye, accompagné de ses fils et du P. jésuite Messenger, découvrit la rivière Miskwa-gamew ou rivière Rouge du nord, la vallée du lac Winipeg (1), et y établit des postes de traite. En 1736, un des fils de ce héros fut massacré avec son compagnon, le P. Arnaud, sur une île du lac Sainte-Croix (2), par les Sioux.

Les fils du chevalier de La Vérandrye, secondés par les religieux de la compagnie de Jésus, continuèrent l'œuvre de leur père. En 1748, ils avaient poussé leurs découvertes jusqu'à la vallée de la Saskatchewan (3), à laquelle ils donnèrent le nom du marquis Du Pas, qu'elle porte encore maintenant. A cette époque remonte la découverte des lacs Winipigous (4), Manitoba (5), Dauphin, Bourbon et Travère, ainsi que la fondation des forts du Grand Rapide, du Pas, Nippéwing et de La Corne. Ce dernier fut ainsi nommé en l'honneur du chevalier de La Corne, un des officiers de M. de Beauharnais.

Pendant notre séjour dans la *Haute-Saskatchewan*, nous apprîmes d'un officier de la baie d'Hudson, que plusieurs postes de ces districts éloignés occupent l'emplacement d'anciens forts de traite français, entre autres celui du lac la Biche et le fort des Prairies. Il ne paraît pas que les Fran-

(1) *Winipek*: Sale étendue d'eau, eau bourbeuse. Alg.

(2) A. Taché, *Vingt ans de mission*. — P. Aubert, *Voyage à la Rivière-Rouge*, en 1845.

(3) *Ki-Siskatchiwan*: courant rapide. Cette puissante rivière est formée de deux branches, celle du nord ou rivière Du Pas, et celle du sud, que les Français appelèrent la Fourche des Gros-Ventres, parce qu'ils trouvèrent établis sur ses bords les Minétaries ou Gros-Ventres. Son nom indien est *Ma-kooanis*, tandis que la branche du nord se nomme seule *Kisiskatchiwan*.

(4) *Winipégous*, même étymol. que Winipeg.

(5) *Manito-wapan*: diable-détroit, ou le détroit du Diable.

(Notes de l'auteur.)

çais aient poussé leurs découvertes au delà du 54° ou du 55° de latit. nord ; mais on peut considérer comme très-probable que les coureurs de bois ont franchi cette limite, puisque les premiers officiers de la compagnie du Nord-Ouest qui pénétrèrent au bord du grand lac des Esclaves, trouvèrent le long de la rivière de ce nom, qui n'est autre que le haut-Mackenzie, une famille de métis franco-dénès, nommée Beaulieu. François Beaulieu père, de qui je tiens le fait et qui est mort en novembre 1872, à l'âge de cent ans environ, avait vu arriver les premiers Anglais qui durent être ou Pierre Pond (1780) ou sir Alex. Mackenzie (1789). Donc, le père de ce Beaulieu devait être arrivé dans cette contrée avant la compagnie du Nord-Ouest, puisque celle-ci ne s'établit au lac Athabaskaw qu'en 1778.

Entre 1627-28, année qui vit la création de la compagnie de la Nouvelle-France, et 1717, le Canada fut tour à tour possédé par cinq ou six compagnies marchandes qui se ruinèrent successivement au commerce des pelleteries. En 1717, le Régent releva la compagnie de la Nouvelle-France sous le nom de Compagnie d'Occident ou du Mississippi. Le fameux aventurier écossais Law en était le directeur. En 1722 elle se réunit à la compagnie des Indes orientales et prit le nom de Compagnie générale des Indes. C'est évidemment à cette compagnie, continuatrice des opérations de celle de la Nouvelle-France, qu'appartenait M. de La Vérandrye.

Nous touchons maintenant à une époque critique pour nos colonies. Nous allons avoir à enregistrer une des plus grandes humiliations qu'on puisse infliger à un cœur patriotique : je veux parler de la trop facile conquête du Canada par l'Angleterre. Trop facile, car depuis deux siècles et demi nous luttons avec les Anglais dans la proportion d'un contre vingt ! En effet, on ne comptait encore en Canada, en 1692, que 12 000 Français, tandis que la colonie anglaise avait déjà, d'après Holme, 200 000 habitants !

Redirai-je maintenant les obstacles que les différentes compagnies mirent à la prospérité de cette colonie; le déplorable état de nos affaires civiles en Canada, la révolte et la trahison des Iroquois; les attaques simultanées des Anglois sur plusieurs points, attaques auxquelles il fallut faire face? Rappellerai-je la défaite de l'héroïque Montcalm par Wolfe mourant dans les plaines d'Abraham; la reddition de Québec et l'arrivée de cette flotte anglaise qui vint enlever tout espoir aux malheureux Canadiens? Parlerai-je du traité ignominieux de Paris, le 10 février 1763, qui livra à l'Angleterre ce sol arrosé des sueurs et du sang de nos soldats et de nos martyrs? Qui ne connaît ces faits et pourquoi raviver ces blessures?

Dans tous ces revers on ne peut excuser entièrement le gouvernement de Louis XV. Ignorant la richesse et la fertilité du Canada, il ne voyait dans ces belles contrées que *quelques arpents de neige*; et lassé d'une guerre à laquelle il ne voyait pas de fin, il abandonna le fruit de nos découvertes à la convoitise de ceux qui savaient mieux que nous en apprécier la valeur.

Dans le traité de Paris n'étaient comprises ni la Louisiane ni les immenses contrées septentrionales du Nord-Ouest, lesquelles ne portaient alors d'autre nom que celui de *pays d'en Haut*. Mais, ô dédain incompréhensible! la Louisiane fut abandonnée aux mains de don Carlos III et devint une colonie espagnole jusqu'en 1801. Échangée contre la Toscane par le Premier Consul, elle fut revendue deux ans après aux États-Unis pour la somme de quatre-vingt millions de francs, dont vingt seulement entrèrent dans les coffres de l'État.

Quant au *pays d'en haut*, il n'en fut plus question, et l'Angleterre posséda paisiblement une contrée dont la France ne se souciait pas. Ainsi s'éteignit la domination française en Amérique. Nous n'avons conservé sur ce continent que le prestige d'un grand nom, la renommée de grandes actions, et l'influence morale et religieuse d'hom-

mes qui sacrifèrent tout pour le bien-être et le salut physique et spirituel des peuplades sauvages.

Hâtons-nous de le constater, autant les Anglais avaient été pour les colons français des ennemis acharnés, autant, après la conquête, ils devinrent pour les Franco-Canadiens des maîtres libéraux et débonnaires. Il n'y a peut-être pas au monde de peuple qui jouisse d'une plus grande paix que nos compatriotes du Canada. Mais les choses ne se passèrent pas d'une manière aussi calme dans les pays d'en haut. La compagnie des Aventuriers de la baie d'Hudson s'était considérée après le traité de Paris, comme maîtresse absolue du territoire du *Nord-Ouest*, tandis qu'au point de vue de la justice elle eût dû se renfermer dans les limites que lui fixait sa charte.

D'un autre côté, il s'était formé à Montréal, en 1783, une compagnie commerciale dite du *Nord-Ouest*, composée des commanditaires de l'ancienne compagnie française du Canada combinés avec l'élément écossais allié de la France. Ces Écossais étaient des puritains et des mécontents de noble origine, exilés volontairement de leur patrie pour des motifs religieux politiques. C'étaient des Stuart, des Mackenzie, des Grant, des Mac-Darmett, des Mac-Donald etc., alors autant ennemis des Anglais que l'avaient été les Français. Héritiers de la charte royale de 1717, qui concédait à perpétuité à la société du Canada la possession des contrées septentrionales découvertes par les Français, ils continuèrent à occuper les forts de traite établis par cette société, et à envoyer leurs agents à la découverte du fameux passage à l'ouest du continent. En 1777, un des membres de cette compagnie du Nord-Ouest, le Canadien Joseph Frobisher, remonta les rivières Maligne et la Pente, et découvrit le lac de l'*Isle-à-la-Crosse*. L'année suivante il visitait le lac Athabaskaw (1) et y bâtissait un fort de traite.

(1) *Athabaskaw*, *Arabaskaw*, *Ayabaskaw*, synon. : réseau d'herbes, de foin. Son nom d'èné est *Kkray-t'èle-kkè* : le plancher des saules.

Deux ans après, en 1780, Pierre Ponde découvrait le grand lac des Esclaves (1), que sir Alexander Mackenzie traversa du sud à l'ouest en 1789, dans son expédition au Pacifique.

Sur les indications des Indiens *Dènè* et de la famille métisse Beaulieu, dont un membre, oncle de François Beaulieu, dont il a été parlé plus haut, lui servit d'interprète, d'après les traditions de cette famille, Mackenzie découvrit le fleuve qui porte son nom et qui est le *Na-otcha* (2). Il le descendit jusqu'à la mer Glaciale, où il arriva le 12 juillet 1789 (3), croyant atteindre le Pacifique. Dans un autre voyage entrepris l'année suivante, cet intrépide officier de la compagnie du Nord-Ouest atteignit enfin l'Océan occidental, après avoir remonté la rivière de la Paix (4), traversé les montagnes Rocheuses et descendu le Fraser, qui est tributaire du Pacifique. Mackenzie, le premier, découvrit donc la voie de l'Europe aux Indes orientales par le continent américain. Vers 1792, un homonyme du

(1) Franklin, *Narrative of a Journey to the shores of the Polar sea*, 1819-22.

(2) François Beaulieu m'a dit qu'il avait environ douze ans lorsque les premiers Européens pénétrèrent sur le grand lac des Esclaves. Son oncle leur servit d'interprète. Si Beaulieu a voulu parler de Peter Pond, il devait alors avoir cent quatre ans en 1872, année de sa mort; et c'est en effet notre opinion. Mais Beaulieu m'assurait, en 1871, n'avoir que quatre-vingt-quinze ans ou un peu plus. C'est donc de l'expédition de Mackenzie qu'il était question dans la narration qu'il me fit en 1863, que je conserve par écrit; et il a dû naître dans ces contrées trois ans avant que Peter Pond atteignît le grand lac des Esclaves.

Le Mackenzie porte différents noms parmi les tribus *dènè* : *Na-otcha*, *Na-Kotchro-On'ijig*, *Na-Kotsia-Kotchô*, *Dès-nèdhè-yarè*; tous ces mots signifient *terre géante* ou *fleuve aux rives géantes*, sauf le dernier terme qui se traduit par *Grande rivière d'en bas*.

(Notes de l'auteur.)

(3) *A Journey from Montreal to the Arctic and Pacific oceans* by Sir Alex. Mackenzie.

(4) La rivière de la Paix se nomme en *dènè* : *Tsi-dèssè* (rivière du Vermillon) et *Tsa-ottiné-dèssè* (rivière des Castors). Les Cris l'appellent aussi *Amiskaw-Sipiy* (rivière des Castors). Je ne sais où Richardson a puisé le nom de *Unjugah* qu'il donne à ce noble cours d'eau.

premier Mackenzie visita le premier le grand lac des Ours et y construisit un fort. François Beaulieu était son chasseur. C'était avant son mariage.

De son côté, la compagnie de la baie d'Hudson n'était pas demeurée inactive. En 1769 elle envoyait Samuel Hearne tenter le passage par le pôle nord et s'assurer de l'existence de la rivière du Cuivre (1), dont elle avait entendu parler par les Indiens Dènè. Hearne descendit jusqu'à l'océan Glacial, après avoir découvert les lacs North-lined, Doo-baunt, des Ours-Gris, Blanc-de-Neige et des Bœufs-Musqués.

La compagnie de la baie d'Hudson se servait pour ses pérégrinations de jeunes Acadiens ou d'Écossais des Highlands. Celle du Nord-Ouest, au contraire, employait de préférence les coureurs de bois canadiens, qui depuis la création de la dernière compagnie, avaient pris le nom de *voyageurs du pays d'en haut*, ou tout simplement de *voyageurs*.

Par toutes ces appellations on désigne une classe de jeunes gens français ou franco-canadiens braves, hardis, sans crainte du danger, prêts à tout entreprendre, et qui s'enfonçaient dans les forêts pour aller y commercer avec les sauvages. Souvent ils fusionnèrent avec les Indiens et se choisirent parmi eux des épouses. De ces unions est issue la belle et robuste nation des métis français ou *natifs*, peuple jovial, entreprenant, valeureux comme ses pères; excellent chasseur, ami de la liberté et inconstant comme les Peaux-rouges. Canadiens et métis français ont porté notre belle langue jusqu'aux rivages arctiques, où elle retentit avec un charme indicible aux oreilles du voyageur et du missionnaire stupéfaits.

(1) La rivière du Cuivre ou Copper-mine-river est nommée *Satson-dig* (métal-rivière) par les Indiens Flancs-de-chien. William Dall, confondant cette rivière avec celle qui se jette dans le Pacifique sous le 144° de longitude ouest, place sur les bords de cette dernière les Indiens *Couteaux-Jaunes* que Franklin avait trouvés dans les steppes arrosés par la Coppermine de Hearne.

(Notes de l'auteur.)

Pendant de longues années le métier de *coureur de bois* fut en Canada une sorte de stage où se forma la jeunesse française et créole. Des nobles même portèrent leur épée dans les forêts et y laissèrent des rejetons de leur race. Parmi nos métis de l'extrême Nord, le *far-north* des Anglais, nous comptons des Le Camarade de Mandeville, des Saint-Georges de Laporte, des de Saint-Luc, des Chaumont-Racette, des de Lépinais, des de Charlais, etc., etc. La jeunesse du Canada éprouvait un tel attrait pour cette vie d'aventures, de péripéties et d'incidents étranges, que ceux-là passaient pour des lâches qui s'exemptaient de ce noviciat. L'agriculture en souffrait, la colonisation en était retardée, de sorte que, dès l'an 1673, le roi de France dut défendre aux jeunes colons, sous les peines les plus graves, d'embrasser la vie de trappeur et de chasseur. Ces défenses cessèrent avec l'extinction de la puissance française au Canada.

Les coureurs de bois étant devenus *voyageurs* des compagnies commerciales, se firent une colossale réputation comme guides, timoniers, canotiers, porteurs et trappeurs. C'est à ce caractère que Cooper a emprunté les types de ses intéressants romans. Les Hollandais et les Anglais eurent bien aussi des coureurs de bois, mais ils ne se distinguèrent pas comme les aventuriers français.

Ceux-ci les premiers pénétrèrent, en 1712, chez les Sioux, les Assiniboines ou Assinipoils (1) et les Cristinaux ou Cris (2), et y commencèrent la traite du castor, qui enrichit la fabrication parisienne de l'époque.

Je dois nécessairement abrégér, et pourtant je ne puis

(1) Assiniy-pwan : Rochers sioux ou Sioux des montagnes, en algonquin.

(2) Ces mots proviennent de la corruption de l'épithète *Knistinnuwok* donnée aux *Eginiwok* de l'ouest par les tribus voisines. Il ne faut pas confondre les *Cris* (ou *Crees* des Anglais), tribu algique, avec les *Creeks* ou *Criks* des États-Unis, qui sont des Têtes-plates, comme les *Cherokis*, les *Chicassaws*, les *Catawbaws*, etc.

m'éloigner de ces temps héroïques de l'histoire de ma nouvelle patrie, sans noter ici un des principaux effets des découvertes et des nombreuses explorations faites par nos compatriotes prêtres ou laïques, nobles ou coureurs de bois, dans la contrée qui nous occupe. Depuis les rives du *Katarokwi* (1) jusqu'aux bouches innombrables du *Naotcha* ou Mackensie, le nom de Français est synonyme de blanc et d'Européen, comme le nom de Franc est demeuré en Orient l'équivalent de ces mêmes termes. Iroquois, Algonquins, *Dènès* et *Dindjiès* s'accordent en cela avec les anciens Sarrasins. Pour eux, Anglais et Américains sont les gens venus de l'est : *Tiorhensa* ; les gens de l'autre côté de l'eau : *Akayasiw* ; les habitants des rochers : *Thè-ottiné*, les grands couteaux ; *Bès-tchôr-ottiné*, *Kitchi-Mokouman* ; mais les Français sont les hommes civilisés : *Pouzanti*, *Wémistikousiw* ; ceux pour qui la terre est faite : *Banlay*, *Béné-ounlay* ; ceux à qui la terre appartient : *Béti-Kollé* ; *Venan Kountllèdh*.

Cependant trente années s'étaient écoulées sans qu'il se fût fait aucune expédition ou découverte sur le continent américain, bien que les deux compagnies rivales se fussent rapprochées de plus en plus du nord, et eussent comme jonché toute la Nouvelle-Bretagne de leurs forts de traite. Elles s'étaient fait l'une à l'autre le plus de tort possible, par leurs empiétements réciproques sur des territoires mal définis et par leurs querelles incessantes auxquelles prenaient part les Indiens. Cet état de choses dura jusqu'à la première expédition par terre de sir John Franklin en 1820. Homme de cœur et de raison, Franklin fut si affecté de ces rivalités déplorables entre compatriotes, qu'il demanda et obtint la réunion des deux sociétés. La fusion s'en opéra le 26 mai 1821, sous la raison commerciale d'*Honorable Compagnie de la baie d'Hudson*. La Compagnie du Nord-Ouest y perdit son titre, mais elle conserva ses membres

(1) *Katarokwi* : Rochers qui trempent dans l'eau ; nom iroquois du Saint-Laurent.

(Notes de l'auteur.)

et ses voyageurs canadiens. Depuis lors ces derniers ont été peu à peu éliminés par la force des circonstances. Le monopole du commerce et la possession du pays ne furent concédés à la nouvelle Compagnie que pour vingt et un ans. Ce privilège, renouvelé une première fois en 1838, ne fut plus redemandé à son expiration en 1859, et la Compagnie perdit tous ses droits dans la Nouvelle-Bretagne (1).

En 1863, la Compagnie de la baie d'Hudson passa entre les mains de la Compagnie internationale financière, en réalisant un bénéfice net de 20 pour 100. Mais deux ans après, elle fut reconstituée par 1420 associés qui achetèrent la liquidation de la Compagnie financière. Celle-ci opéra la vente de ses actions avec un profit net de 12 500 000 francs. Enfin, en 1868, la nouvelle Compagnie de la baie d'Hudson fit abandon de tous ses droits, privilèges et monopoles (2), entre les mains de la Couronne, moyennant une indemnité de 37 500 000 francs, plus la jouissance et la propriété de 50 arpents de terre arable autour de chaque fort compris dans la zone fertile du territoire du Nord-Ouest. Voilà le profit que d'habiles colons et d'adroits spéculateurs surent tirer de ces quelques *arpents de neige* dédaignés par le gouvernement français de 1763!

En 1869 on détacha de ce territoire la province de Manitoba, ancienne colonie anglaise d'Assiniboya, fondée en 1811 par lord Selkirk, en faveur des résidents métis d'origine française et écossaise. Manitoba forme une petite province du Canadian-Dominion. Elle reçut d'abord pour gouverneur l'honorable M. Archibald, démissionnaire en 1872, et remplacé l'année suivante par l'honorable M. Morris. Toutes les autres possessions anglaises de l'Amérique du Nord, situées au nord du Canada et à l'est de la Colombie britannique,

(1) Taché, *Esquisse sur le nord-ouest*. — Tous les ouvrages qui ont été écrits sur la Nouvelle-Bretagne.

(2) Voir les feuilles publiques du temps.

sont comprises actuellement sous le nom de *territoire du Nord-Ouest*.

Revenons à Franklin et aux découvertes géographiques modernes dans le nord de l'Amérique.

L'expédition arctique par terre de 1820 fut désastreuse. Franklin y perdit la majorité de ses compagnons. Ils moururent de faim et de misère dans les déserts de la Coppermine River. Un seul homme de cette expédition a survécu, il se nomme Bellanger et demeure au Canada, près du bourg l'Assomption. Dans cette expédition, Franklin découvrit toutes les terres qui s'étendent depuis l'embouchure de la rivière du Cuivre jusqu'à la pointe Turnagain, et enrichit la carte de l'Amérique de son itinéraire du lac Winipeg à la mer Glaciale.

En 1825, ce courageux marin tenta de nouveau la reconnaissance des côtes de la mer polaire, mais cette fois par la voie du Mackenzie. Il descendit le fleuve jusqu'à la mer Glaciale, découvrit les îles Garry, la rivière Peel, déjà appelée par les Canadiens voyageurs rivière Plumée, et alla prendre ses quartiers d'hiver au fort construit pour la circonstance sur les bords du grand lac des Ours. J'ai nommé le fort Franklin. En 1826, il redescendit à la mer et découvrit toutes les côtes depuis l'embouchure du Mackenzie jusqu'au récif du Retour (Return-reef). Back et Richardson allèrent beaucoup plus loin dans l'est, puisqu'ils se rendirent du Mackenzie à la rivière du Cuivre, après avoir doublé le cap Bathurst (1). Cette expédition amena en outre la démarcation plus exacte du cours du Mackenzie et d'une partie du grand lac des Esclaves, celle des baies Keith, Dease et Mac-Vicar du grand lac des Ours. Les deux autres baies demeurèrent inconnues, ainsi que tout l'intérieur du pays, tant à l'est qu'à l'ouest du Mackenzie, depuis le lac des Esclaves jusqu'à la mer.

(1) *Narrative of a second Expedition to the shores of the Polar sea. 1825-27 by Sir John Franklin.*

le territoire du  
géographiques

at désastreuse.  
mons. Ils mou-  
de la Copper-  
on a survécu,  
près du bourg  
klin découvrit  
ouchure de la  
in, et enrichit  
lac Winipeg à

ean la recon-  
tte fois par la  
squ'à la mer  
Peel, déjà ap-  
mée, et alla  
pour la cir-  
s. J'ai nommé  
ner et décou-  
du Mackenzie  
t Richardson  
s se rendirent  
oir doublé le  
outre la dé-  
tie et d'une  
Keith, Dease  
autres baies  
eur du pays,  
s le lac des

the Polar sea.

De 1833 à 1835, sir Georges Back, parti d'Angleterre pour découvrir la retraite dans laquelle l'hiver et les glaces retenaient les deux Ross prisonniers depuis trois ans, se rendit à l'est du grand lac des Esclaves, où il construisit le fort Reliance, et il y passa un premier hiver. Il se dirigea ensuite vers l'océan Glacial à travers les lacs Artillery, Clinton-Colden et Aylmer, et par la rivière qui les relie (1) avec le grand lac des Esclaves, il découvrit la source de la rivière des Gros-Poissons (2), qui porta depuis son nom, et descendit ce beau cours d'eau jusqu'à la mer (3).

De 1836 à 39, MM. Dease et Simpson, officiers de la compagnie d'Hudson, entreprirent une expédition pour continuer les démarches de Franklin. Ils longèrent les côtes de la mer Glaciale depuis le cap Turnagain jusqu'à l'embouchure de la rivière de Back, et relièrent ainsi les découvertes de ces deux explorateurs arctiques (4).

A la suite de l'expédition navale de 1845, l'*Érèbe* et la *Terreur*, montés par Franklin et par Fitz-Gérald, n'ayant plus reparu, l'Angleterre employa tous les moyens en son pouvoir pour découvrir le lieu où l'on supposait que ces héroïques pionniers de la science et de la navigation étaient détenus. Parmi les expéditions qui eurent lieu à cet effet, nous devons mentionner : 1° celle du docteur John Rae, par la baie Repulse, en 1847 ; 2° celle des docteurs Richardson et Rae, en 1848, par le Mackenzie et les côtes de la mer Glaciale, avec retour par le lac des Ours (5) ; celle de Pullen et Hooper, en 1849-50, par le détroit de Behring et retour

(1) Cette rivière se nomme en dènè : *T'a tchègè tché* ou le grand déversoir.

(2) La rivière des Gros-Poissons : *L'ué-tchôr-dessé* en dènè.

(3) King, *Narrative of a Journey to the shores of the Arctic Ocean*. London, 1833-1835.

(4) *Discoveries in arctic regions*. Thomas Simpson. London, 1840.

(Notes de l'auteur.)

(5) *Arctic searching Expedition*, sir J. Richardson, 1851. C'est le meilleur ouvrage qui existe sur le Nord-Ouest.

par le Mackenzie. Cette dernière relia le détroit-aux-découvertes de Franklin dans l'est (1). Mais toutes ces expéditions n'amènèrent aucune découverte de nature à enrichir la carte de l'intérieur, si nous en exceptons l'itinéraire de Back. En 1850, MM. Raë et Anderson renouvelèrent l'expédition de cet explorateur. MM. Anderson et Stewart retracèrent l'itinéraire de Richardson par la Coppermine en 1855; leurs intéressants voyages, qui amenèrent la découverte de plusieurs objets provenant de l'expédition de Franklin, n'ajoutèrent rien à la carte de la contrée.

La justice et la bonne amitié qui nous unit avec les officiers de la baie d'Hudson, me font un devoir de mentionner ici le résultat de quelques explorations particulières, dont les auteurs trop modestes ne se sont jamais vantés, et dont une faible partie seulement est portée sur les cartes anglaises les plus modernes. Je me suis fait un honneur d'indiquer sur ma carte locale du Mackenzie les découvertes de ces messieurs, bien qu'ils n'en aient ni parlé ni dessiné le tracé.

M. Bell fut le premier Européen qui pénétra dans l'Amérique russe (présentement territoire américain d'Alaska) par les montagnes Rocheuses, sous le cercle polaire. Je crois que ce fut vers 1840. Je fis ce voyage en 1870, après plusieurs autres gentilshommes de la baie d'Hudson et après mon confrère le P. Seguin. MM. Mac-Dougall et Mac-Donald descendirent le fleuve Youkronn jusqu'au Pacifique, entre 1864 et 1870.

M. Campbell explora, vers 1848 ou 50, les rivières Lewis, Pelley-Bank, et les sources du Youkronn. Il y construisit les forts Francis et Pelley. Ses découvertes sont marquées sur plusieurs cartes, mais seulement d'une manière approximative. Avec elles nous devons clore la liste des découvertes géographiques dont s'est enrichie la carte de la Nouvelle-Bretagne.

En 1859, M. R. Mac-Farlane découvrit au nord-nord-est

(1) *Ten Months among the tents of the Tchutskit*. Hooper, London, 1853.

du fort Good-Hope, dont il avait la charge, un fleuve parallèle au Mackenzie, et qu'il nomma Anderson. Ayant suivi plusieurs fois l'itinéraire de ce gentilhomme, j'en dressai la carte en 1865-1866 (1), sur sa demande. Quelques années après, ce même officier, aussi distingué par ses connaissances que par sa courtoisie, découvrit un autre fleuve auquel je donnai plus tard son nom. Je crois même que ce courageux officier de la Compagnie d'Hudson parcourut une partie du canal des Esquimaux en 1860, mais je ne saurais l'affirmer; cependant il en connaissait l'existence en 1865.

Enfin, en 1862 ou 1863, M. Arriott franchit dans un canot d'écorce la distance qui sépare le Mackenzie de l'Anderson, entre le 67° 30' et le 68° 30' de latitude nord. Mais, je le répète, ces voyages privés n'ont jamais été consignés sur le papier, et demeureraient inconnus de nos compatriotes si je ne me faisais un devoir de porter sur ma carte les itinéraires de ces gentlemen en les distinguant des miens.

#### ÉLÉMENTS GÉOGRAPHIQUES DE MES VOYAGES ENTRE LE GRAND LAC DES ESCLAVES ET LA MER GLACIALE.

Ne considérant pas les études scientifiques comme incompatibles avec des occupations d'un ordre spirituel, mais les regardant plutôt comme leur complément, je me suis appliqué, pendant plus de douze ans que j'ai vécu sous le climat glacé du cercle polaire ou dans la contrée environnante, à réunir successivement, à la suite des longs et fréquents voyages que j'ai été amené à y faire, les éléments géographiques dont le manque se fait sentir sur la carte. Celle que j'en ai dressée et que j'ai eu l'honneur de présenter à la Société comprend la portion du bassin arctique circonscrite entre la rivière du Cuivre et les montagnes Rocheuses, du grand lac des Esclaves à l'océan Gla-

(1) L'Anderson, que je désignai à l'époque sous le nom de rivière *Tchissarén*, s'appelle en *dindjé* : *Sio-tchré-ondjig* ou rivière des Gros-Inconnus (*Salmo-Makenziei*).

cial. Dépourvu d'instruments autres que la boussole et la montre, et ne pouvant m'en procurer, vu la difficulté et la cherté des transports, je me suis servi des cartes de l'expédition de Franklin comme d'un canevas sur lequel j'ai coordonné mes matières géographiques. J'ai donc conservé les points déterminés à l'aide des instruments. Je n'ai rien changé à la délinéation des côtes de l'océan Glacial, à la direction générale du Mackenzie et des montagnes Rocheuses, à la position et aux formes générales du grand lac des Esclaves et des Ours. C'est là tout ce qui a été porté jusqu'ici sur les cartes récentes, d'après les données des marins anglais, dans le rayon que je me suis fixé; par conséquent c'est là aussi tout ce que j'ai pu et dû leur emprunter, en y apportant toutefois quelques modifications nécessitées par un examen plus détaillé et une connaissance plus approfondie des lieux où ils ne firent que passer.

Étant donnés deux points dont la position était déjà dûment constatée au moyen des instruments, et dont je connaissais, par conséquent, la distance intermédiaire évaluée en milles géographiques, j'ai disposé sur cette superficie mes matériaux géographiques en tenant compte, bien entendu, dans mes appréciations de distances, de la diminution des intervalles de longitude à raison de 6 milles par 5 degrés de latitude. Ainsi, sous la latitude du fort Good-Hope, je ne comptais que 24 milles au degré de longitude, soit 8 lieues géographiques.

Je me suis servi aussi d'un autre moyen approximatif quand je me dirigeai dans l'est ou dans l'ouest. Le fort Good-Hope ( $128^{\circ} 31'$  long. O. de Greenwich) étant de  $5^{\text{h}} 8^{\text{m}}$  en retard sur Greenwich, si je ne me trompe, il doit y avoir environ quatre minutes par degré de longitude de différence en plus lorsqu'on s'éloigne dans l'ouest, et en moins si l'on s'avance dans l'est. Donc, après avoir réglé ma montre (à Good-Hope) en hiver au lever du soleil, c'est-à-dire à midi; en été à son coucher, c'est-à-dire à minuit; aux équinoxes à

6 heures du matin ou du soir, si je m'apercevais, après plusieurs jours de marche, que ma montre se trouvait en avance ou en retard de vingt minutes sur le soleil, je jugeais que j'avais franchi 5° dans l'est ou dans l'ouest, soit 40 lieues géographiques. On conçoit pourtant qu'il n'y a et ne peut y avoir dans ces procédés, inspirés par ma pénurie, rien de bien exact et de rigoureusement scientifique. Je puis assurer toutefois que les explorateurs arctiques de ces contrées, malgré leurs quotations répétées de *statute miles*, ont souvent évalué les distances d'une manière approximative, puisqu'il y a divergence dans leurs appréciations respectives de la distance entre les mêmes points.

Il en est de même des altitudes qu'ils ont fournies. Le plus souvent ils avouent ne les avoir données qu'approximativement. D'autres fois ils affirment telle altitude qu'un autre voyageur contredit; c'est ce dont on pourra juger, par exemple, pour l'altitude du portage la Loche. Richardson et le capitaine Lefroy seuls disent s'être assurés de certaines altitudes au moyen du baromètre. J'ai adopté leurs indications, bien que ces chiffres soient contredits par le capitaine Butler; mais je n'ai eu connaissance que l'année dernière, lors de mon séjour dans la haute Saskatchewan, des calculs faits par ce dernier voyageur. Je ne pense pas qu'aucun de ces explorateurs ait eu à son service un graphomètre. Ils n'en parlent nulle part. N'en ayant pas eu non plus, j'ai adopté, par respect pour d'aussi grands noms, celles de ces altitudes que fournissent approximativement Richardson ou Franklin, et je m'y suis conformé pour les altitudes des points qu'ils n'ont pu explorer. Pour cela, je n'avais qu'un simple calcul à faire; toutes les chaînes rocailleuses de l'intérieur étant d'une élévation à peu près égale, au-dessus du plateau dans lequel coule le Mackenzie, j'additionnais la hauteur de ces chaînes à celle du plateau au-dessus du fleuve, et à la hauteur du fleuve au-dessus de l'océan Glacial, telles que les fournissent les voyageurs déjà

cités, et j'obtenais ainsi l'altitude approximativement juste de ces chaînes.

Quand j'ai tiré de ces explorateurs quelques appréciations touchant les points qu'ils ont décrits et qui sont portés sur toutes les cartes, je le mentionne dans mon rapport; mais on ne pourra m'accuser de les avoir copiés, parce que mes descriptions pourront concorder avec les leurs dans plusieurs circonstances.

Tous les voyageurs à venir qui verront et observeront ce que j'ai vu et observé mainte et mainte fois, après Richardson, Franklin et Back, pourront selon toute justice en dire autant, s'ils le veulent, pourvu que ce soit de leur cru. Si je donnais de la colonnade du Louvre une description détaillée, et si j'usais de termes techniques, me reprocherait-on d'avoir copié telle ou telle description faite avant moi, et qui contiendrait les mêmes expressions architecturales? Mon dire, lorsqu'il corroborera celui de ces voyageurs, ne servira donc, ce me semble, qu'à démontrer leur véracité.

Ayant dépouillé depuis longtemps les idées reçues en Europe, il me répugne d'appeler du nom sonore de *découvertes* des explorations faites en compagnie d'hommes à peau jaune ou rouge, il est vrai, mais d'hommes comme nous, qui connaissent ce pays mieux que nous et en ont nommé jusqu'aux moindres ruisseaux. Cependant mes voyages de missionnaire dans l'*intérieur des terres* comprises entre le grand lac des Esclaves et la mer Glaciale sont de véritables *découvertes*, au point de vue européen, c'est-à-dire que je suis parfois le premier Européen qui ait parcouru cette partie du désert, et d'autres fois le premier blanc qui l'ait fait connaître, qui l'ait décrite et qui en ait dressé la carte. Cela a été l'objet d'un travail de plus de douze ans, chaque voyageur me fournissant de nouvelles matières géographiques, et complétant ou augmentant le stock des voyages précédents.

Sur ce terrain, du moins, on ne pourra élever aucune ombre de doute, car, même parmi mes confrères, j'ai été le seul ou le premier à parcourir ces régions.

Ce pays est composé de contrées silencieuses comme le tombeau, de plaines vastes comme des départements, de steppes glacés plus affreux que ceux de la Sibérie, de forêts chétives, rabougries comme on n'en voit que dans le voisinage des glaciers du Nord.

Ces contrées, je les ai non-seulement parcourues, mais je les ai habitées; je m'y suis familiarisé au point de les aimer. Je puis donc en parler sans cet enthousiasme, cette exagération que l'on prête quelquefois aux voyageurs, mais avec l'exactitudel a plus scrupuleuse. Avant tout, je me suis fait un devoir d'être véridique. J'ai pu commettre des erreurs; mais jamais je n'ai avancé des choses et des faits erronés.

D'ailleurs, je le constate avec joie, j'aurai bientôt, dans les personnes de deux membres de la Société de Géographie, des témoins qui pourront appuyer mon dire ou le critiquer selon l'occurrence; j'ose avancer que j'attends avec satisfaction leur contrôle. Ils verront que je n'ai rien exagéré. En attendant, je dois de nouveau implorer l'indulgence du lecteur pour les données qui vont suivre, données qui sont entièrement neuves et que j'ai eu l'honneur de présenter à la Société de Géographie, au mois de novembre 1874. Elles se trouvent portées sur la carte citée plus haut et que la Société a bien voulu prendre en considération et faire reproduire par la gravure.

Ces données sont :

1° Le relevé de la portion des terres de l'intérieur comprises entre le grand lac des Esclaves et celui des Ours, du sud au nord; l'itinéraire de Franklin de 1810 et le fleuve Mackenzie, de l'est à l'ouest.

D'avril en juillet 1864, je me rendis de la mission Saint-Joseph, près le fort Résolution (grand lac des Esclaves), jusqu'au delà d'une chaîne de montagnes à laquelle je donnai

le nom de Vandenberghe, sur le lac *Yané't-t'ué*. Je ne pus aller plus loin de ce côté, parce que les Indiens que j'accompagnais devaient se diriger ensuite vers la rivière du Cuivre, dont une autre chaîne de montagnes nous séparait.

Trois ans après moi, en 1867, M. C.-W. King, jeune commis du fort Raë, retraça mon itinéraire, et parvenu au lac Sainte-Croix, il se dirigea dans l'ouest avec ses guides; il gagna le nouveau fort Norman, construit tout près des ruines du fort Franklin. Le segment d'itinéraire porté sur ma carte entre le lac Sainte-Croix et le mont *T'u jyué*, vers le 120° 25' de long. appartient donc à ce gentleman.

Ni Franklin ni aucun de ses officiers n'ont visité le lac de la Martre et les autres bassins dont il reçoit les eaux. Cette chaîne de lacs ne se trouve portée sur les cartes de ce célèbre navigateur que grâce aux indications que lui ont fournies les sauvages. En 1864 d'abord, puis en 1869 et en 1871, il me fut donné de rectifier autant que je le pus la position et la forme de ces lacs, jusqu'alors indiquées mais non affirmées. En 1864, je visitai les Indiens du lac de la Martre, et m'en retournai avec eux au fort Raë. De 1867 à 1869, je fis plusieurs excursions au sud du grand lac des Ours, en traversant à l'ouest la baie Mac-Vicar, et le long du système fluvial nommé *T'a-kk'a-tché*, qui ne se trouve point porté sur les cartes des explorateurs anglais. Enfin, en 1871, ayant longé de l'ouest à l'est les plateaux *Kodlen-chiw* et *Chiw-Kolla*, j'obtins une vue d'ensemble des lacs qui appartiennent à ce système et à celui qui est tributaire du lac de la Martre et du grand lac des Esclaves.

Dans ces différents voyages, je n'ai point été devancé. En 1871 encore, je me rendis à pied du fort Good-Hope (66° 20' lat. N.) au fort Simpson (62° 51' 25"), par la voie de l'intérieur. Du grand lac des Ours au fort Simpson, mon itinéraire suivit une direction à peu près parallèle à celle de l'itinéraire de Franklin en 1826. On pourra les comparer par l'examen des cartes. Seulement Franklin prit la tangente vers le Mac-

kenzie, après avoir franchi les hauteurs du plateau *Chiw-Kolla*, tandis que je suivis la direction N. N. O — S. S. E. jusqu'au fort Simpson. Deux jeunes Indiens que j'avais envoyés par cette voie l'année précédente me servirent de guides, ainsi qu'à M. Ch. Gaudet, officier franco-canadien, et au F. Kearney en compagnie desquels je voyageais.

Quand j'emploie le mot *voie*, je prie le lecteur de ne point se figurer qu'il existe dans ces contrées des routes battues. A l'exception de l'étroit sentier que le sauvage trace en hiver à l'aide de son traîneau, et de la sémite que frayent les troupeaux de rennes dans leurs pérégrinations périodiques, on n'y rencontre pas le moindre chemin. Si j'ai quelquefois indiqué par des pointillés les pistes du renne, c'est qu'alors ces pistes sont employées comme sentier de chasse par les Indiens et que je les ai souvent suivies dans mes voyages.

Les espaces laissés en blanc sur ma carte n'impliquent point qu'ils sont couverts de steppes ou de plaines, mais simplement que je n'ai pas pu les parcourir et que je ne possède sur ces espaces aucune donnée acquise. Toutefois, je puis affirmer qu'il ne s'y trouve ni grand lac, ni cours d'eau étendu.

2° Le relevé aussi complet que possible du système montagneux de la rive droite du Mackenzie dans les limites déjà indiquées. Cet objet, dont le manque se fait trop sentir sur les cartes des expéditions arctiques *Overland*, n'a pu échapper à l'observation intelligente des premiers explorateurs que par suite de la brièveté de leur séjour et à la rapidité de leur passage dans la vallée du Mackenzie. D'ailleurs, le but principal de ces expéditions ayant été la reconnaissance des côtes de l'océan Glacial, l'intérieur des terres dut nécessairement être par elles un peu négligé.

En revenant sur toutes ces données dans une description générale, je fournirai sur chacun de ces chefs les détails les plus essentiels.

Ayant traversé par deux fois les montagnes Rocheuses

sous le 67° de latitude nord pour me rendre dans l'Amérique russe, maintenant *Alaska-territory*, j'ai donné en 1870, sur leur structure et leur nature, des détails qui étaient alors inédits; mais, comme je l'ai dit dans le chapitre précédent, j'ai été précédé dans cette voie par plusieurs officiers de la baie d'Hudson, par le regretté M. Kennicott, par M. Mac-Donald et par mon compagnon le P. Seguin.

Des voyages multipliés et qui me permettaient de compléter chaque fois les données des précédents, m'ont mis à même de retracer avec fidélité l'enchaînement et la direction des montagnes de la rive droite et de celles de l'intérieur à l'orient du fleuve.

3° Les données géographiques de tout l'intérieur des terres comprises entre le grand lac des Ours, le Mackenzie et la mer Glaciale. C'est cette contrée, parcourue par moi en tout sens durant dix années, qui offre le plus d'intérêt dans ma carte.

En 1865, je descendis, seul avec un parti d'Esquimaux, l'Anderson jusqu'à son embouchure, et j'en dressai la carte; je constatai l'existence du canal qui reçoit les bouches du fleuve et plusieurs autres cours d'eau. Je pus me convaincre également que le fleuve dont Richardson doubla l'embouchure sans s'en douter, le 10 août 1848, n'est pas l'Anderson ou rivière des Gros-Poissons-Inconnus, que Richardson appelle à tort *Begh'ula-tessé* (1); mais l'*Enakhè-Utsiè-niliné* (rivière du Krayak), que j'ai appelée Mac-Farlane en 1867.

Durant la même année 1865, je descendis de nouveau l'Anderson et je longeai les steppes qui bordent le canal des Esquimaux sur une profondeur de 15 à 20 lieues. Je m'avantai jusque dans les parages du grand lac des Esquimaux, mais sans le voir. Ce lac problématique, tour à tour affirmé en 1826 (2), puis nié en 1848 (3) par Richardson, qui traita de mirage

(1) *Arctic searching Expedition*, vol. I, chap. VIII.

(2) *Narration du second voyage de Franklin*.

(3) *Arctic searching Expedition*, vol. I, ch. VIII, p. 250.

la perspective cependant non équivoque du canal qu'il avait sous les yeux, n'est plus maintenant un mystère. En 1869 j'en complétois la reconnaissance par la voie du Mackenzie et de l'intérieur.

4° Entre 1865 et 1873, je parcourus tout l'intérieur à l'est et au N. E. de Good-Hope en compagnie des Indiens. Cela fut l'objet de diverses excursions qui durèrent de quinze jours à cinq mois. Je me rendis huit fois au grand lac des Ours par différentes voies, et toujours seul avec des sauvages. Une seule fois je fus accompagné par un officier de la baie d'Hudson et notre dévoué F. Kearney.

En 1865, je visitai pour la première fois le grand lac Colville, à mon retour de la baie de Liverpool, en suivant, en compagnie d'un seul Indien et au cœur de l'hiver, une voie toute nouvelle. Je cheminai à la raquette six semaines durant.

En 1866, je remontai la rivière des Peaux-de-Lièvre et longeai la baie Smith (grand lac des Ours) pour me rendre de cette baie à la baie Keith, à travers les steppes de l'intérieur. Je revins à Good-Hope par la *Télini-dié*, déversoir du Mackenzie. Durant la même année, j'entrepris plusieurs autres voyages de moindre importance dans l'intérieur, ainsi qu'à l'ouest vers les montagnes Rocheuses, sous le 66° de latitude nord.

En 1867 et en 1868, je remontai la rivière des Peaux-de-Lièvre jusqu'à sa source, qui est le lac « où l'on entend un grand vent » (Ninttsi-xô-nawékiwin). Je traversai l'Anderson, la Mac-Farlane et visitai la rivière tributaire de la baie Liverpool, à laquelle je me suis permis de donner dernièrement le nom de l'honorable amiral baron de La Roncière-le Noury. La partie des steppes comprise entre les fleuves Anderson et Mac-Farlane recèle une grande quantité de lacs dont les déversoirs sont évidemment souterrains.

En 1868, je longeai la baie Keith et traversai la baie Mac-Tavish. Au mois de juin de cette même année, je me rendis,

du grand lac des Ours à l'embouchure de la Peel, chez les Esquimaux; mon retour s'effectua par la plus occidentale des bouches du Mackenzie, en compagnie de deux de ces Indiens. Puis je remontai le fleuve jusqu'à la mission Providence où mes deux Esquimaux passèrent l'été avec moi.

En 1869, nouveau voyage dans les déserts du lac Colville et du grand lac des Ours. Je poussai au delà de la baie Mac-Vicar en avril. Au mois de mars, j'étais allé séjourner avec les Indiens du lac *Black-Water* et de la montagne *Kodlen-chiw*. En mai, je demeurai quinze jours sur le mont *Kwtchi*. Le retour fut désastreux. Je faillis me noyer trois fois dans des crevasses en traversant le lac, ainsi que sur la rivière des Ours, que je descendis dans une pirogue d'écorce au milieu des glaçons flottants. Précipité dans les flots ainsi qu'un sauvage qui s'accrocha à moi, je ne dus mon salut, après Dieu, qu'à un banc de gravier sur lequel je pus prendre terre.

En 1870, je tentai une voie nouvelle qu'un sauvage mort trois ans auparavant m'avait indiquée entre Good-Hope et le fort Norman, derrière les montagnes qui bordent le Mackenzie. Des craintes chimériques et superstitieuses firent rebrousser chemin à mes gens sur un lac, auquel je donnai le nom de Kearney. Je tentai de nouveau cette route en 1871, en compagnie du frère Kearney et de M. Gaudet. Seul je possédais une petite carte très-grossière, mais singulièrement exacte, que m'avait tracée cet Indien, jongleur fort célèbre nommé *Ni-tchon-tchélé*. Le territoire qu'il m'avait indiqué était abandonné et comme enseveli dans l'oubli depuis de longues années. C'était une sorte de terre maudite et vouée aux mauvais génies, au dire des superstitieux Indiens.

Depuis mon passage en 1870-71, et deux fois en 1872, ceux-ci ont recommencé à y chasser et même à y séjourner.

En avril 1872, je visitai le lac des Bois, le lac Maunoir et les steppes arrosés par l'Anderson. En novembre de la même

année, je revis les mêmes lieux, je reconnus les sources de l'Anderson, je traversai les plateaux qui les séparent de la baie Smith, la montagne *Ti-déray*, et je fis le tour de la baie Smith, en visitant tous les camps indiens. Je traversai cette dernière ainsi que la grande presqu'île qui la sépare de la baie Keith, et je me rendis au delà de celle-ci, dans les grands steppes *Dié-xo-éllon-t'iélé*, que j'avais déjà visités et parcourus maintes fois les années précédentes.

En 1869, j'opérai un nouveau voyage en compagnie des Esquimaux par le canal oriental du Mackenzie, après avoir remonté la rivière Peel jusqu'au fort Mac-Pherson comme en 1868. Mon compagnon, le P. Seguin, était descendu à l'embouchure du Mackenzie en 1867 par le canal central. Il alla plus loin que moi et remonta par la branche orientale ou *Nalron*.

Enfin, en 1870, je me rendis au fort Youkon, nouvellement reconstruit par la compagnie de la baie d'Hudson, entre les grands et petits Rochers-Remparts de la rivière Porc-Épic, branche septentrionale du fleuve Youkronn ou Kwich-pack.

Je revins de ce voyage avec des Esquimaux que je conduisis à ma résidence de Good-Hope, autant pour les instruire à loisir que pour apprendre d'eux leur idiome.

5° Dix voyages sur le Mackenzie, entre le grand lac des Esclaves et le fort Good-Hope; huit voyages entre ce poste et l'embouchure du fleuve; et vingt-deux entre les forts Good-Hope et Norman, m'ont donné de ce noble cours d'eau une connaissance assez approfondie pour que j'aie pu en faire le relevé total et détaillé, tout en conservant les points fixés par les expéditions anglaises. J'ai dessiné fidèlement les moindres méandres du fleuve, ses plus minimes affluents, ses îles, ses archipels, ses bancs, ses pointes de sable, ses rapides et ses chenaux. Des pointillés indiquent les bancs de sable qui sont découverts à l'eau basse, mais qui entravent la navigation à l'eau haute.

On ne saurait enlever à sir Alexandre Mackenzie l'honneur d'avoir découvert officiellement le *Naotcha* ou Mackenzie, de l'avoir décrit et d'en avoir dressé le plan, comme je l'ai dit ailleurs; toutefois nous ne devons pas oublier, nous Français, qu'il se trouvait des métis de notre extraction dans la rivière des Esclaves, c'est-à-dire dans le haut Mackenzie dès l'arrivée des premiers explorateurs, et que par suite on peut croire avec probabilité que les Coureurs de bois durent pénétrer jusque-là. D'ailleurs, sur tout le parcours du fleuve, les localités ont reçu et portent encore des noms français, et le Mackenzie est beaucoup plus connu dans le pays sous le nom de *Grande-Rivière*. Faut-il voir dans ces données une preuve d'explorations faites antérieurement par des coureurs de bois canadiens? C'est ce qu'il est permis de penser, sans porter atteinte toutefois à l'honneur du grand voyageur qui légua son nom au *Naotcha* et découvrit ensuite la route du Pacifique.

6° Pour les mêmes raisons que celles admises au commencement du numéro précédent, j'ai été amené à faire quelques changements ou quelques additions au tracé des lacs des Esclaves et des Ours.

J'ai traversé et parcouru douze fois le premier de ces bassins et j'y ai séjourné près de deux ans. J'ai traversé, visité et parcouru huit fois le grand lac des Ours, où j'ai passé quatre hivers et un été. J'ai l'honneur d'être le premier missionnaire Oblat et le premier Français qui l'ait exploré et habité.

Les modifications que j'ai dû apporter à la carte de ces deux bassins sont nombreuses, mais non capitales, comme on pourra s'en convaincre par comparaison. Toutefois j'ai enrichi cette carte de plusieurs cours d'eau dont l'existence ne put pas seulement être soupçonnée par les premiers explorateurs; j'ai complété le tracé des baies Smith et Mac-Tavish (du lac des Ours), des baies Mac-Léod, Raë et Christie (du lac des Esclaves), qui ne furent jamais entière-

ment explorées et qui reçoivent des cours d'eau plus volumineux que la Seine à Paris.

7° La rectification des bouches de la rivière Plumée, la Peel-river de Franklin. Ces bouches sont tributaires, les unes du Mackenzie, les autres de l'océan Glacial. C'est ce qui explique l'erreur dans laquelle furent induits tour à tour Franklin, Pullen et Hooper, qui remontèrent la Peel en croyant faire l'ascension du Mackenzie, pour n'avoir pas eu égard aux représentations de quelques Canadiens et indigènes qui les accompagnaient. Le souvenir de ces aventures s'est conservé vivace parmi les habitants du bas Mackenzie.

8° La délimitation du territoire de chasse de celles des tribus *Déné-dindjè* que renferme le périmètre de ma carte.

9° Enfin la dénomination très-fidèle en langues indiennes de toutes les localités. J'ai tiré de leur source immédiate ces données. Pour les localités déjà connues et portées sur les anciennes cartes, je les fais suivre ordinairement du nom français ou anglais généralement reçu dans le pays. A titre de premier explorateur d'une foule de points, je me suis permis de leur donner des noms anglais ou français de personnes qui me sont chères ou auxquelles je suis désormais lié par le juste devoir de la reconnaissance. C'était mon droit, j'en ai usé sans en abuser.

Tel est le sommaire des éléments géographiques que j'ai pu ajouter à la carte du bassin arctique de l'Amérique. Je regrette vivement de n'avoir pas été muni des instruments nécessaires pour constater scientifiquement la position que je leur assigne d'une manière approximative. Toutefois j'espère ne m'être pas écarté beaucoup de la réalité, grâce à l'excellent canevas que me fournissaient les cartes anglaises. Si je constate plus tard une erreur de position considérable dans quelqu'un des éléments géographiques dont j'ai parlé, je m'empresserai de la redresser et d'en envoyer

copie à la Société, avec la même sincérité que j'en mets ici à signaler les défauts de mon travail.

Le moment est venu de faire une description géographique plus complète et plus attrayante des contrées dont je viens de présenter l'esquisse sommaire.

Ce tableau comprendra tout le bassin du système fluvial Athabaskaw-Mackenzie. J'y coordonne mes données personnelles et nouvelles avec les matières géographiques déjà connues, afin de ne point fatiguer le lecteur par des redites incessantes, et pour la plus grande clarté de l'ensemble; d'ailleurs je donnerai de ces dernières des aperçus assez neufs et assez personnels pour pouvoir me permettre de revenir sur des points qui ont déjà été traités par plus savants que moi.

(A suivre).

---

ets ici

raphi-  
ont je

fluvial  
es per-  
es déjà  
redites  
semble;  
s assez  
ttre de  
plus sa-

# GÉOGRAPHIE

## DE L'ATHABASKAW-MACKENZIE

ET

DES GRANDS LACS DU BASSIN ARCTIQUE

Par l'abbé E. BÉGIN (1).

### DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE DE L'ATHABASKAW-MACKENZIE.

Sous le nom d'Athabaskaw-Mackenzie on entend la grande artère fluviale qui arrose la contrée comprise entre le Portage La Loche et l'océan Glacial, et qui reçoit toutes les eaux du versant oriental des Montagnes Rocheuses aussi bien que celles des grands lacs de la rive droite.

Au point de vue commercial, Athabaskaw et Mackenzie sont deux districts, les plus lointains et les plus vastes du territoire du Nord-Ouest.

Le district d'Athabaskaw commence avec les hauteurs du portage La Loche (*O'esh-etchôre* les Chipewayans, *Methy-portage* des Anglais), sous le  $56^{\circ} 36'$  de lat. N. et le  $109^{\circ} 52' 54''$  de long. O. de Greenwich. Il termine à l'embouchure de la rivière au Sel (*Tédhay-des-détché*), qui est située sous le  $60^{\circ} 6'$  de lat. N. et le  $112^{\circ} 15'$  de long. O., d'après sir John Franklin. A cette limite commence le district du Mackenzie, qui s'étend jusqu'aux rives de la mer Glaciale arctique. À l'est, ces deux districts sont bornés par celui de Churchill; à l'ouest, ils vont jusqu'aux Montagnes Rocheuses, à l'exception d'une petite portion du district d'Athabaskaw, dans lequel celui de la Haute-Saskatchewan, nouvellement érigé, et qui comprend l'ancien district du Petit-lac-des-Esclaves, forme comme une échan-

(1) Voir le *Bulletin* de juillet 1875, page 5.

Il n'y a pas vingt ans, il n'existait d'autre route, pour pénétrer dans ces districts reculés et dans tout le territoire du Nord-Ouest, que celle de la baie d'Hudson et de la rivière Nelson, ou la voie que Champlain ouvrit en 1615 par l'Ottawa, le Nipissing, le lac Supérieur, et que La Vérandrye continua par la Kaministikoya et le Winnipeg. On ne peut la suivre qu'en pirogues d'écorce dirigées par des Canadiens.

En 1862, le nouveau Pégase aux poumons embrasés et aux ailes de feu s'était déjà élancé vers le Mississipi. En cinq jours la vapeur nous transporta de Montréal à La Crosse, jadis fort français, maintenant petite ville du Wisconsin. La vapeur encore nous fit franchir sur le fleuve la distance qui nous séparait de Saint-Paul, dans l'État de Minnesota (1), d'où un *stage* ou diligence américaine nous transporta à Georgetown à travers des prairies habitées par les Sioux. Enfin avec la vapeur nous atteignîmes le fort Garry, aujourd'hui Winnipeg-City sur la rive gauche et Saint-Boniface sur la rive droite de la rivière Rouge du Nord.

Mais depuis cette époque relativement voisine de nous, la contrée que nous venons de traverser a progressé merveilleusement. Des villes naissantes surgissent de toutes parts là où l'on n'apercevait, il y a treize ans, que le *mikiwap* (2), pointu du Peau-Rouge. En huit jours le touriste peut se rendre de New-York à Winnipeg par les États; il peut en quinze, s'il le veut, visiter la chute du Niagara, les mines de cuivre et d'argent du lac Supérieur, et arriver par le chemin de Duluth à Moorhead.

Pour être rendus dans l'antique colonie d'Assiniboya, nous sommes loin encore de l'Athabaskaw-Mackenzie. A proprement parler, c'est ici que commence le voyage. Les 1200 lieues d'Océan qui séparent le Canada de la France, les 600 lieues de voie ferrée qui unissent Montréal à Wini-

(1) *Minnesota*, eaux noires. Ce nom est dû à la couleur ferrugineuse des eaux du haut Mississipi.

(2) Tente ou loge de peau conique.

(Notes de l'auteur.)

peg-City sont un jeu en comparaison des difficultés que nous allons rencontrer entre ce dernier point et la contrée qui nous occupe.

Au fort Garry on dit adieu à notre brillante civilisation. Plus de chemins de fer rapides, plus de bateaux à vapeur commodes et élégants. On s'installe comme l'on peut dans une barque de 30 pieds de quille, lourde, massive, ventrue, parce qu'elle doit résister à plus d'un choc et lutter contre plus d'un rapide; et là, exposé au soleil, au vent et à la pluie, assis parmi les ballots de marchandises d'Europe, le voyageur remonte lentement, à la rame, à la touée ou à la perche, au prix des efforts souvent désespérés d'un vaillant équipage canadien, métis ou chippeway, les cours d'eau entrecoupés de cataractes et de lacs qui vont le conduire au grand portage La Loche. Entre le lac Winnipeg et ce plateau culminant, on ne compte pas moins de 36 portages ou lieux de déchargement des barques et de transport de la cargaison. Qu'on juge par là des difficultés et des lenteurs d'un tel voyage. Aussi, en partant de Saint-Boniface à la fin de mai ou au commencement de juin, on ne peut arriver à Athabaskaw qu'au mois d'août, et au fort Good-Hope, tout contre le cercle polaire, qu'à la mi-septembre.

Voici l'énumération des lacs et des rivières que l'on suit durant ce fastidieux itinéraire, qui, à lui seul, peut déjà être considéré comme un très-long voyage : rivière Rouge, lac Winnipeg, rivière du Grand-Rapide (Saskatchewan), lacs Travère, Bourbon (Cedar-lake) et Vaseux, rivière Du Pas (Saskatchewan), lacs Cumberland ou Du Pas et des Épinettes, rivière Maline (Sturgeon-river), lac Castor, rivière la Pente (Sturgeon-river), lacs des Îles, Héron, Pélican, et des Bois, terminus de la navigation de la rivière la Pente ou Esturgeon. — Portage du Fort de traite. — Rivière des Anglais (Chur-chill-river), lacs de l'Huile-d'Ours, Souris, Serpent, des Sables, du Genou, Primeau, et de l'Île-à-la-Crosse. Après avoir traversé ce dernier bassin d'un bout à l'autre, on pé-

nêtre, par un canal naturel d'eau stagnante improprement appelé Rivière Creuse, sur les lacs Clair et du Bœuf, d'où l'on gagne le lac La Loche par la rivière de même nom. C'est à l'extrémité de ce dernier bassin que s'élève le long coteau du portage La Loche, qui se prolonge à l'est et à l'ouest jusqu'aux limites de l'horizon. Sur le versant septentrional du portage on se trouve enfin dans le district d'Athabaskaw, après avoir parcouru 1320 milles anglais depuis Winnipeg-City.

Dès maintenant on voyagera plus lentement et on pourra examiner la contrée.

1<sup>o</sup> *Athabaskaw*. — Plusieurs auteurs anglais et français ont déjà écrit sur le district d'Athabaskaw; toutefois il est encore fort peu connu, parce que les voyageurs ne se sont pas écartés des routes communes qui sont les grandes artères Athabaskaw et la Paix. Je n'ai pas séjourné moi-même dans ce district au delà du temps nécessaire pour le traverser; de telle sorte que je n'ai pas à ajouter à sa géographie de nouveaux documents; mais comme je l'ai parcouru quatre fois et que j'ai habité huit mois dans la haute Saskatchewan qui l'avoisine, je puis garantir les données que j'en fournis.

Le portage La Loche appartient à la *hauteur des terres* qui divise les eaux tributaires de la baie d'Hudson d'avec celles qui le sont de l'océan Glacial arctique. Il partage naturellement le territoire du Nord-Ouest en deux sections qui ont chacune un caractère et un aspect bien tranchés. On appelle Grand-Nord (*Far North*) toute la contrée située au delà du grand portage, comme on désigne sous le nom de *Far-West* les prairies qui s'étendent au delà de la Saskatchewan du sud.

Le portage La Loche est un long plateau sablonneux à base calcaire dans l'ouest, granitique dans l'est, dont la largeur est de quatre lieues et neuf arpents, mesure anglaise. Il fait partie de la chaîne dite montagne de La Biche (*Wawas-*

*kisiwi-Watchiy*), laquelle se détache des Montagnes Rocheuses près du fort Jasper, croise le 111° de longitude ouest (de Greenwich) sous le 56° 36' 30" de latitude nord, lieu du portage, et, en se prolongeant dans l'est jusqu'au delà du lac la Hache (Wollaston-lake), va se souder aux rochers granitiques qui forment le bassin de la baie d'Hudson, et qui appartiennent, d'après Mgr Taché, au système des Laurentides.

L'Athabaskaw-Mackenzie prend naissance sur le versant septentrional de ce long plateau transversal.

A propos de l'altitude du grand portage La Loche, il existe une grande variété d'évaluations. Sir A. Mackenzie la fixe à vue d'œil à 1000 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer; sir J. Franklin ne lui en donne que 934, tout en évaluant son élévation au-dessus de la rivière d'Eau-Claire à 590 pieds, ce qui ne donne que 344 pieds de déclivité à toute la contrée depuis le portage jusqu'à la mer polaire; cette appréciation est invraisemblable, ainsi que tout voyageur pourra le constater, et paraît insoutenable après les calculs faits par le capitaine Lefroy à l'aide du baromètre. Celui-ci évalue à 600 pieds la hauteur du lac Athabaskaw au-dessus de la mer et à 1540 celle du portage La Loche; mais le lieutenant Wood ne lui en reconnaît que 900. Arrive sir J. Richardson, dont les calculs portent l'altitude du Grand Portage à 1556 pieds, bien qu'il n'en accuse ailleurs que 1534. Enfin, dernièrement, le capitaine Butler lui reconnaît 1600 pieds au-dessus de la mer.

Au milieu de ces données diverses et contradictoires (qui ont encouragé du moins mes faibles efforts), il nous faut adopter une moyenne, et nous nous en tiendrons aux 1534 pieds de Richardson jusqu'à informations plus amples. Sur ce chiffre, 634 pieds sont donnés comme l'élévation de la chaîne-plateau au-dessus de la rivière de l'Eau-Claire. Ce n'est pas sans dessein que j'ai cité tous ces chiffres. Ils démontrent comment les opinions des hommes les plus éminents et les plus instruits peuvent varier entre elles. L'his-

toire des voyages dans le Nord-Ouest nous fournit plusieurs exemples de ces divergences d'appréciations.

*Wasé-Kamaw* (claire-eau, en Cris) n'est pas le nom vulgaire de la rivière de l'Eau-Claire. Les Cris la nomment plus ordinairement *Sipiy-sis* (petite rivière), les Chippewayans ou Montagnais, *Ouhar-dès* (rivière des Bocages), et les Canadiens, petite rivière Rabaskaw. Enfermé dans la ravine de 600 pieds qu'il s'est creusée dans le plateau sablonneux qu'il traverse, ce petit cours d'eau est littéralement enfoui sous la verdure de ses rives. Il ne peut se voir, dans toute la contrée, de vallée plus enchanteresse, de sites plus pittoresques, de cascades plus turbulentes, d'eaux plus fougueuses et plus cristallines à la fois. Une belle source sulfureuse, qui en Europe ferait la fortune d'un particulier, se mêle à ses eaux non loin de l'affluent appelé Pembina (1). Le lit arénacé de la rivière d'Eau-Claire est couvert de mulettes vivantes (*Unio*).

On compte 109 milles anglais du portage La Loche au confluent de la petite rivière Rabaskaw avec la rivière La Biche ou Athabaskaw.

L'Athabaskaw, branche la plus méridionale du Mackenzie, prend sa source au pied du mont Brown, pic des Montagnes Rocheuses, auquel les cartes donnent une altitude de 5000 mètres. Il est situé par le 52° 30' de latitude nord et le 118° de longitude ouest de Greenwich. (2). Cette source avoisine de fort près la rivière Colombie. Son nom d'Athabaskaw ou Réseau herbacé lui vient des Cris; celui de rivière La Biche (*the-dzil'-dessé*) (3) vient des Montagnais et témoigne

(1) *Pembina* corruption du mot cris *Nipiy-mina* (fruit juteux), à cause de l'abondance de la viorne des élans (*Viburnum edule*), aux fruits comestibles. Richardson interprète fort mal *Pembina* par *Mongsoëa-meena*, paroles tout à fait inintelligibles.

(2) Richardson fixe à cette source la latitude 47° 30' nord, et les cartes américaines, 53° lat. nord. Où est l'erreur?

(3) *Thé-dzil*, que d'autres *Dénés* prononcent *k/wé-dzi*, signifie renne des montagnes. C'est le nom du carf-bossu, le *wawaskisiw* des Cris, que Ri-

de la quantité de cerfs-bossus, appelés biches par les Canadiens, que nourrissaient ses rivages. Cet animal est à peu près détruit actuellement. Entre sa source et l'affluent de l'Eau-Claire, la rivière Athabaskaw reçoit les rivières Tour-niquet, Maligne, Miette, Bonhomme, Baptiste, Mac-Leode, Pembina (2<sup>e</sup> du nom), le déversoir du petit lac des Esclaves, et celui du lac Ayabaskaw; puis, sur la rive droite, la petite rivière La Biche et la rivière De Maisons. Plusieurs lacs et plusieurs cours d'eau portent le nom de *La Biche* dans la haute Saskatchewan; le lac dont je parle ici est placé à l'intersection du 55<sup>e</sup> parallèle avec le 113<sup>e</sup> de longitude, et porte le nom cris de *Wawaskésiwi-Sákahigan*. Je l'ai parcouru plusieurs fois; il m'a paru mesurer 35 milles anglais de long, sur 5 ou 6 de large. La position en est ravissante, les environs abondent en bois entrecoupés de prairies, en ruisseaux propres à alimenter des moulins et des scieries, en lagunes et marécages où foisonne le gibier, et enfin en pâturages excellents. Les terres y sont fertiles, malgré leur élévation d'environ 1800 pieds au-dessus de la mer, les animaux à fourrure n'y sont pas rares et le lac nourrit les meilleurs poissons blancs (*Coregonus albus*) qui se puissent voir.

Le lac La Biche est un centre de population hétérogène d'environ six cents âmes, parmi lesquels deux cents métis français, dont l'origine maternelle est crise; trois cents Cris des bois, et cent Montagnais ou métis franco-montagnais, élevés de père en fils dans les bois, où ils traînent leurs noms de Montgrand, Jolibois, Gladu, Janvier, Bisson, de Char-lais, etc., etc. Afin de fixer cette population, notre bien-aimé vicaire apostolique, Mgr Faraud, se propose de pratiquer une voie charretière depuis le lac La Biche jusqu'au confluent de la rivière de l'Eau-Claire. 200 milles ont déjà été

chardson nomme *wapiti*. J'ignore où il a puisé ce mot, mais évidemment ce savant est malheureux en fait d'étymologies indiennes.

(Notes de l'auteur.)

ouverts par les missionnaires, Sa Grandeur donnant la première l'exemple du travail. Cette route aurait l'inappréciable avantage de relier le district d'Athabaskaw avec la province de Manitoba par la voie des prairies de l'Ouest, et compléterait l'œuvre du bon P. Maisonneuve, auteur du nouveau chemin qui relie le lac La Biche au fort Pitt, et celle de Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert, qui unit le fort Pitt au lac Ile-à-la-Crosse par une semblable route.

Je dois dire à l'honneur des officiers de la compagnie de la baie d'Hudson, qu'ils se plaisent à procurer aux missionnaires aide et secours dans ces utiles entreprises, dont l'honorable compagnie et les Indiens profitent d'ailleurs autant et plus que nos missions (1).

Je ne regarde pas comme une digression ce que je viens de dire du lac La Biche, parce que les eaux de ce bassin sont tributaires de l'Athabaskaw. Les autres affluents de ce beau cours d'eau sont la petite rivière Castor et la rivière Rouge (2), en face de laquelle se trouvait jadis un ancien fort de la

(1) Jadis les prairies de l'Ouest n'avaient d'autre voie que celle de la Saskatchewan, que les barques de la Compagnie remontaient annuellement afin de pourvoir les forts de traite de toutes les choses nécessaires au commerce des pelleteries. Il y a seize ou dix-huit ans, un de nos missionnaires, aussi zélé et entreprenant qu'habile dans les langues indiennes, mon digne confrère et ami le R. P. A. Lacombe, se hasarda à ouvrir une route à travers les prairies de l'Ouest, depuis le lac Sainte-Anne (Manitou-Lake), où il se trouvait, jusqu'au fort Garry, sur un parcours d'environ 1200 milles. A la vérité, de grands travaux n'étaient pas nécessaires pour cela, puisque la contrée est plate et presque dénuée de bois; mais il fallait traverser une foule de rivières et de marécages, et se hasarder en très-petit nombre au milieu de prairies infestées de Cris, d'Assiniboines et de Chippeways, alors véritables brigands. L'entreprise fut conduite à bonne fin. Aujourd'hui les longues et riches caravanes de la Compagnie de la baie d'Hudson peuvent traverser en toute sécurité ces déserts où le lourd charriot du missionnaire traça le premier une route. Je doute pourtant qu'on se souvienne actuellement dans le pays de celui auquel la population doit cet éminent service.

(2) Qu'il ne faut pas confondre avec le principal affluent du lac Winnipeg. Les rivières Rouges abondent dans le territoire du Nord-Ouest. Nous en rencontrerons encore d'autres.

(Notes de l'auteur.)

compagnie du Nord-Ouest. La grande rivière La Biche se jette dans le lac Athabaskaw par le 58° 40' de latitude nord, en formant une multitude de deltas couverts de prêles et de jones. Elle doit à cette particularité son nom de Réseau herbacé. Ses eaux rapides atteignent souvent une vitesse de 6 ou 7 milles à l'heure; elles sont si bourbeuses qu'elles envasent l'extrémité occidentale du lac Athabaskaw, où se rendent aussi deux des bouches de la rivière la Paix. Dans les grandes crues, l'immense delta de la rivière La Biche, uni à celui de la Paix et de la rivière des Rochers, déversoir du lac, se trouve tellement inondé qu'il se transforme en lac, et qu'il s'opère un mouvement ascensionnel dans les eaux de la rivière des Rochers. Preuve convaincante que ce delta n'a pas toujours dû exister tel qu'il est, mais qu'il a été enlevé au lac par les sédiments qu'entraînent ces rivières.

Nouvelle preuve : les anciennes berges méridionales du lac Athabaskaw, vers l'embouchure de la rivière La Biche, se trouvent maintenant reculées de près d'un degré dans l'intérieur des terres. Ces falaises, comme celles de la rivière elle-même, accusent une hauteur d'environ 100 mètres. Elles sont remarquables par leur soubassement de grès ou de calcaire coquillier supportant de hautes stratifications schisteuses qui transsudent l'asphalte sur une étendue d'une journée et demie de marche en descendant le courant. Leur sommet est lui-même occupé par des terres mouvantes qui recèlent de riches mines de bitume. De là le nom d'*El-lel-dessè* (rivière des Marais tremblants), que les Montagnais donnent à cette portion de la rivière Athabaskaw.

La rive gauche est bordée, à la distance de huit ou dix lieues, par la montagne des Bouleaux (*KK'i-chesh*), plus connue sous le nom de montagne de l'Écorce. Elle est la troisième ramification transversale des Montagnes Rocheuses, depuis et y compris la montagne de la Tortue (*Eskinakou-Watchiy*), qui forme le portage du fort de traite. La montagne de l'Écorce s'écarte de la grande Cordillère sous le 47°

de longitude ouest; elle forme le bassin du petit lac des Esclaves, sépare la vallée de l'Athabaskaw d'avec celle de la Paix, traverse cette rivière à l'intersection du 59° parallèle avec le 113° de longitude ouest de Greenwich, en y déterminant les chutes du Grand-Rapide; ensuite elle se soude avec la montagne des Cariboux, dont nous parlerons plus loin.

Comme d'autres voyageurs l'ont aussi remarqué sur divers points, la grande Cordillère du Nord ou Montagnes Rocheuses ne forme point une muraille non interrompue, un rempart inaccessible. Elle se présente sous la forme d'une enfilade de segments distincts les uns des autres, de tronçons alignés et disposés obliquement par rapport à la direction générale du système entier. C'est-à-dire que bien que celui-ci se dirige vers le nord-ouest, les tronçons ou éperons de montagnes présentent leur profil au N. N. E. et au S. S. O. — Je ne puis donner une idée plus correcte de cette disposition des Montagnes Rocheuses, la même que j'ai aussi constatée dans les montagnes de l'intérieur sur la rive droite du Mackenzie, qu'en les comparant aux vertèbres d'un immense squelette. Il faut bien que la même idée ait frappé certaines tribus indiennes, puisque les Peaux-de-Lièvre et les sauvages qui habitent les montagnes elles-mêmes leur donnent le nom de *Ti-gonan-kkwèndè*, c'est-à-dire épine dorsale de la terre. D'autres les nomment rochers des Bighorns (*Sa-yunnè-kfwé*); d'autre enfin, *Thè chesh* ou montagnes de rochers, d'où est venu leur nom français.

A propos du mot *Ti-gonan-kkwèndè*, je citerai ici une tradition de nos *Dènès* qui me fut fournie par les Indiens du grand lac des Esclaves en 1863. Je la retrouvai en 1874 parmi les Montagnais des lacs Froid et La Biche. M<sup>sr</sup> Taché l'a aussi recueillie à l'Ile-à-la-Crosse; autant de preuves qu'elle est considérée comme nationale. Quant à moi, j'y vois un ingénieux apologue, qui sert à perpétuer sous des termes voilés au vulgaire, le fait fort éloigné déjà de l'immigration de la

famille *Dènè* en Amérique : « Au commencement, disent » les *Dènès*, il existait un géant nommé *Yakké-elt'ini* (celui » dont la tête balaye la voûte des cieux) qui nous barra » l'entrée de cette terre déserte et non encore habitée. Les » *Dènès* lui donnèrent la chasse et le tuèrent. Son cadavre » tomba en travers des deux continents, s'y pétrifia, et servit » de pont sur lequel les rennes passèrent et repassèrent » d'une terre à l'autre. Les pieds du monstre reposent sur » la rive asiatique, tandis que sa tête atteint le lac Froid » (*t'u-nekkradh-t'ué*). » De ce » radition bizarre dérive le nom de *thi-llan-ottiné* (les ha » s du bout de la tête) que se donnent les *Dènès* des lacs Froid, la Biche et la Crosse.

La conformation des Montagnes Rocheuses, en donnant naissance à un grand nombre de vallées, de ravines profondes et de cañons dont les déclivités sont tournées vers le N. N. E., permet à des cours d'eau issus des berceaux montagneux occidentaux de se déverser dans les plaines du versant oriental en suivant une course septentrionale.

Une série de chaînons transversaux, qui se détachent de la grande Cordillère comme des côtes sortant de la colonne vertébrale forme des vallées qui reçoivent et dirigent ces rivières.

Quelquefois ces ramifications se perpétuent dans l'est, à travers les terres, et vont s'unir à la chaîne qui borde la baie d'Hudson, comme nous l'avons déjà vu pour deux d'entre elles.

D'autres fois elles expirent avant d'avoir atteint les rivages orientaux, ou bien elles éprouvent sur leur trajet des solutions de continuité. Je compte une dizaine de ces branches transversales depuis la montagne de la Tortue. Nous les énumérerons au fur et à mesure que nous avancerons.

Passons maintenant au lac Athabaskaw.

Ce beau bassin d'eau cristalline repose dans un lit de granit ; des rochers de granit dont les plus élevés paraissent avoir 5 ou 600 pieds de haut, le bordent au nord et à l'est ;

des îles de granit hérissées de sapins s'élèvent en grand nombre sur sa surface, semblables à une flotte cinglant vers le large sous toutes voiles. Au lieu de l'appeler lac des Montagnes, mieux aurait valu le nommer lac des Îles. Les *Dènès* lui donnent le nom de *kkray-t'èlè-kkè* (plancher des saules). Ses rochers polis, arrondis, mamelonnés me rappelèrent ceux des lacs Winipeg et Castor et de la rivière des Anglais. Ses dimensions sont 230 milles anglais de long sur 20 de large. Sa position au fort Chippewayan est par le 58° 43' de latitude N. et le 111° 18' 32" de longitude O. Au fort Fond-du-Lac la latitude est 59° 20' N., et la longitude 108° 38' O. Deux résidences de missionnaires français s'élèvent dans le voisinage de ces postes de commerce; ce sont : la Nativité et Notre-Dame des Sept-Douleurs. Le premier missionnaire en fut le P. Taché, maintenant archevêque de Saint-Boniface, qui y arriva au mois d'août 1847.

On prétend que les eaux du lac Wollaston sont tributaires du lac Caribou au sud et du lac Athabaskaw au nord. Il ne m'appartient pas de trancher cette question, n'ayant pas visité le lac Wollaston; mais je suis porté à croire qu'il en est de ce bassin comme du grand lac des Ours, auquel le journal de la deuxième expédition de Franklin donnait trois déversoirs : la rivière des Ours, celle des Peaux-de-Lièvre et la rivière *Begh'ulla tessé* de Richardson. J'ai constaté sur les lieux mêmes que ce lac n'est pas placé en dehors des lois ordinaires et qu'il n'a qu'un seul débouché, à savoir la *Télini-diè* ou rivière des Ours, comme je le dirai plus tard.

N'était la nature cristalline du sol qui entoure le lac Athabaskaw, les terres n'y seraient pas dénuées de fertilité, car le climat y est moins rigoureux que celui du Mackenzie. Les rares parcelles de terre végétale que le travail de dénudation des eaux a épargnées dans les excavations du granite, produisent des céréales et des légumes. L'entière vallée de la rivière la Paix est reconnue pour être d'une grande fertilité; celle de la rivière des Esclaves, au delà des rapides,

se prêterait aussi à la culture. Néanmoins on ne peut s'attendre à ce que ce district soit un jour colonisé. Sa plus grande richesse connue réside dans les fourrures précieuses. La compagnie de la baie d'Hudson y tolère et y aide même des *traiteurs* privés; mais ceux-ci ne sauraient lui faire concurrence. D'ailleurs ils sont loin d'être vus d'un bon œil par les missionnaires, parce qu'ils démoralisent les Indiens et sont souvent la peste du pays.

A une quinzaine de lieues au nord du lac Athabaskaw, en descendant la rivière des Rochers qui en est le débouché, celle-ci reçoit la branche septentrionale de la Paix. Dès leur confluent ces deux cours d'eau, après avoir marié leurs eaux, reçoivent conjointement le nom de rivière des Esclaves, qui est conservé à l'Athabaskaw-Mackenzie jusqu'à son embouchure dans le grand lac des Esclaves.

La rivière la Paix, l'*Amiskaw-sipiy* des Cris (rivière des Castors), et la *Tsi-tchôr-dèssè* (grande rivière Rouge ou du Vermillon) des Montagnais, est la seconde des grandes sources du Mackenzie. Elle a près de 200 lieues de cours, mesure de 1 à 3 milles de large, et sort de la Colombie britannique au delà de la chaîne des Pics et de celle des Babines, sous le 58° de lat. nord et le 125° 30' long. ouest. Sa source la plus septentrionale porte le nom de rivière Finlay; la méridionale, dont le lac Mac-Leode est tributaire, naît non loin du 54° 30' lat. nord et du 120° long. ouest. Elle est fort rapprochée du Fraser, dont elle n'est séparée que par un court portage de 315 mètres. Après la jonction de ces deux branches, la Paix reçoit encore deux cours d'eau assez considérables : la Grande Rivière et la rivière des Boucanes. Celle-ci doit son nom canadien aux houillères en combustion que l'on voit sur ses grèves.

Depuis sir A. Mackenzie, qui le premier remonta cette noble rivière en 1794, tous les voyageurs et les missionnaires s'accordent à vanter la beauté de ses rives, la fertilité de ses prairies, la bonté et les dimensions de ses bois de con-

struc  
chess  
gyps  
tenan  
zie,  
Tro  
sur le  
mille  
avon  
Char  
trer  
faut  
porta  
Re  
Pa  
rivière  
tran  
Cari  
56°  
qu'e  
vée  
le 1  
chu  
lon  
elle  
A  
ves  
(  
tion  
four  
rée  
illie  
pou  
mo  
Ou  
la

struction et les richesses minérales de sa vallée; ces richesses consistent surtout en houille, en asphalte, en soufre, gypse, fer et, dit-on, aussi en or. Le R. P. Feraud, maintenant vicaire apostolique de l'Athabaskaw et de Mackenzie, fut son premier visiteur français. Il y résida en 1859.

Trois forts de traite (1) sont depuis longues années établis sur les bords de la rivière de la Paix; ce sont les forts Vermillon, Dunvegan et des Épinettes ou Saint-John. Nous y avons deux missions françaises: Saint-Henri et Saint-Charles. Cette rivière est la voie la plus facile pour pénétrer dans le territoire du Nord-Ouest; mais à cette fin il faut se rendre au Pacifique et remonter le Fraser jusqu'au portage du lac Mac-Leode.

Retournons à la rivière des Esclaves.

Parvenus sous le 59° 50' latitude nord, au confluent de la rivière des Chiens, nous y rencontrons le troisième chaînon transversal des Montagnes Rocheuses: la montagne des Cariboux. Après s'être détachée du tronc principal, sous le 56° 20', et avoir bordé la rive gauche de l'*Amiskaw-sipiy*, qu'elle sépare de la rivière des Foins, cette chaîne peu élevée traverse la rivière des Esclaves sous le 60° parallèle et le 112° de longitude O., en y déterminant une série de chutes et de cascades du plus grand effet; puis elle se prolonge dans le N. N. E. jusqu'à la rivière Doobaunt, dont elle forme aussi la vallée.

Avec les rapides et les cinq portages de la rivière des Esclaves finit pour nous la région granitique: je veux dire que nous

(1) Par les mots *traite* et *traiteur*, souvent employés dans cette narration, il faut entendre le commerce des pelleteries et les commerçants en fourrures. Ces termes synonymes ont été conservés par les Canadiens et sont réellement français, seulement nous avons reïnt le premier au commerce illicite et inhumain des esclaves; et *traiteur* ne se dit guère en France que pour désigner un restaurateur. Je tiens pourtant à maintenir ces deux mots, autant parce qu'ils sont seuls regus et compréhensibles dans le Nord-Ouest, que parce qu'ils fournissent une preuve de la dégénérescence et de la transformation du langage.

(Notes de l'auteur.)

ne la rencontrerons plus le long de la grande artère Mackenzie. Si, du dernier rapide ou plutôt de l'embouchure de la rivière au Sel (60° 6' latitude N. et 112° 15' de long O.) on tire sur la carte une ligne droite jusqu'à l'embouchure de la rivière Dease, à l'extrémité N. E. du grand lac des Ours, on a au delà la limite des roches granitiques. Celles-ci occupent toute la partie orientale. Entre la ligne et les Montagnes Rocheuses nous trouvons des terrains secondaires et tertiaires; mais l'arête centrale de la grande Cordillère est composée de roches schisteuses, du moins sous le cercle polaire où je l'ai traversée.

Les trois chaînons de montagnes que nous venons de rencontrer jusqu'ici ressemblent à de vastes digues de sable quartzeux mouvant qui reposent sur une base granitique. Il est évident que dans le bassin de l'Athabaskaw les eaux ont opéré un travail considérable de déblayement qui se continue encore de nos jours et qui a pour effet principal l'ensablement d'une portion des lacs Athabaskaw et des Esclaves ainsi que des rivages de la mer polaire. C'est à cette puissante drague qu'il faut attribuer les accumulations de sable dont sont composées les berges des rivières Athabaskaw, des Esclaves et Mackenzie vers leur embouchure respective, les bourbiers mobiles et flottants et les innombrables îlots vaseux de leur deltas, enfin la transformation de l'ancien estuaire du Mackenzie en un immense marécage.

Ces mêmes phénomènes, le voyageur pourra les comparer à ceux que présente la chaîne des grands lacs canadiens, l'Ontario et l'Érié entre autres. Il verra tout le long de ce système de vastes dépôts arénacés à la surface desquels apparaît de temps à autre l'échine aride du noyau planétaire.

Le plateau des Cariboux contient, disent les Indiens, beaucoup de sel gemme. Un indice certain en est la rivière au Sel, dont les eaux impotables déposent d'elles-mêmes

sur leu  
relles  
une pa  
petit a  
chutes  
anglais  
du lac  
du Mac  
§ 2.  
où nou  
zie (1)  
habite  
thhu-tu  
ce lac  
rique  
du N.  
au nor  
108° et  
lit, tr  
rivière  
et n'es  
charg  
Mack  
dont  
contr  
ches  
purs  
pides  
vrent

(1)  
la riv  
vière-  
tème  
inféri  
(2)

sur leurs rivages le sel qui les sature. Ces salines naturelles approvisionnent les deux districts septentrionaux et une partie de celui de la haute Saskatchewan. Depuis ce petit affluent de la rivière des Esclaves et même depuis les chutes jusqu'à la mer polaire, on compte près de 1500 milles anglais ouverts à la navigation. Les chutes sont à 200 milles du lac des Esclaves; mais ici nous entrons dans le district du Mackenzie.

§ 2. *Grand lac des Esclaves.* — Le grand lac des Esclaves, où nous conduit la rivière du même nom ou haut Mackenzie (1), doit cette épithète à la tribu dite *des Esclaves* qui habite ses rives occidentales. Les Dènès le nomment *thhu-tu'é*, lac des Seins. Après les lac Supérieur et Michigan, ce lac est un des plus vastes bassins d'eau douce de l'Amérique septentrionale. Il mesure 336 milles géographiques du N. E. au S. O., et dans sa plus grande largeur du sud au nord. Il est circonscrit entre le 61<sup>e</sup> et le 63<sup>e</sup> parallèle, le 108<sup>e</sup> et le 117<sup>e</sup> de longitude. Dans le sud et le sud-ouest, son lit, traversé de part en part par le double courant de la rivière des Esclaves et de la *T'a-tchégé*, est formé d'alluvions et n'est point très-profond. Les eaux en sont limonneuses et chargées de matières végétales; elles transportent jusqu'au Mackenzie d'énormes quantités de bois et d'arbres déracinés dont elles jonchent les rivages. Au nord et au nord-est, au contraire, excavation, falaises et archipels sont formés de roches de fusion. Des blocs d'orthose et de quartz compactes, purs de tout mélange, s'élancent du sein d'eaux vertes et limpides que les banquises descendues du lac Aylmer (2) couvrent encore en juillet. Là commencent les terres stériles, cet

(1) Les Dènès Chippewayans donnent le même nom au Mackenzie et à la rivière des Esclaves; ils nomment ces deux cours d'eau *Dès-nédhé* (Rivière-Grande) preuve qu'ils la considèrent, eux aussi, comme le même système; seulement ils distinguent le Mackenzie par l'ajout du mot *yaré*: inférieur. *Dès-nédhé-yaré* est donc la Grande rivière inférieure.

(2) En dènè: *Yétaré-t'ué*, c'est-à-dire lac Supérieur. (Notes de l'auteur.)

*Oï-el-néné* (1), aride, patrie du renne des déserts et du bœuf musqué; tandis qu'au sud, les halliers de la *Thé-lare-néné* (2) sont les pâturages de l'original ou élan, et du caribou ou grand renne des bois.

Le grand lac des Esclaves se divise en quatre vastes et profondes baies: 1° la baie occidentale, qui s'étend des bouches de la rivière des Esclaves à la sortie du Mackenzie. Elle ne porte que le nom de grand lac et reçoit deux cours d'eau considérables: la rivière aux Bœufs (3) et celle des Foins (4). La première sort du lac des Buffles, non loin de la montagne des Cariboux; la seconde vient des Montagnes Rocheuses. Sur ses bords se terminent les grandes prairies de l'Ouest que le système fluvial de l'Athabaskaw resserrait toujours de plus en plus contre les montagnes.

Un poste de traite s'élève à l'embouchure de la rivière des Esclaves, le fort Résolution, dont la position, reconnue par Franklin, est par le 61° 11' de lat. N. et le 113° 45' de long. O. Depuis quelques années un second poste de commerce a été construit à l'embouchure de la rivière des Foins, c'est le fort *Hay-River*. Au près de l'un et de l'autre il existe une résidence de missionnaires français: Saint-Joseph et Sainte-Anne. C'est dans la première que j'ai séjourné près de deux ans.

Quant au rivage septentrional de cette portion du lac des Esclaves, bien qu'elle ait été parcourue maintes fois par les commis de la compagnie d'Hudson et par les missionnaires, elle ne l'a jamais été par aucun explorateur scientifique. Sa délimitation est donc douteuse. Ce rivage fait partie du territoire Flanc-de-chien et se nomme *Nétii*, c'est-à-dire terre du partage.

(1) *Oï-el-néné*: terre du plancher; c'est la contrée que les Anglais désignent par *Barren-grounds*.

(2) *Thé-lare-néné*: terre du bout des montagnes.

(3) *Edjiéré-l'ué-dessé*.

(4) *Ra-klo-dessé*: rivière de l'Herbe aux oies. (Notes de l'auteur.)

Dans la portion orientale du lac s'ouvrent les baies Christie et Mac-Leode, que sépare une longue, haute et étroite presqu'île de serpentine et d'autres roches cristallines. Cette presqu'île est appelée la Flèche (1) par les *Denès* et simplement la *Presqu'île* par les Canadiens. Son extrémité, nommée la *Roche aux Pipes* est un cap de serpentine noire d'où les Indiens *Couteaux-Jaunes* tirent la matière de leurs canots.

Toute cette partie du lac des Esclaves n'est portée sur les cartes que très-vaguement et d'une manière inexacte. Les deux baies désignées par les Indiens sous le nom de *Yathen* (2), qui répond au *Fond de lac* des Canadiens, ont une ouverture fort resserrée appelée *T'a-lithèlè*, qui leur donne l'apparence de deux sacs ou de deux poches. C'est ce qui explique le nom de *Maison du Sac* (3) que porte un petit poste à provisions qui fut jadis construit à l'entrée du détroit; et celui de *lac des Seins* sous lequel les sauvages désignent le grand lac des Esclaves.

Sur le prolongement de la presqu'île de la Flèche se trouve un vaste archipel qui porte le nom d'îles Simpson et des Cariboux. La première description que nous en trouvons est consignée dans le livre des *Découvertes de Th. Simpson*. C'est cet explorateur qui nomma aussi les deux baies susdites.

La baie Christie reçoit cinq cours d'eau qui sont les rivières du Rocher, des Seins, du Loup, de la Terre-Blanche et de la Poudrerie. Je crois que Samuel Hearne, dans son voyage à la rivière du Cuivre, en 1771, parle de la rivière Poudrerie ou *T'ézus-déssé*, et de l'un de ses affluents, la *Tlé-tintiné* ou rivière des Poissons-Bleus, qu'il appelle *Thé-tinah*. Dans ce cas il y aurait erreur sur les cartes, car celle de Richardson confond l'embouchure de la *T'ézus-déssé* ou Clo-

(1) *Kkra nut-chella* : flèche-presqu'île.

(2) *Yathen* : bout du lac; grand-large.

(3) *Natichesh-Kké k'uné*.

(Notes de l'auteur.)

wey-river avec l'embouchure de la rivière du Rocher; tandis qu'elle ne fait aucune mention des quatre autres rivières susdites qui se jettent dans la baie Christie, à l'orient de cette dernière. Je me propose d'explorer cette région à mon retour au Mackenzie.

Dans la baie Mac-Leode se rendent aussi cinq affluents, dont le premier seulement est porté sur la carte de Richardson. Ce sont : 1° le grand déversoir des lacs Aylmer, Clinton-Golden et Artillery. Il se nomme simplement l'*affluent* (1), est très-large, très-rapide et traverse une contrée granitique. Le lac Sussex, source de la rivière Back ou des Gros-Poissons (2), est si voisin du lac Aylmer (*Yétarè-t'ue*), que plusieurs cartes lient la grande rivière Back au lac des Esclaves, comme si elle en sortait. C'est une erreur dont on peut se convaincre en lisant la narration de sir Georges Back. 2° la rivière de la Glissade (*t'inzu-dessè*); 3° celle du courant; 4° la rivière du Glacier (*thédhi-ayé*); 5° celle des Gros-Poissons (*L'uetchôr des tchègè*). La rivière du Glacier se trouve marquée sur quelques cartes anglaises sous le nom de Hard-frost-river. Elle sort du lac *Tchizé-ta* (3) ou Walmsley-lake. C'est à l'embouchure de la rivière *T'a-tchègè* que sir G. Back fit construire en 1833, par M. Mac-Leode, le fort Reliance, où il passa l'hiver suivant. Ce poste, abandonné après l'expédition, fut reconstruit, il y a quelques années, par la compagnie d'Hudson; mais il a été déserté de nouveau parce qu'il nuisait aux intérêts du fort Résolution, un des meilleurs forts de traite du district Mackenzie.

Entre la baie Mac-Leode et le grand lac s'ouvre la baie du Nord, dans laquelle Franklin pénétra, en 1820, jusqu'à

(1) *T'a-tchègè* : queue de l'eau.

(2) A proprement parler, le nom véritable de ce fleuve est *rivière des Ba-leines*, car c'est ce célacé que les Dènès nomment *L'ue-tchôr* ou gros poissons. Sa présence dans le vaste estuaire de la Back explique cette désignation indienne.

(3) Gîte du lynx.

(Notes de l'auteur.)

l'embouchure de la rivière des Couteaux-Jaunes (1), puis il remonta cette belle rivière pour se rendre aux sources de la Coppermine. Près de cette embouchure se trouvait alors le fort Providence, qui appartenait à la compagnie du Nord-Ouest. Il n'existe plus depuis environ cinquante ans; on n'en reconnaît que l'emplacement, connu des Couteaux-Jaunes sous le nom de «ruines de la maison de Jean». Trois autres rivières se jettent dans le lac des Esclaves entre le détroit *T'a-thèlè* et la rivière des Couteaux-Jaunes. La baie du Nord, granitique à l'est, calcaire à l'ouest, est bordée d'une multitude d'îles qui forment les trois archipels des Oeufs, des Ennemis et des Gros-Poissons.

Au delà de la rivière des Couteaux-Jaunes, la baie du Nord ou baie Raë est demeurée inexplorée, sauf par les officiers de la baie d'Hudson, par leurs serviteurs et par les missionnaires. Les cartes n'en disent rien.

A une journée de navigation de la rivière des Couteaux-Jaunes, nous trouvons sur le rivage oriental le fort Raë, construction de date récente, et un des postes à provisions les plus importants du district. Il est situé par le 62° 28' lat. N. et le 115° 29' long. O. de Greenwich vers les trois quarts de la baie du Nord, laquelle en ce lieu n'a pas plus de 4 ou 5 milles de large. La montagne au pied de laquelle est assis le fort Raë était une île il y a treize à quatorze ans. Aujourd'hui elle est devenue presque île par suite des apports sédimenteux que la rivière des Brochets dégorge à sa base septentrionale.

Le sol granitique ou sablonneux de cette baie et des précédentes est parfaitement improductif. On n'y voit donc pas le plus petit jardin. Le bois y est même fort rare. Par contre, le renne y abonde, et le fort Raë fournit annuellement plus de 400 ballots de viande sèche au poste central

(1) Le nom indien de ce cours d'eau est *Bérullè-déssé* (rivières des Poissons sans dents), nom chippewayan de l'inconnu ou saumon du Mackenzie.

(Notes de l'auteur.)

du Mackenzie. Les fourrures sont peu communes dans cette région et la baie du Nord n'est guère poissonneuse; le poisson blanc y est même détestable. Le P. Grollier, de Montpellier, fut le premier Français et le premier missionnaire qui visita le fort Raë : c'était en 1859. Il y bâtit la résidence dite de Saint-Michel. Mais le P. H. Faraud l'avait devancé de sept ans au fort Résolution.

Au delà du fort Raë la baie du Nord s'arrondit en un grand bassin d'une quinzaine de milles de diamètre qui paraît entièrement fermé; mais quatre canaux sans courant, formés par trois îles allongées, nous font déboucher dans une sorte de vaste cul-de-sac nommé le grand lac du Brochet (*Ontayé-t'ie*). Il est entièrement bordé, à l'ouest, de collines granitiques semblables à des mamelons empilés qui se terminent brusquement par un morne de 5 à 600 pieds de haut. Ce bassin est si plat qu'on en touche de partout avec les rames le fond granitique, semblable à une dalle immense.

A l'intersection du 69° de lat., avec le 116° long. O., le lac du Brochet reçoit les eaux d'une rivière à laquelle j'ai donné le nom de Mgr Grandin et qui reçoit celles du lac de la Martre. C'est un cours d'eau très-fougueux et très-limpide qui, prenant sa source dans le lac des Cabanes ou Mazenod, forme successivement par son expansion les lacs des Écureuils, des Lièvres et de la Gibecière. Pour donner une idée de la déclivité de son cours, je dirai seulement que dans une seule journée j'y ai compté vingt-cinq chutes ou rapides, et je me suis donné la satisfaction de sauter en pirogue d'écorce cinq ou six des moins dangereux d'entre eux. La dernière chute nommée *Wokkra-dié* (1) termine ce système fluvial si peu propre à la navigation. La barque du fort Raë se rend chaque automne au pied de cette chute d'eau pour y rencontrer les légères pirogues des Flancs-de-

(1) Rapido-glacé, dans le dialecte des Flancs-de-chien. (*Notes de l'auteur.*)

chien et y faire la traite des fourrures et des provisions. Je suis le premier blanc qui ait pénétré au delà de ce *terminus* de la navigation lacustre.

Le grand lac des Esclaves nourrit un grand nombre d'excellents poissons tels que la truite saumonée, dont le poids ordinaire est de 35 livres anglaises, les carpes rouge, blanche et aréflée, le doré ou perche américaine, le brochet, la loche ou lotte, la lakèche ou poisson ruban, diverses variétés de corégones ou poissons-blancs (*Coregonus lucidus*, *C. quadrilateralis*, *C. lanceolatus*), et enfin l'*Inconnu* ou saumon du Mackenzie. Les meilleurs inconnus se pêchent dans la baie du Nord; les truites les plus grosses et les plus estimées fréquentent le trajet du courant sous-lacustre, dans les parages du fort Résolution et de la Grande-Ile; mais la meilleure pêcherie de poissons-blancs, de tout le district, est sans contredit celle du poste nommé *Big-Island*, qui est situé vis-à-vis du grand delta formé par le courant, lorsque du lac il passe dans le lit du Mackenzie. La moyenne du rendement journalier de cette pêcherie durant l'automne n'est pas moindre de 900 à 1000 poissons pesant chacun 2 ou 3 kilogrammes.

En cette saison et au printemps, les baies du lac des Esclaves se couvrent de gibier aquatique depuis le grand cygne trompette jusqu'au petit *cancanwi* ou canard polaire. La chasse est alors la grande occupation de tous les habitants, même celle d'un certain nombre de femmes. J'ai connu un gentleman qui regardait son temps comme perdu lorsqu'il n'avait pas abattu quatre-vingt oies sauvages dans une journée de chasse.

Dès le mois d'octobre des gelinottes et des ptarmigans tourbillonnent comme des flocons de neige autour de nos habitations, tandis que des régiments de lapins arctiques à la robe immaculée parcourent les halliers et les guérets; mais il faut que l'indigène soit bien pressé par la faim pour s'attaquer à ces rongeurs ou à ces lagopèdes; tant est mai-

gre la chair de ceux-ci, tant le lapin arctique a le goût du sapin. L'original et le renne des bois, dans le sud, le renne des déserts et le bœuf musqué, dans le nord, fournissent au delà à sa subsistance. Quant au castor, il est rare au grand lac des Esclaves.

Transportons-nous maintenant dans les déserts montagneux et arides, mais cependant pittoresques, qui s'étendent entre le grand lac des Esclaves et le grand lac des Ours.

Un peu au delà du 65° de lat. N., d'après mon évaluation, je rencontrai une longue chaîne granitique qui se dirige, comme tous les autres embranchements des Montagnes Rocheuses, du S. S. O. au N. N. E. C'est peut-être le prolongement de celle dont parle la relation de Franklin et qu'avosinait le fort Entreprise. Quoi qu'il en soit, les Flancs-de-chien la nomment *Ekkwèn-yédarél'a* (1), et je l'appelai *Vandenberghe*, du nom de notre provincial en Canada. Cette chaîne, cinquième ramification des Montagnes Rocheuses depuis le portage de la traite, sépare les eaux tributaires du lac des Esclaves d'avec celles qui le sont du lac des Ours. Entre le 117° et le 118° de longitude O. elle forme le bassin du lac *Vaseux* qui communique avec les lacs des *Lacets-à-lièvre* et des *Lacets-à-ours*. Je donnai à ces trois étendues d'eau les noms de Sainte-Croix, Rey et Fabre. Je sais, pour l'avoir vu, que les eaux de ces lacs se dirigent du sud au nord, mais j'ignore si elles sont tributaires du grand lac des Ours ou du lac de la Martre. Peut-être ont-elles un cours souterrain et passent-elles sous la montagne pour se jeter dans le lac Seguin, qui se trouve sur son versant septentrional. Je n'ai pris aucune information des Indiens *Ta-kwel-ottiné* (2) à ce sujet. Quant aux eaux du lac Seguin, elles sont tributaires de la baie Mac Tavish (grand lac des Ours)

(1) C'est-à-dire : celle que les rennes traversent.

(2) Les *Ta-kwel-ottiné* ou « habitants des Eaux vives » sont une tribu flancs-de-chien ainsi que les *Tisé-ottiné*, ou « gens des pirogues » qui chassent sur les rivages méridionaux du grand lac des Ours. (*Notes de l'auteur.*)

par l'intermédiaire de la rivière du Glacier (*Kkwen-ye*) qui forme les lac Canot, du Glacier, des Rochers et de l'Original ou Clut. Je n'ai pas été au delà du lac Seguin, mais mes compagnons *T'a-kwel-ottiné* me dessinèrent avec beaucoup de netteté et d'assurance le trajet de ce cours d'eau jusqu'à la baie *Klaron-dé* (1). Nos sauvages possèdent parfaitement la géographie de leur pays.

Lors de mon séjour chez les Indiens, en 1864, j'éprouvai un doute. La similitude d'appellation qui existe entre le lac des *Lacets-à-lièvre* que j'avais traversé, et celui que Franklin vit en 1820, me fit croire d'abord à l'identité de ces deux lacs. Parvenu sur le lac Vaseux, où je plantai le signe auguste de notre rédemption, on me dit que le petit cours d'eau qui l'unissait au lac des *Lacets-à-lièvre* portait le nom de *Kuné monlay*, c'est-à-dire « la demeure du Français ». Évidemment je devais me trouver sur l'emplacement de l'ancien fort Entreprise; j'étais sur le théâtre même des souffrances et des angoisses inouïes de l'infortuné Franklin et de ses compagnons. Voilà bien à ma droite, me disais-je, les arides montagnes quartzieuses des Flancs-de-chien; ici à mes pieds coule le ruisseau que la relation dit être si poissonneux en petite morue (2); le poisson bleu y abonde comme alors, et l'Indien le pêche encore à l'aide de ses flèches. Seulement, ce dont je ne me rendais pas compte, c'est que, d'après ma boussole, je m'étais constamment dirigé vers le nord-nord-ouest, depuis le fort Raë, tandis que Franklin avait suivi une route N. N. E.

Les Indiens me tirèrent bientôt de mon incertitude. Il existe plusieurs lacs dits des *Lacets-à-lièvre*, et la chaîne quartzieuse de Montlozier me séparait de la vallée de la rivière du Cuivre et par conséquent des ruines de l'ancien

(1) *Kla-ron dé* : la baie vers laquelle est une rivière.

(2) *Coregonus signifer* ou petite morue de Back, le *ttisé-ttiné* des Montagnais et le *ttæé* des Flancs-de-chien.

(Notes de l'auteur.)

fort Entreprise. Quant à l'appellation de la petite rivière *Kuné monlay*, ces sauvages ne purent me l'expliquer qu'en me laissant supposer que quelqu'un des malheureux Canadiens qui périrent de faim et de misère dans cette désastreuse expédition, vint terminer ses jours sur ses bords lorsqu'il était à la recherche des Indiens.

Des hauteurs du cap *Kfwè-éta* (1) j'aperçus, dans l'est, une autre rangée de montagnes en forme de ballons ou de mor-nes, et par conséquent granitique. Elle avoisine, me dirent mes compagnons peaux-rouges, le lac Akka-t'ié (2), source de la rivière du Cuivre ou *Sa-tson-tié* (3). Leurs points culminants portent des noms bizarres : *terre des Rennes, montagne du Bois mort, montagne divisée du lac Supérieur, Celle qui contient le tonnerre, rocher de l'Eau qui court parmi les fies*, etc., etc.

Vers son extrémité occidentale, la chaîne *Vandenberghe* divise également deux systèmes fluviaux. L'un, formé des lacs que j'ai appelés *Taché* et *Sainte-Thérèse*, est tributaire du grand lac des Ours, par l'extrémité occidentale de la baie Mac Vicar. Ce cours d'eau mesure quelquefois un demi-mille de large et se nomme la « grande Eau fraîche » (*T'a Kkra-tché*). Le second prend naissance dans le lac du Midi (*Intaa-t'ié*), traverse les lacs *Hardisty* et *Tempier*, et se jette dans le grand lac de la *Martre*, dont nous avons vu les eaux se réunir à celles de la rivière *Grandin*.

L'excavation de ce dernier lac est granitique. Elle le divise en trois parties par des détroits et des îles montagneuses. Son nom indien est *Tsan-t'ié*, que je m'abstiens de traduire. Je lui donne environ 60 milles géographiques de longueur sur 30 de large, dans son plus grand diamètre, et le place sous le 63° de lat. N. Il existe, du fort Simpson au lac de la Martre, un étroit sentier indien, qui y conduit après trois journées.

(1) *Kfwè-éta* : cap de rochers.

(2) *Akka-t'ié* : lac des Bœufs-musqués.

(3) *Sa-tson-tié* : rapide du Métal.

(Notes de l'auteur.)

de marche. La montagne la Corne en sépare la vallée de celle du Mackenzie. Cela nous conduit naturellement à parler de ce fleuve.

3° *Mackenzie*. — De l'extrémité occidentale du grand lac des Esclaves s'échappe, sous les noms de *Dès-nédhégard*, *Naotcha*, *Mackenzie* et *Grande-Rivière*, le beau et immense fleuve qui en a traversé le lit (1). Jusqu'à sa sortie du *Petit lac* il ne se compose que de chenaux coupés par une multitude d'îles et de deltas. Même au delà du petit lac il dort pendant une cinquantaine de milles en étendant ses ondes limoneuses, et il forme ce que les Indiens appellent le *lac Stagnant* (*ta-tégéli-t'ue*). Mais à partir de la *Tête de la ligne* et des îles de l'*Échafaud*, c'est un élément fougueux et indomptable, qui précipite sa fuite à travers des berges dont la hauteur varie entre 30 et 150 pieds anglais. Parfois elles en ont même 3 ou 400. D'abord il ne franchit que 6 milles à l'heure, mais bientôt il atteint une vitesse de 8 et même 10 milles; c'est lorsque, renfermé entre des rochers remparts, ses ondes entassées se pressent et se refoulent. Ordinairement large d'un mille ou deux, il atteint, dans les expansions de ses eaux, de 4 à 5 milles. Il en a 15 à la pointe *Séparation*, c'est-à-dire, à la tête de son delta. Son estuaire a bien 50 milles de large.

A partir de la Grande-Ile on reconnaît au Mackenzie 600 milles géographiques en ligne droite et 1045 de cours réel; mais si on veut le mesurer dès sa source, il n'a pas moins de 2500 milles géographiques, et il arrose une superficie de 443 000 milles carrés. Le Mackenzie est donc un des plus beaux fleuves de l'Amérique. Comme ceux de la haute Asie, il est bourbeux, profond, obstrué par les glaces de la mi-octobre à la mi-juin, et ne saurait féconder la contrée désolée et inhospitalière qu'il parcourt.

(1) Pour l'étymologie des différents mots du Mackenzie, voyez ce qu'il en a été dit dans le premier chapitre.

(Notes de l'auteur).

Je n'énumérerai pas tous les cours d'eau qui grossissent le *Naotcha* sur son trajet de 350 lieues marines depuis le lac des Esclaves. Je ne parlerai que des principaux.

Deux de ces affluents sont presque aussi volumineux que le fleuve lui-même; ce sont la rivière des Liards (1) et la rivière Plumée ou Peel. Un troisième, la rivière du lac des Ours, leur cède de fort peu. La rivière des Liards, qu'on peut considérer comme la troisième des grandes branches du Mackenzie, prend sa source la plus méridionale dans la Colombie britannique, par de là la chaîne des Pics et non loin des monts *Babine*, sous le 57° 10' de latitude nord et le 127° de longitude ouest de Greenwich. Elle porte proprement le nom de *Courant-fort*. Sa source la plus septentrionale ou branche du nord-ouest sort du lac Francis, au pied du mont Trafic (62° 5' de latitude et 131° de longitude; les cartes ne sont pas d'accord sur cette position). Elle avoisine la rivière *Pelley-Bank*; elle reçoit ensuite la rivière *Dease*, formée elle-même des rivières *Christie* et *Stuart*, et s'unit au *Courant-fort*, qui ne prend son nom de *Liard* qu'au confluent de la branche orientale ou rivière Nelson. Enfin elle se jette dans le Mackenzie sous le 62° 51' 25" de latitude nord et le 121° 25' 15" de longitude ouest, qui est la position du fort Simpson, chef-lieu du district Mackenzie (2), d'après les calculs des derniers voyageurs.

Je n'ai remonté la rivière des Liards que de quelques milles; mais tous les voyageurs qui y ont navigué s'accor-

(1) La *Mountain-river* des Anglais; les *Esclaves* qui en habitent les bords la nomment la rivière du Courant fort (*Erétichidié*) et de *Thè-tta-déssé* (Montagnes entre rivière). Le nom des *Liards* lui vient de l'abondance du peuplier liard (*Populus balsamifera*) sur ses rivages.

(2) Sir John Franklin plaçait ce confluent par le 62° 5' de latitude nord en 1825. Il ne m'est pas plus aisé de déterminer la distance réelle qui sépare le fort Résolution du fort Simpson. Parmi les différents explorateurs de ces contrées, l'un compte entre ces deux postes 332 milles, un autre 440, un troisième enfin 258 seulement. J'adopte le chiffre moyen 112 lieues 2/3 anglaises.

(Notes de l'auteur.)

dent à faire une description effrayante de ses montagnes à pic, de ses gouffres et des tourbillons que la vélocité d'un courant, resserré entre des rochers, détermine dans ses eaux. Pour descendre cette rivière vertigineuse avec sécurité, les timoniers métis se lient sur le pont de leur barque, afin de n'être pas lancés dans les flots blanchissants. Pour retrouver un tel spectacle il faudrait affronter les périls de Charybde ou les girations intermittentes du Mælstrom.

Tollimur in cælum curvato gurgite, et idem  
Subductâ ad manis imos desidimus undâ.

Le R. P. Gascon a été le premier missionnaire qui ait remonté ce fougueux cours d'eau.

La Peel ou Plumée (1) est une belle rivière et le second en largeur des affluents du Mackenzie depuis le lac des Esclaves; mais aussi le dernier de la rive gauche, puisque son confluent est par le 58° de latitude. Franklin est le premier voyageur qui en ait parlé et qui l'ait découvert à ses dépens, comme je l'ai dit. Ses bouches sont aussi multiples que celles du Mackenzie lui-même, et se marient si bien avec celles de ce fleuve, que le courant y éprouve des va-et-vient périodiques. Autant qu'il m'a été donné de le faire sans le secours du sextant et par la seule observation, j'ai cherché à débrouiller ce chaos de chenaux; mais pour faire des deltas du Mackenzie et de la Peel une carte rigoureusement exacte, une expédition spéciale serait requise, et je doute qu'un seul été puisse suffire à son travail.

La rivière Plumée ou *Arvéron* ne prend pas sa source

(1) Son nom *dindjé* est *T'é-llé-nillen* : rivière du bout de l'eau. Les Esquimaux la nomment *Arvéron*, mot dont j'ignore la signification. C'est comme s'ils disaient la *baleinière*, car *arverk* signifie baleine dans leur idiome. Dans le patois des Canadiens du poulpe, *plumé* se dit pour *déplumé*, et revêt toutes les acceptions de *dénudé*, *désolé*, *aride*, *déchiqueté*, *dépouillé*, *écorché*, *décortiqué*, *pelé*, *écaillé*, et même *épluché*. Ainsi dans le Mackenzie on *déplume* les poissons aussi bien que les rennes tués à la chasse, voire même les pommes de terre! (Note de l'auteur.)

au delà de la grande chaîne des Pics, comme cela a été indiqué sur les cartes d'une manière approximative; mais bien entre celle-ci et la chaîne ou contre-fort calcaire la plus voisine du Mackenzie. La plus méridionale de ses sources est située sous le 64° de latitude nord. En 1861, le P. Grollier descendit le Mackenzie jusqu'à la Peel et s'établît ensuite au fort Good-Hope où il mourut trois ans après. J'eus l'honneur d'être son successeur.

Quant au déversoir du lac des Ours, nous en parlerons à propos de cette petite mer intérieure.

Les autres affluents du Mackenzie, de seconde grandeur, sont les rivières du lac la Truite (119° 47' longitude ouest), de la Peau-de-lièvre (1) (62° latitude), des Na'hannès, du lac des Saules (2), des Eaux noires (3) (64° 5' de latitude), des Peaux-de-lièvre (4), à 3 milles en aval du fort Good-Hope, et les rivières Travaillant, Tlnétietin et Tsi-kka-ichig ou rivière Rouge arctique. Nous aurons à revenir sur plusieurs de ces cours d'eau que nous ne faisons qu'indiquer ici. Les rives immédiates du Mackenzie n'indiquent pas la hauteur de la plaine dans laquelle il s'est creusé un lit. Une suite de trois ou quatre terrasses par retraites successives, en nous initiant à son énorme et primitive largeur, nous donne le chiffre de 300 à 400 pieds anglais pour l'altitude du plateau au-dessus du niveau actuel des eaux. Navigable sur tout son parcours, le Mackenzie ne présente que cinq ou six rapides formés par le rapproche-

(1) Son nom véritable est le Glte des lièvres; c'est ce que signifie *K'a-édhta-dié*. Ce n'est pas le dernier exemple de traduction libre des noms Indiens.

(2) *Rata-di-tué* ne signifie pas lac des Saules, mais bien lac des Originaux. *Rata* est le nom de l'Orignal ou élan d'Amérique dans le langage des montagnards du Mackenzie.

(3) *Kokkaé-tué* ne veut pas dire eaux noires, mais lac des Étourneaux.

(4) Son nom véritable est *Ra-inttsé-niliné*: rivière des Ailes de l'outarde, sans doute à cause du bruit qu'y fait le gibier aquatique en automne.

(Notes de l'auteur.)

ment des chaînons transversaux de la Cordillère, et qui ne sauraient en interrompre l'accès aux navires. Cependant le rapide *Sans-Saut* (65° 40' latitude nord) est impraticable sur la rive droite et dangereux même pour des barques sur la gauche, mais il est ouvert et libre dans le milieu. Le rapide des *Remparts* (66° 15' latitude nord) n'est accessible que sur la rive droite.

Entre le grand lac des Esclaves et le *Petit lac* on rencontre le premier rapide du Mackenzie. Il se nomme *Thépa bét'u rallen* (1) et ne consiste qu'en une simple accélération du courant. Il est formé par le rapprochement de l'extrémité méridionale de la montagne la *Corne* (2), qui occupe la rive droite, et de la colline *Thé-chesh*, qui borde la rive gauche. Cette montagne se détache de la chaîne mère sous le 62° 50' de latitude et de 113° de longitude, et après s'être dirigée quelque temps dans l'est, elle descend dans le sud pour former la vallée du Mackenzie. Elle est la quatrième branche transversale des Montagnes Rocheuses. Je l'ai traversée entre le 120° et le 121°. J'évalue son altitude à 800 ou 1000 pieds au-dessus du Mackenzie et sa largeur à environ 18 milles. Elle a la forme d'un long plateau composé de quatre ou cinq terrasses, et recèle une grande quantité de lagunes.

*L'ut-ya-mi* (3) est le second rapide; il occupe le 63° 10' de latitude nord et se cache entre une île rocailleuse et élevée, et la terre ferme sur la rive droite. A quelque distance en aval de ce rapide, le fleuve décrit un circuit dans l'ouest pour contourner un promontoire de 150 mètres de haut,

(1) Le rapide aux eaux fuyantes.

(2) Le vrai nom de ce plateau est *Etéyé-chiè* : dernière montagne, parce que c'est le dernier rameau rocailleux des Montagnes Rocheuses que l'on rencontre en remontant le Mackenzie. Preuve péremptoire que les *Dénés* sont venus par le nord-ouest, sans quoi ils auraient appelé cette montagne la première chaîne. Les Canadiens ont traduit librement *étéyé*, dernier, par *corne*, ce qui se dit *été*.

(3) Le filet des petits poissons.

(Notes de l'auteur.)

nommé le *Rocher qui trempe à l'eau*. C'est un morne conique au sommet arrondi, dont le précipice abrupt est formé de vastes tables calcaires redressées par un noyau de roches trappéennes. On voit au pied du rocher une source d'eau minérale intarissable. Le *Rocher qui trempe à l'eau* forme l'extrémité occidentale de la montagne *Chiw-Kolla* (1), qui n'est elle-même que la continuation de la montagne *Vandenbergh* dont nous avons déjà parlé plus haut. Ici sa position est sous le 63° 24' latitude nord. Calcaire du 121° au 123° de longitude, elle devient granitique au delà de ce point. Sous le 122°, où je l'ai traversée et longée, elle a une demi-journée de marche, ce que j'évalue à 15 milles. Sa hauteur au-dessus de la plaine est d'environ 600 pieds, ce qui lui en donne environ 900 au-dessus du fleuve et 1100 au-dessus de la mer. Telle est, à peu près, l'altitude de tous les points culminants de l'intérieur, à l'orient du Mackenzie.

Au lieu nommé la *seconde Equerre* du fleuve nous rencontrons le 6° rameau des Montagnes Rocheuses. Il se nomme *Kodlen chiw* (2). Parallèle au 64° 10' latitude, il quitte la grande chaîne sous le 123° de longitude, se soude aux monts *Vandenbergh* sous le 120°, après avoir traversé le lac *Sainte-Thérèse*, et projette ensuite une de ses ramifications vers le lac des Ours, sous le nom d'*Ewi* (3). Celle-ci forme le bassin méridional de la baie *Mac Vicar*, que la montagne des Ours (4) sépare de la baie *Keith*. Cette dernière montagne, haute de 800 pieds, appartient elle-même à un autre embranchement de *Kodlen chiw*, qui, après avoir traversé le lac des Eaux noires, se dirige vers le nord-nord-est sous les noms de *Loge du gros rat* (5) et de montagne des *Maringouins* (6). Nous pouvons en poursuivre le gisement sous les eaux de la baie

(1) Montagnes en chaîne.

(2) Montagne glacée.

(3) La colline allongée.

(4) *Sa-tchó jyué*.

(5) *Dsen-tchó-Khin*.

(6) *Kkwi-tchi*.

(Notes de l'auteur.)

Mac Tavish et retrouver cette chaîne dans le cap *Kfwè Kfwo* (1).

Un peu plus bas que l'*Equerre* du Mackenzie et que l'affluent de la rivière au Sel, nous trouvons, sur la rive droite, le troisième rapide, nommé *Diè-kkè-wélin* (2). Il occupe un chenal d'environ 3 milles de long, qui, quoique sans danger, est infranchissable à cause du manque d'eau.

Pour trouver une septième ramification des Montagnes Rocheuses il faut nous transporter à l'embouchure du déversoir du grand lac des Ours. Nous y trouvons un second *Rocher qui trempe à l'eau* (3), plus élevé que le premier et qui borde le cours de la *Télin-diè* durant une vingtaine de milles. Sur la rive gauche nous voyons un chaînon de ce même système se détacher des Montagnes Rocheuses, un peu plus haut que le 64° parallèle. Au pied de la montagne le courant est très-accélééré, sans toutefois constituer un rapide véritable; on peut percevoir parfaitement le bruit des cailloux qu'il fait rouler au fond de l'eau.

Tout autre est le rapide *Sans-Saut* (4), ainsi que celui des *Remparts* (5), comme je l'ai déjà dit. Le premier est formé par la huitième branche transversale des montagnes, qui du 128° 30' de longitude sous le 65° 50' de latitude, s'enfonce dans le nord-est en portant successivement les noms de *Tsa tché-ttô* (6), *Péwinkka* (7), *Onta-ra t'u-yué* (8), *Kfwè-tché*, *détélé* (9), *Nont'ièn Kfwé* (10), *L'é'alé* (11), et *Tidéray* (12).

(1) Rochers jaunes.

(2) Le courant sur le banc de gravier.

(3) *Kfwè-t'é-ni'a*.

(4) *Nadéinlin tsélé* : la petite chute.

(5) *Nadéinlin-tché* : la grande chute.

(6) Le nid du grand castor.

(7) Le hibou blanc.

(8) La montagne du Lac des brochets.

(9) Les grands rochers dénudés.

(10) Le rocher des steppes.

(11) La terre séparée.

(12) terre sinueuse.

(Notes de l'auteur.)

J'ai traversé cette chaîne calcaire en maint endroit. Sa plus grande élévation m'a paru être 1200 pieds anglais au-dessus du fleuve. Mais *Tidéfay* en a autant au-dessus du lac des Ours, tandis que *Nont'ien Kfwé* n'a pas plus de 600 pieds. Cette chaîne forme, avec le plateau de *Ti-gotchô* (1) qui lui fait face au nord, l'entière vallée de la rivière des *Peaux-de-lièvre*, la plage *Fwè Kkra Kla* (2) de la baie Smith et le bassin septentrional du grand lac des Ours qu'elle sépare des sources des fleuves Anderson, Mac Farlane et La Roncière. On peut en retrouver l'enchaînement, sur les cartes, dans les monts Davy, qui bordent la mer Glaciale entre le détroit de Dease et la baie Darnley, ainsi que dans les côtes montagneuses des terres Wollaston, Prince Albert et Bank.

Le cinquième rapide du Mackenzie, celui dit des *Remparts*, est également formé par un petit chaînon du même système, le *Yékkay-dié-néné* ou Plancher des bœufs musqués. Les premiers remparts du Mackenzie sont un couloir de rochers murailles de 8 à 10 milles de long et de 80 à 150 pieds de haut. Le fleuve y atteint plus de 40 brasses de profondeur, et la vitesse de son courant n'y est pas moindre de 10 milles à l'heure, d'après Franklin; mais elle se modère bientôt à la sortie du défilé.

Sous le 66° 40' de latitude nord, nous rencontrons le neuvième embranchement, sous la forme d'un cap élevé de 300 pieds au-dessus du fleuve. Il s'appelle d'abord *Eta tchô-kfwéré* (3) et forme la vallée du lac *Tiëdarori* ou *Yëllea*; mais il se divise bientôt en trois grands coteaux allongés entre lesquels coulent autant de rivières parallèles à celle des *Peaux-de-lièvre*, et qui donnent naissance à plusieurs lacs considérables, bien connus des Indiens et des habitants du fort Good-Hope pour leurs pêcheries d'automne; tels sont

(1) Haute terre.

(2) Rivage aux rochers plats.

(3) Le premier cap élevé, nouvelle preuve que les Dénès sont venus du nord-ouest, sans qu'il ils l'eussent appelé le dernier cap.

(Notes de l'auteur.)

les lacs Manuel, Huart, Rorey ou des Perdrix, Carcajou et Canot. On peut suivre le même système montagneux dans la vallée de la rivière Lockhart, dans le mont *Rawaarzi* (1), et les monts *Chiè intsik* (2), qui séparent l'Anderson de la Mac Farlane. J'ignore si ces éminences sont calcaires ou granitiques, à l'exception des dernières qui m'ont semblé à distance être composées de roches de fusion. A vue d'œil elles m'ont paru atteindre à une hauteur de 1000 à 1200 pieds. Elles sont parfaitement stériles et de même apparence que les Montagnes Rocheuses.

Enfin le dixième et dernier chaînon transversal de ces montagnes, se détachant du mont *Tchien zjiow*, par le 67° parallèle et entre le 134° et le 135° de long. Ouest, sous le nom de *Klô kka-ran* (3), traverse la Peel en y formant les remparts *Tchill'i* (4) et un rapide; il se rend sous l'apparence d'un coteau allongé, au Mackenzie où il donne naissance au sixième rapide de ce fleuve, le *K'ézja k'n'en*, nommé le *Détroit* par sir A. Mackenzie. C'est ce qu'on appelle vulgairement les seconds remparts du Mackenzie. Le fleuve y est aussi rapide qu'entre les premiers, mais il ne présente aucun danger à la navigation; il y est même très-profond.

Les *remparts du Détroit* sont la limite du territoire esquimau. C'est en ce lieu et non aux premiers remparts du fleuve, comme le dit Franklin, que les Innoït viennent se pourvoir des lames feuilletées et sonores de la phonolithe pour en fabriquer des dards de harpon, de javeline, etc. C'est en ce lieu également qu'eut lieu entre un Peau-de-lièvre que je connais fort bien (5) et les Esquimaux l'épisode que la relation de Franklin place au rapide des Remparts.

(1) Il existe plusieurs montagnes de ce nom qui désignent un objet ru gueux et plein d'aspérités qui surgit; mot intraduisible en français.

(2) *Chiè intsik*: montagnes rouges ou pelées.

(3) Mont du Ruisseau aux grandes herbes.

(4) *Tchi-l'i*, grands rochers, aussi bien que pierres qui se divisent, qui se fendent.

(5) Il se nomme Esprit Bénék'i, et est surnommé Mac-Akons.

(Notes de l'auteur.)

La carte de l'expédition de 1825 place de hautes montagnes dans l'éperon de terrains sédimenteux formé par le confluent de la Peel avec le Mackenzie. Elles sont en réalité situées à l'ouest de la Peel et se nomment *T'é illet idha* (1).

Du *Détroit*, la chaîne *Klô-kka-ran* prend le nom de *Kkwa tlédi*, et, en longeant la *Tlîñtîñtîñ*, dont elle forme la vallée, constitue dans le nord une série de monticules arides qui sont la limite de la végétation. Ils sont indiqués sur ma carte et je m'abstiens ici d'en transcrire les noms barbares. Parvenu au 128° de longitude, ce plateau prend le nom de *On'ié-nendjig* (2) et se termine brusquement sur les rives de l'Anderson par un talus souvent très-abrupt et parfaitement stérile de 600 pieds au moins. Un plateau semblable, nommé *Kul'è ñisédé-ñétézjidi* (3), se dresse sur la rive droite du fleuve; du rivage on les prendrait l'un et l'autre pour des montagnes; il n'en est rien. Il ne se peut concevoir rien de plus désolé, de plus aride que les vastes steppes qui de la *Tlîñtîñtîñ* s'étendent jusqu'au canal des Esquimaux ou *Ikaratsark*.

Autour du lac des Esquimaux ce plateau montagneux est surmonté de plusieurs éminences coniques qui de loin font tout l'effet d'anciens volcans ou plutôt de soulèvements volcaniques. Je n'ai pu en constater la nature, mais je la crois trachytique. *Kija* (4) et *Vækkragæ êkèñit'in* (5) sont des pics tronqués solitaires d'environ 800 pieds. O'yin (6) a l'apparence des monts *Chi intsik*. Avec ces points culminants se terminent les projections en patte d'oie les plus septentrionales des Montagnes Rocheuses. Il nous reste à

(1) Montagnes du Bout de l'eau.

(2) Bord du plancher (steppe.)

(3) Les deux planchers (steppes) qui s'embrassent (se relient.)

(4) *Kija* signifie *boursoufflé, enflé* en loucheux; ne pourrait-on pas voir dans cette épithète un reste de tradition touchant la formation ignée de ces montagnes?

(5) Sur lequel les vagues se brisent.

(6) Palissade, écluse.

(Notes de l'auteur.)

parler des arêtes osseuses qui forment la vallée du Mackenzie.

La montagne la *Corne* à l'est, et celle des *Truites* à l'ouest bordent ce fleuve depuis le lac des Esclaves jusqu'à l'embouchure de la rivière des Liards. A ce confluent, les montagnes *Ekkadi tchô* (1), qui longent la rive gauche de ce cours d'eau, concourent aussi à former la vallée du Mackenzie depuis le 62° de latitude jusqu'au 66°. Cette vallée s'ouvre devant le fleuve vers le confluent des *Na''annès* (2); le Mackenzie s'y glisse et y déroule majestueusement ses ondes dans un lit de 5 milles de large que bordent immédiatement des falaises de 1500 à 2000 pieds de haut. Des cimes plus élevées, et qui accusent 4 ou 5000 pieds, se dressent sur trois rangées derrière cette muraille calcaire aux stratifications obliques, qui se mire dans le fleuve comme dans un beau lac. Une multitude d'îles de grande dimension se pressent entre ces berges gigantesques qui justifient bien le nom poétique de *Nan-Kotchro-ondjig* (le fleuve aux rives géantes) donné au Mackenzie par les Loucheux. Le panorama qu'offrent les Montagnes Rocheuses en cet endroit n'a d'égal que celui dont on jouit au rapide *Sans-Saut*, à la sortie de la même vallée.

En employant le mot vallée, je n'entends pas dire que le fleuve soit contenu entre deux chaînes continues de rochers. Non, les montagnes rocheuses ne cessent pas de conserver la forme scindée que nous leur avons reconnue. Plusieurs tronçons de montagnes apparaissent successivement le long du fleuve, le bordent pendant quelque temps, puis se dirigent dans le N. E. pour faire place à d'autres. Depuis la rivière des *Na''annès*, la chaîne de la rive gauche conserve son nom propre de *Thè chesh* (3), *Sas-*

(1) Grand plateau, en esclave.

(2) *Na''an-nès*, contraction de *Nari''an-ottinès*, habitants de l'Ouest, nom d'une tribu d'été qui fréquente les deux versants des Montagnes Rocheuses.

(3) Montagnes de Rochers.

*jon-pfué* (1) ou *Ti-genan Kkwé* (2), suivant les dialectes; mais sur la rive droite nous trouvons d'abord la *loge aux Ours* (3), les monts *Enna-tché Kfwé* (4), dont un point culminant, le rocher Clarke (5), fut gravi par le chevalier A. Mackenzie. On lui donne ordinairement 1500 pieds de haut ou 500 mètres, mais il a certainement plus que cela. Le rocher Clarke a la forme d'un melon entrouvert; s'il n'est pas un ancien volcan, il paraît du moins avoir une origine plutionienne. Je n'ai pu m'en assurer, ne l'ayant point approché. Il contient du sel gemme et donne naissance à deux cours d'eau salée nommés la grande et la petite rivière au Sel. La prolongation de cette chaîne, partie calcaire et partie trachytique, s'éloigne de plus en plus du Mackenzie et traverse la *Télini dié* (6) ou déversoir du grand lac des Ours sous le 42° 20' de longitude. Il y forme le Grand-Rapide, chaos de blocs de grès et de granite reposant sur un fond très-plat de dalles phonolithiques, qui entravent le cours de la *Télini-dié* durant 15 milles. Le courant y est si rapide qu'il n'exige qu'une heure pour le parcours de cet espace, sans le secours des rames; tandis qu'il ne faut pas moins d'une journée de travail au milieu de périls continus, pour en effectuer l'ascension. Un des bateaux de Franklin, le *Lion*, faillit y périr en 1825. J'ai descendu le Grand-Rapide six fois, et l'ai même affronté en pirogue d'écorce.

L'éperon que forme la chaîne *Ennatché Kfwé* sur les bords de la *Télini-dié* se nomme *Onkkayé-bessé* (7). Le précipice

(1) Rochers des Bighorns.

(2) Épine dorsale de la terre.

(3) *Sa-tché-khin*.

(4) Rochers du grand ennemi.

(5) *Kfwéé tév*; rocher élevé.  
Rapide de la Descente.

(7) *Ventre de pie*, à cause de la couleur grise de cet oiseau. Les Indiens fabriquaient des couteaux, des lancettes, des dards de flèche avec la phonolithe dont cette montagne recèle des filons; c'est pourquoi ils donnaient le nom de *bés*, *bié*, *bé*, qui signifie peau du ventre ou simplement peau,

qui le termine paraît être composé de phonolithe; du moins c'est ainsi que le savant professeur Hébert, de la Sorbonne, a caractérisé les armes indiennes fabriquées avec cette roche que j'ai eu l'honneur de soumettre à son examen. Ses débris gris ou noirâtres, sonores, d'un grain soyeux et fin, divisés en plaques minces ou en tables, constituent les rivages de la *Télini-dié* en cet endroit. Richardson les prend pour du grès, et j'ai cru y voir des schistes d'une espèce particulière. Nous en faisons d'excellentes meules, des manteaux de cheminée, des âtres, etc.; mais cette pierre éclate sous l'action du feu.

Ce qui paraît confirmer le jugement porté par le savant professeur sur cette roche, c'est : 1° que la montagne qui fait face à Onkkayé-béssé sur la rive droite de la *Télini-dié* est de calcaire tendant à se dolomiser. J'ai ramassé au pied de cette montagne, ainsi que sur ses flancs que je gravis en 1868 et en 1869, des échantillons de dolomie et d'arragonite, du calcaire laiteux, etc.; 2° que les rivages du Mackenzie qui s'étendent parallèlement au trajet de cette montagne, vers l'embouchure de la *Télini-dié* présentent des schistes en combustion dont les lits alternent avec des strates de lignite.

Le système entier après s'être écarté du Mackenzie, suit une route parallèle au 124° de long., sous le nom de *Tchané-itsu chiw* (1). Je l'ai traversé en plusieurs lieux. C'est une étroite arête calcaire qui se change en grès au delà du 66°. Quelques points culminants, qui m'ont paru, à vue d'œil, atteindre de 12 à 15 pieds de haut, sont granitiques. Nous avons évidemment, dans cette chaîne, un bel exemple de soulèvement. Elle traverse la rivière des Peaux-de-lièvre un peu plus au nord que le 66° de lat. Après s'être unie

aux instruments faits de cette roche. Toute montagne ou rocher nommé dans le Mackenzie *Onkkayé béssé* ou *Onkkayé kfwé* se compose de phonolithe ou de phyllades.

(1) Montagne du Vieillard.

(Notes de l'auteur.)

avec la chaîne transversale des *Kfwè tchô détele*, elle change son nom en celui de *Ti della* (1), tout en conservant sa marche vers le septentrion jusque sous le 67° de lat. N. Là elle se bifurque. Un de ses rameaux incline vers l'ouest, borde le grand lac Colville (2), sépare les tributaires de la rivière des Peaux-de-lièvre de ceux de l'Anderson, puis continue sa route vers le nord. Nous pouvons en voir des traces dans le haut plateau de 4 ou 500 pieds qui forme le cap Bathurst, et que Richardson prit pour une chaîne de montagnes en 1825. Les dépôts de schistes en combustion que contiennent ces escarpements et qui parurent être des volcans aux premiers explorateurs, confirment encore l'origine ignée de cette chaîne. Le point le plus élevé en est le mont *Bedzi-ajyué* (3), sur les bords du lac Colville. C'est un cône de siénite de 1200 pieds d'altitude.

Le rameau oriental de cette chaîne contourne le lac Colville sous le nom de *Piéré-jyué* (4), le sépare du grand lac des Bois-flottants (5), puis, sous le nom de *Fwaë-Kfwè* (6) et de *Eyunné-Khin* (7), il forme un fer à cheval qui, avec la *Ti déray*, renferme les sources de l'Anderson. Je crois inutile de répéter plus souvent que j'ai observé par moi-même les contrées que je décris.

Revenons au Mackenzie. A l'embouchure de la *Télini-dié* une nouvelle chaîne borde le fleuve sur la rive droite. Elle se trouve portée sur la carte de Franklin qui lui assigne 900 pieds de haut. Comme il ne lui a point donné de nom, je n'ai pas cru léser ce grand navigateur en gratifiant

(1) Terres alignées.

(2) Son vrai nom est *L'ué-nawutlonné-l'ué*, lac où l'on a découvert du poisson. Ce nom est à lui seul un indice de la non-autochtonie des Dènes dans ces régions.

(3) Montagne des Rennes.

(4) Montagne des Truites.

(5) *Tatchini-l'ué*.

(6) Rocher des aigles.

(7) La loge du fantôme.

(Notes de l'auteur.)

cette montagne du nom de M. A. Pinart auquel j'ai tant d'obligations (1). Elle s'étend jusqu'au 66° de latitude, derrière le fort et la mission de Good-Hope, et, après avoir décrit un demi-cercle, se replie dans l'est pour former les hauteurs de *Ti gotché*. Du côté du Mackenzie ces montagnes sont en pente douce et en dos d'âne; dans l'est, où elles bordent un chapelet de grands lacs très-profonds que je fus le premier blanc à parcourir en 1870, elles présentent comme un amas de rochers mamelonnés. Je crois qu'elles sont entièrement calcaires; plus loin elles ont un précipice à l'est et un autre à l'ouest. Elles ressemblent alors à un véritable rempart. Leurs stratifications inclinent du N. E. au S. O.

Au delà de Good-Hope, la rive droite du Mackenzie n'est formée que par des plateaux de 4 à 500 pieds d'élévation, nommés *Ewi kka* (2) et *Tsa égé roë* (3). Ils sont boisés, s'élèvent vers l'ouest pour redescendre dans l'est par terrasses successives, et sont en majeure partie composés de sables et d'alluvions. Ces plateaux s'étendent jusqu'aux rochers de *Kwatlédi*, qui se relient eux-mêmes aux montagnes sablonneuses des Cariboux (4).

Les Montagnes Rocheuses se sont éloignées de la rive droite dès le 128° de longitude pour laisser place à la projection des *Fwakkwán jyné* (5), qui devient ensuite la chaîne de *Ta-wu* (6) et de *T'élle tdha* (7), contre-forts de la chaîne des Pics au delà du 66° parallèle. Mais ces contre-forts, ainsi

(1) *Békké dénatchay*, nom Peau de Lièvre de cette chaîne signifie : lieu sur lequel il y a du frimas, c'est-à-dire montagne des Frimas.

(2) Les côtes blanches.

(3) La chaussée du Castor.

(4) Les *Krotaylorok* des Esquimaux, et les *Tæ-na Vedzjey* des Loucheux. L'un et l'autre de ces noms signifient : terre élevée des rennes ou Cariboux.

(5) Montagnes du Rapide. Le nom primitif du rapide Sans-saut était *fwakkwán*, qui signifie silencieux, celui que l'on n'entend pas.

(6) Monceau supérieur.

(7) Monts du bord de l'eau.

(Notes de l'auteur.)

que la chaîne mère, se tiennent à environ 80 milles de distance du fleuve pour le moins. Ils ne s'en rapprochent plus que sous le 67<sup>e</sup>, où ils bordent la rivière Peel jusqu'à la mer Glaciale sous le nom de chaîne Richardson. Franklin évaluait à 10 milles l'éloignement de cette chaîne du Mackenzie. Elle est bien à 40 milles de la Peel. Les plus hauts pics, tels que les monts Good-enough (1) et Griffort (2) m'ont paru avoir de 4 à 5000 pieds. Peut-être en ont-ils davantage. Quoi qu'il en soit, le lecteur aura dû remarquer que les montagnes de l'extrémité septentrionale de l'Amérique ne présentent pas une grande élévation, et ne mériteraient guère que le nom de collines à côté de nos pics des Alpes et des Pyrénées.

Nous avons suivi le système des Laurentides jusque sur les bords de la rivière Doobaunt, à l'est du grand lac des Esclaves; de ce point, et après s'être rencontré avec le quatrième chaînon dit des Cariboux, il se dirige vers la presqu'île de Booth, en formant la vallée de la grande rivière de Back. Ses contre-forts de granite se prolongent jusque sur les bords orientaux du Grand Lac des Esclaves.

Avant de quitter les bords du Mackenzie je ne dois pas omettre de parler de ses postes de traite. Nous avons vu que le district d'Athabaskaw en possède huit, plus quatre résidences de missionnaires français. Le district du Mackenzie compte onze postes, huit résidences de missionnaires français et un de missionnaires anglicans. Sur le grand lac des Esclaves nous avons visité les forts Résolution, (mission Saint-Joseph), Raë, (mission Saint-Michel), et Hay-River, (mission Sainte-Anne). Le long du Mackenzie nous trouvons d'abord, au lieu dit le Rapide, la résidence épiscopale sous le titre de la Divine Providence, auprès de laquelle fut transporté, en 1867, le fort Big-Island, qui prit alors le nom de fort Providence. Au confluent de la rivière des Liards est

(1) *Tœvi turo* : montagne des Chèvres.

(2) *Tchi kwazjén* : rochers noirs.

(Notes de l'auteur.)

situé le fort Simpson, chef-lieu du district, non loin duquel s'élève l'unique résidence de ministres anglicans que l'on rencontre depuis la rivière des Anglais. Le troisième poste est le fort Norman. Après avoir changé de place quatre fois entre le 64° et 65° parallèle, il fut transporté à côté des ruines du fort Franklin (grand lac des Ours) en 1862. De ce point il est retourné au Mackenzie dix ans après. Il est maintenant établi au confluent de la *Téliini-dié*, à 271 milles du fort Simpson, par le 64° 55' 37" latitude nord et le 125° de longitude ouest. Mission Sainte-Thérèse, sur les bords du grand lac des Ours.

Le fort Good Hope est le dernier poste établi sur le Mackenzie. Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance.—D'abord construit sous le 67° 28' 21", il fut emporté par les eaux et transporté sous le 66° 20' lat. et 128° 31' long. O. de Greenw. et bâti sur l'île *Manitou*. Devenu une seconde fois la proie des eaux en 1836, il fut réédifié sur la terre ferme, en face de l'île susdite. C'est encore le lieu qu'il occupe maintenant.

Le long de la rivière des Liards et de son affluent la rivière *Nelson*, nous voyons les deux forts des Liards et Nelson. A côté du premier est située la résidence française de Saint-Raphaël. Enfin le long de la Peel se trouve le fort Mac Pherson (69° 16') et dans les Montagnes Rocheuses le fort La Pierre's-house. Les anglicans ont un ministre dans ces parages, mais il n'y a point de résidence fixe ni de maison bâtie. Les missionnaires catholiques ont une chapelle à l'embouchure de la petite rivière Rouge, à la sortie des remparts du *Narrow*.

Les rives du *Naoitcha*, quoique souvent fort pittoresques, ne présentent pourtant pas un aspect enchanteur. Leur végétation est malingre, clair-semée, peu riche en espèces, et accuse un sol rocailleux et glacé. Les lichens et les mousses y remplacent le gazon. Le sapin blanc ou épinette, le bouleau à pirogues, le tremble, l'aune et les saules forment toutes les essences de ses bois ; encore ne faut-il pas péné-

trer bien avant dans l'est pour ne trouver que des sapins de steppes, dits épinettes de *Mashkeg*, arbres rachitiques qui ne dépassent pas 20 pieds de hauteur et n'en ont souvent que six. Le pin de Bank, appelé *cyprès* par les Canadiens, se montre jusqu'au 63° de latitude; mais là il s'arrête à tout jamais. On ne le rencontre plus au delà de la montagne *Chiw-Kolla*. Le peuplier-liard se montre jusqu'au déversoir du lac des Ours. Plus loin il ne mérite pas le nom d'arbre. Le bouleau et le sapin disparaissent sous le 68° 30'; mais les saules descendent le long des deltas du Mackenzie et peuplent aussi les rivages de la Peel. Les steppes ne nourrissent pas d'autre végétation que les lichens des genres *Cetraria* et *Cenomice*, appelés ici pain de Caribou, les *Cornicularia* et *Gyrophora* ou Tripes de roche, dont use l'Indien en temps de famine, les bruyères à baies, le thé du Labrador et l'*Andromeda tetragona*. Cette dernière plante est la providence des Indiens et des voyageurs dans une contrée où l'on ne rencontre pas de bois de chauffage. Ses petites tiges rampantes ont la propriété de prendre feu et de brûler aussi bien vertes que sèches et même lorsqu'elles sont trempées de pluie ou tout humides d'eau de neige. Cependant il n'y a que les steppes du littoral et les montagnes rocheuses qui produisent l'andromède; je ne l'ai point trouvée dans les steppes inférieurs au 67° de latitude, ainsi que dans les vastes *mashkegs* qui s'étendent du lac des Esclaves au lac des Ours, à l'est de la chaîne qui longe la rive droite du Mackenzie, et du lac des Ours au lac Colville, en suivant les monts *Tidella*.

Quoi qu'en puissent dire certains utopistes, le district de Mackenzie ne se prêterait jamais à la colonisation. On n'y trouve de terres arables que le long de l'affluent des Liards, dans quelques îles de limon, telles que celle sur laquelle est situé le fort Simpson, et enfin, de-ci, de-là le long de ses rivages jusqu'à la limite du 62° de latitude N. Au delà, le sol ne défraye pas le colon de ses labeurs et ne produit plus que

des navets. Mais à la Providence, au fort Simpson, et le long de la rivière des Liards on récolte non-seulement d'excellentes pommes de terre et autres légumes, mais encore des céréales. Le blé y parvient même à maturité dans les années favorables.

La faune du Mackenzie est absolument la même que celle du grand lac des Esclaves.

4<sup>e</sup> *Le grand lac des Ours et sa vallée.* — Le grand lac des Ours (1) est plus considérable que le grand lac des Esclaves par le volume de ses eaux sinon par ses dimensions. Il mesure, d'après Franklin, 150 milles géographiques du N. E. au S. O. et 120 du N. N. O. au S. S. E. Il est composé de cinq baies vastes et profondes : la baie Dease au N. E., la baie Smith au N. O., la baie Mac Tavish au S. E., celle de Mac Vicar au sud, et la baie Keith à l'ouest. Les eaux de ce lac sont très-froides, limpides comme le cristal, et si profondes que la relation de Franklin assure que 40 brasses de ligne n'ont pu en trouver le fond à l'entrée de la baie Mac Tavish. Cette baie et celle de Smith sont restées fort peu connues par les explorateurs arctiques.

Occupé depuis le mois d'octobre jusqu'à la mi-juillet par une glace dont l'épaisseur varie entre 7 et 10 pieds (2); bordé d'un côté par des steppes immenses, au milieu desquels le rayon visuel décrit de perpétuelles circonférences; de l'autre par des roches granitiques qui forment le fond de son excavation; balayé par les terribles tourmentes du *Kama-tsan*, qui enfouissent littéralement les habitations de son seul poste de traite sous des bordées d'une neige impalpable et fine comme des cendres volcaniques; éloigné de tout centre de communication; relégué au sommet du grand plateau central arctique et comme séquestré du Mackenzie par un

(1) En *déné*, *Sa-tcho-l'vé* (ours-grand-lac). Les Canadiens et les métis le nomment grand lac d'Ours. C'est ainsi qu'il est connu dans tout le Nord-Ouest.

(2) Elle en a bien douze au large.

(Notes de l'auteur.)

déversoir qui n'est qu'un rapide fougueux et continu de 80 milles de long, le grand lac des Ours est le séjour le plus triste, le plus désolé, le plus aride qui se puisse trouver dans le district Mackenzie, à l'exception des steppes et des branches du fleuve Anderson, qui réalisent tout ce qu'il y a de plus voisin de la mort et du tombeau. Ces déserts sont pourtant les réservoirs de la vie, la terre nourricière de ce vaste district par l'incommensurable quantité de rennes qu'ils recèlent. Il n'est donc pas étonnant que l'homme les parcourt et y séjourne même en hiver, ou plutôt en hiver surtout, car c'est alors le temps de la chasse par excellence. Il nous paraît, à nous hommes civilisés, que le lot que la divine providence fit à ces malheureux indigènes est bien peu digne d'envie. Pourtant on se fait à ce mode d'existence, on y prend goût, et privé d'un tel pays et de tels compagnons, on peut en avoir la nostalgie.

La température du lac des Ours est plus rigoureuse que celle du Mackenzie, bien que le soleil n'y disparaisse jamais complètement en hiver (du moins au fort Franklin). Comme j'y étais dépourvu de thermomètre, je ne pus comparer sa température à celle de Good-Hope, où je l'ai observée trois fois par jour durant huit hivers consécutifs; mais, d'après ce que nous en a dit Franklin, il est évident qu'elle est plus dure. Pendant l'hiver de 1826 il enregistra — 52°, 2, — 57°, 5 et — 58°, 4 Fahrenheit de froid, ce qui ne donne pas moins de — 47°, — 49°, 30 et — 50° et une fraction au-dessous de zéro du thermomètre centigrade; or, au fort Good-Hope le maximum du froid que j'ai noté est — 48° au-dessous de zéro; mais au fort Anderson j'éprouvai en mars 1865 — 52°, 5 et — 54° centigrades, c'est-à-dire — 62° et — 65°, 2 Fahrenheit. Cependant je me trouvais en voyage et dus coucher à la belle étoile par cette température!

Le grand lac des Ours nourrit d'excellentes truites saumonées qui ne pèsent jamais moins de 15 ou 17 kilog. et atteignent jusqu'à 32 kil. 1/2. Le poisson qui y abonde

le plus est le hareng (*Clupea harrengus*). A l'aide de cinq filets tendus vers la sortie de la *Télini-dié* on y prenait de 900 à 1000 harengs par jour. Avec le produit d'un seul filet j'avais au delà du nécessaire, et je pouvais nourrir largement mes chiens de trait.

Chacune des vastes baies du grand lac des Ours est séparée de sa voisine par une presqu'île dont le centre est formé par une montagne. *Eta-tchinla* (1) divise la baie Dease de la baie Mac Tavish, qui l'est de la baie Mac Vicar par le *grand Steppe* (2). Celle-ci est séparée à son tour de la baie Keith par la montagne des Ours (3). Enfin la grande presqu'île *Eta-tché*, que forment les trois montagnes des Petits-Poissons, du Sentier, et du petit Steppe (4), sépare par trois journées de marche forcée les baies Keith et Smith. La hauteur de toutes ces montagnes varie entre 600 et 800 pieds anglais. Elles sont granitiques à l'est et au S. E., calcaires ou siliceuses au S. O., à l'ouest et au N. O.

Le grand lac des Ours ne reçoit pas moins de 36 cours d'eau mais il n'a qu'un seul déversoir, la *Télini-dié*, dont l'embouchure occupe le 64° 55' 37" de latitude nord et le 125° de longitude ouest de Greenwich. On en franchit les 80 milles anglais de cours en 10 heures de navigation, ce qui donne à ses eaux une vitesse commune de 8 milles à l'heure. Elle offre une descente très-dangereuse. La *Télini-dié* ou *rivière du lac des Ours* sort de la baie Keith. Chacune des autres baies reçoit à son extrémité quelque large cours d'eau dont un seul est porté sur les cartes : la rivière Dease ou *Ta-tchéwé-tché* (5), qui se jette au fond de la baie de ce nom. Les autres sont la *Mink'a-ul'é*, au fond de la baie Mac Tavish, derrière l'île Richardson ; la *Tié niliné* ou rivière du Courant,

(1) Cap de la fin de la forêt.

(2) *Kokkwin tché*.

(3) *Se-tché-dji*.

(4) *L'ue-a-jym*, *Kokké-na-gé*, et *Kokkwin tsélé*.

(5) La grande queue de l'eau.

(Notes de l'auteur.)

à l'extrémité occidentale de la baie Mac Vicar, et la rivière de l'*Arc suspendu* (1), au bout de la baie Smith.

Quant à la vallée du lac des Ours lui-même, elle est formée par des montagnes que nous connaissons déjà; ce sont la chaîne des *Ti déray* au nord, celle de *Tchané tsu chiw* à l'ouest, le long plateau *Ewi* au sud et la prolongation des *Montlosier* à l'est. Ceux-ci le séparent de la rivière du Cuivre, à laquelle on se rend du lac en deux ou trois journées de marche. La rivière des Peaux-de-lièvre appartient au bassin du lac des Ours, mais elle n'en sort pas; sa source, le lac du Grand Vent, en est séparée par un portage de quelques centaines de mètres.

Je considère le lac des *Bois flottants* comme un tributaire de la baie de Smith, quoique cela n'ait pas lieu ostensiblement; en effet, ce lac n'a point de débouché apparent, mais à l'extrémité méridionale de la baie *L'ué tchôni* on voit les eaux disparaître en tournoyant, preuve qu'il existe en ce lieu l'orifice descendant d'un siphon qui doit se déverser dans la baie Smith.

Le fort Franklin, construit par les gens de ce grand explorateur en 1825, occupait le 65° 11' 50" de latitude nord et le 123° 12' 44" de longitude ouest. Il n'en existe plus que d'informes vestiges parmi lesquels il m'a été cependant facile de reconnaître onze foyers. Sur son emplacement s'élève maintenant mon cimetière indien. Ce lieu domine le lac d'environ 30 pieds anglais. La vue y plonge sur l'extrémité occidentale de la baie Keith et sur les steppes attristants qui l'enserrent; au loin elle découvre l'encolure du rocher Clarke dont 5 jours de marche forcée nous séparent; puis, revenant sur elle-même, elle se repose tristement sur ces ruines à peine reconnaissables et sur les tombes silencieuses qui l'entourent. Les souvenirs mélancoliques qui se lient au nom de Franklin et de ses valeureux compagnons don-

(1) *Int'in-la-wét'on-nilé.* (Note de l'auteur.)

naient pour moi à ce lieu un caractère instructif tout particulier. J'aimais à y aller rêver, car ma cabane n'en était éloignée que de dix minutes. La gloire que cherchait Franklin, me disais-je, s'est changée en un deuil affreux et sa demeure elle-même a été transformée en un obscur cimetière! *Sic transit gloria mundi!*

Je ne pense point utile d'énumérer minutieusement chacun des cours d'eau et chacune des montagnes de cette vaste contrée; le lecteur pourrait en être fatigué. J'abandonne donc à ma carte le soin de donner les noms de tous les affluents du lac des Ours; je passe au bassin arctique de l'Anderson qui va clore ce mémoire déjà si long et cependant si incomplet.

5° *L'Anderson et les déserts arctiques.* — A deux journées de marche, au nord du grand lac des Ours, et surmontant le plateau *Kha-tié* (1), qui est un steppe immense à peine coupé de quelques bouquets de maigres sapins, s'élève la montagne de *Ti déray*. Elle m'a paru avoir de 800 à 1000 pieds au-dessus du steppe, lequel en a au moins 400 au-dessus de la baie Smith; ce qui donne environ 1600 pieds d'altitude à la montagne. C'est une muraille de rochers calcaires qui scintille au milieu de la brillante nuit de ces régions arctiques comme un bloc d'albâtre ou de marbre. On n'y voit pas un brin de végétation. Ce rempart naturel se replie au nord vers la mer Glaciale et au sud-ouest vers l'extrémité de la baie Smith, en formant comme un S gigantesque qui lui a valu son nom indien de *terre sinueuse*.

Cette montagne recèle les sources des trois fleuves parallèles : La Roncière, Mac Farlane et Anderson. Le premier, nommé *Kkay Uóniliné* (2) en peau-de-lièvre, prend naissance, sur le versant oriental de *Ti déray*. J'ai placé sa source vers le 120° de longitude approximativement. Sans former aucun lac ni aucun rapide il se jette dans la baie Langton, qui

(1) Terre des Lièvres.

(2) Rivière des Pagaies en saule.

(Notes de l'auteur.)

s'ouvre elle-même dans la grande baie Franklin. Je ne suis pas allé jusqu'à son embouchure et n'ai pas descendu le plateau élevé qui domine la mer à distance. De ce point, l'océan Glacial est même rarement visible à cause des brumes épaisses qui en voilent fréquemment la surface et que les vents ou un soleil ardent peuvent seuls dissiper.

La rivière ou fleuve Mac Farlane est plus considérable que le La Roncière; elle est même plus large que l'Anderson, mais son cours est plus direct et moins tortueux. Comme la précédente, la Mac Farlane ne reçoit aucun tributaire; elle s'étend entre les steppes montagneux et stériles du littoral et n'est traversée que par les Peaux-de-lièvre qui y vont chasser le bœuf musqué et le renne. M. Mac Farlane le premier l'a traversée plusieurs fois au-dessus du 69° parallèle, en s'y rendant par les lacs *Bedzi-tchôl'a't'a déronni* (1) et *Takkwén dépaa* (2). Il donna au premier de ces bassins le nom de lac du Rendez-Vous. — La route que je suivis est celle des Peaux-de-lièvre. Elle est plus méridionale et passe par une succession de lacs très-profonds et fort poissonneux qui n'ont cependant aucun débouché apparent. D'après leur disposition en chapelet, je suppose, et telle est aussi l'opinion des sauvages, que leur cours est souterrain et qu'ils sont tributaires les uns de l'Anderson et les autres de la Mac Farlane.

Cette rivière forme, par l'expansion de ses eaux, à l'est du sentier indien, qui est en même temps une passe de rennes, deux larges bassins connus des Peaux-de-lièvre sous le nom de grand et petit lac des Esquimaux, preuve que les individus de cette nation remontaient la Mac Farlane jusque-là : cependant le cas est fort rare de nos jours. En témoignage de ma gratitude et de mon respect pour M. Delesse, président de la commission centrale de la Société de

(1) Lac du Déroit des rennes.

(2) Lac des Gros-Poissons blancs.

(Notes de l'auteur.)

Géographie, j'ai donné à ces lacs le nom de cet éminent et modeste savant.

Inutile de répéter que toute la contrée située entre l'Anderson et la mer est granitique et parfaitement nue et stérile. Pourtant des amas arénacés ou crayeux peuvent être distingués çà et là dans les dépressions des roches de fusion.

D'après la relation de sir John Richardson, il est de toute évidence que l'embouchure que le docteur prête sur sa carte et dans sa relation elle-même à sa *Begh'ula tessé* convient à la Mac Farlane, dont le nom indien est *Enakké-ttsié niliné* (1). Par le fait il la traversa, dit-il, sans s'en douter, entre l'île cap Maitland et la baie de Harrowby (2); or l'île Maitland est justement le delta de la Mac Farlane, comme l'île Nicholson fait partie du delta de l'Anderson.

Quant à la coïncidence que le savant docteur tire de la présence de l'inconnu ou saumon du Mackenzie dans cette rivière, et de ce que lui dirent les Peaux-de-lièvre touchant l'existence d'un grand cours d'eau nommé d'après le nom de ce poisson (3), il n'y a rien là-dedans qui puisse embarrasser le géographe, car l'inconnu abonde dans les trois fleuves dont nous parlons aussi bien que dans le bas Mackenzie.

La nature du sol de l'île Maitland telle que l'a décrite Richardson doit indiquer probablement celle de la chaîne *Chié intsik*, dont cette île paraît être comme le prolongement.

(1) Rivière du *Kayak* (canot Esquimau.)

(2) *Arctic Searching Expédition*, vol. I, ch. viii.

(3) Je répète que ce nom n'est point *Bég'h'ula* en peau-de-lièvre, ni en loucheux, ni en esquimau. Autant aurait valu donner à ce poisson un nom iroquois ou algonquin, car *Béwullé* (sans dents) se dit de l'inconnu dans le dialecte des Chippewayans du lac Athabaskaw. Au grand lac des Esclaves on l'appelle *Sis*, les Peaux-de-lièvre le nomment *Sou*, les Loucheux *Sio*, les *Katché-ottiné* *Si*. Tous ces monosyllabes signifient l'être qui n'a pas de nom, l'être inconnu. Encore une preuve de l'immigration relativement récente des *Dènè-dindjié* en Amérique. Les Esquimaux nomment l'inconnu *tisrark*. Ce poisson ne remonte pas au delà du lac des Esclaves.

(Notes de l'auteur.)

L'Anderson ou *Sio tchré-ondjig* (1) est formé par quatre branches principales qui arrosent ensemble une superficie de 23 040 milles carrés. Ce sont : 1° la branche orientale, qui conserve son nom de rivière des Gros-Inconnus. Elle est composée de deux chapelets de lacs poissonneux dont la source se trouve au pied de *Ti déray*. Je l'ai placée approximativement par le 121° 30' de longitude O., et un peu plus bas que le 68° parallèle. Ses bords sont très-fréquentés en été par les *Kha-tché-ottiné*, qui, tout en s'y livrant à la pêche, peuvent donner la chasse aux rennes dans les steppes. Il y a un peu de bois le long de ses rives.

2° Au lieu dit *L'at'à-dé'a*, c'est-à-dire la jonction, se jette la seconde source ou rivière des *Écluses blanches* (2), qui sort du lac *Tcharlé l'ué*, non loin du lac des Bois flottants, sous le 67° de lat. Cette branche est plus considérable que la précédente et reçoit les eaux de plusieurs lacs, entre autres des lacs des Poissons blancs et des Gros-Poissons, auquel j'ai donné le nom de M. Ch. Maunoir, secrétaire général de la Société de Géographie, comme un faible témoignage de ma reconnaissance et de mon estime. Tous les petits affluents de cette branche sont très-fréquentés par les *Kha-tché-ottiné* en été et en automne; le bois n'y est pas trop rare.

J'ai peine à admettre la possibilité d'un lac ayant plusieurs débouchés ou déversoirs. Nous voici pourtant en face du grand lac Colville, appelé aussi le Grand Lac, dont je ne saurais m'expliquer autrement la déperdition des eaux. Toutefois je fais mes restrictions jusqu'à plus amples observations. Le Grand Lac ou lac Colville alimente la troisième branche de l'Anderson, et, d'après les Indiens, il devrait aussi fournir ses eaux à la rivière des Peaux-de-lièvre. Ce vaste bassin occupe un plateau culminant entre le grand lac

(1) Rivière des Gros-Inconnus ou grande rivière des Inconnus.

(2) *É-dékkralé*.

(Notes de l'auteur.)

des Ours et la mer Glaciale, à sept journées de marche de Good-Hope. Sa longueur totale est de deux journées et demie de chemin, et il se divise en plusieurs baies profondes. Le niveau de ses eaux semble avoir considérablement baissé, car entre la lisière de la forêt et la limite actuelle des eaux s'étendent, comme sur les bords des lacs des Bois, Maunoir et des Ours, des steppes désolées parsemées de cailloux roulés; les îles assez étendues que l'on remarque à sa surface sont plates, entièrement arides, couvertes de cailloux roulés granitiques et autres de toutes dimensions; elles atteignent justement la hauteur qui sépare le niveau des eaux de la lisière des bois. Le lac Colville se déverse dans l'Anderson par une série de lacs poissonneux qu'il serait trop long d'énumérer ici. Les principaux sont les lacs du Lichen blanc (1), des Gros Cariboux (2), et de la Passe, ou lac Simpson.

En dehors de ce déversoir, les Peaux-de-lièvre prétendent que les eaux du lac s'enfuient sous terre à son extrémité sud-est, où on peut voir sur ma carte une succession de petits lacs qui le séparent du lac du Courant (3). J'ai traversé le lac Colville dans plusieurs directions, mais je n'ai pas contrôlé ce fait, parce que je visitais ces lieux en hiver. Je laisse donc à la science le soin de discuter si l'existence d'un lac à deux déversoirs est possible.

Nous sommes arrivés dans une contrée intéressante par le grand nombre de *gaves* et de *siphons* qu'elle contient. N'aurions-nous pas dans ce fait une nouvelle preuve du soulèvement de toute la chaîne *Ti-della* à une époque relativement récente? C'est sous cette montagne et sous ses contre-forts que passent les déversoirs des lacs du Courant et des Brochets (4), tributaires de la rivière des-Peaux-de-

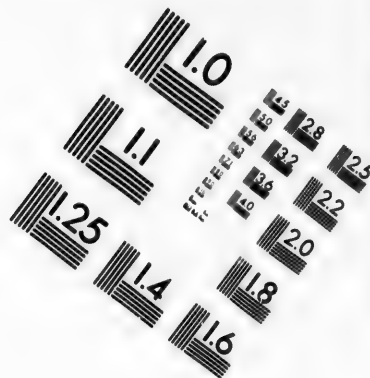
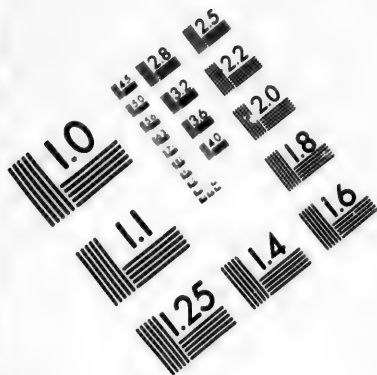
(1) *Ttso-kka l'ué.*

(2) *Bedsi-tchô tit'ué.*

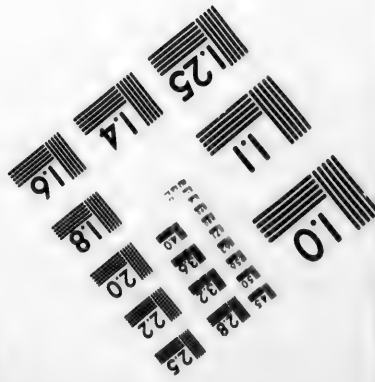
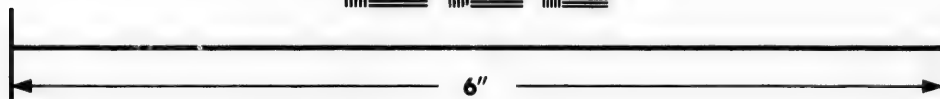
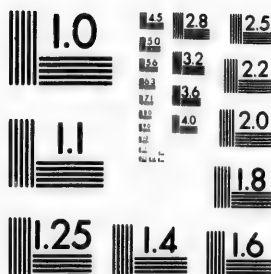
(3) *Néyé inlin* : il s'enfuit sous terre, ou courant souterrain.

(4) *Ontaé l'ué.*

(Notes de l'auteur.)



# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



# Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503**



lièvre. Les lacs portés sur ma carte sous les noms *Fwaok-ka* (1), *Bekké-ndu-Gunlini* (2) et *Néyé inliné* (3), appartiennent aussi à ce système de cours d'eau souterrains. Plusieurs autres lacs sont entièrement à sec, et j'ai pu voir, béante et gigantesque, contre l'une des parois de leur excavation transformée en vallon aride et parsemé de cailloux, l'ouverture en entonnoir qui a engouffré leurs eaux. Ne voyons-nous pas actuellement dans ces contrées sauvages un travail de la nature qui a cessé ailleurs?

3<sup>e</sup> Le lac *T'u nagollini* (4), auquel j'ai donné le nom de lac de Dick en 1866, indique par son nom indien que le niveau de ses eaux éprouve des mouvements alternatifs de hausse et de baisse. Son déversoir également souterrain traverse la montagne Ti-della et se jette dans la Peau-de-lièvre en formant le large glacier *Naëxiné-kkwèni* (5), que j'ai souvent trouvé dégelé au mois de février et qui donne naissance à une rivière deux fois large comme la Seine. D'autres hivers, j'ai vu ce glacier congelé, boursoufflé, couvrant un vaste périmètre et s'élevant jusqu'au haut du tronc des sapins qu'il enveloppait ainsi de ses étreintes. Le lac de Dick est à six jours de marche de Good-Hope dans l'E. N. E. et sur la voie que j'ai suivie plusieurs fois pour atteindre le lac des Ours (6).

(1) Rochers plats.

(2) Sur lequel il y a une île.

(3) Courant sous terre.

(4) Lac de l'Eau renaissante.

(5) Glacier fondant.

(6) Fait singulier: d'après les cartes, la position de la baie Smith par rapport au fort Good-Hope actuel est directement dans l'est, tandis que d'après la boussole, je devais, pour atteindre cette baie, me diriger dans l'E. N. E., en tenant compte de la déclinaison. Je regrettais alors beaucoup de ne pas posséder un sextant, car la position de la baie Smith n'a jamais été relevée, puisqu'elle n'a jamais été entièrement explorée jusqu'ici. Dans le Mackenzie notre conviction est que le rivage septentrional du grand lac des Ours est situé plus au nord que le fort Good-Hope. De la baie Smith pour atteindre le fort Franklin, sur la baie Keith, je me dirigeai toujours sur le soleil levant (du 4 au 15 mars), c'est-à-dire dans le S. E., et non dans le S. S. O. comme le portent les cartes. (Notes de l'auteur.)

4° La quatrième branche de l'Anderson est la *Kfwè l'a tégè-l'uè niliné* (1), nommée rivière Lokhart par M. Mac Farlane en 1859. Elle prend sa source dans le lac du même nom; plus connu au fort Good-Hope sous le nom de lac de Laporte. Les serviteurs de ce poste se rendent jusqu'à ce lac pour aller chercher des provisions de bouche. Il se trouve à cinq jours de Good-Hope et avoisine les sources de la rivière des Poissons bleus (2), autre affluent de la rivière des Peaux-de-lièvre. Un des principaux tributaires de la rivière Lockhart est la rivière Gaudet, dont les eaux sont minérales et imposables.

Je m'abstiendrai de répéter les noms des autres moindres affluents de ce cours d'eau et de l'Anderson. La rivière Lockhart a environ la largeur de la Seine, mais l'Anderson est deux ou trois fois plus large. Vers son embouchure il atteint 2 ou 3 milles de largeur. Son cours est très-tortueux et ses rives ont un aspect désolé. Le bois y est fort rare et manque entièrement sous le 69°; mais, sur les plateaux qui le dominent, il n'attend pas cette limite pour disparaître. Les Esquimaux qui habitent les bords de l'Anderson jusqu'au confluent de la *Chie-intsik nilén* emploient dans leurs constructions le *bois des grèves*, c'est-à-dire les arbres charriés par les eaux et accumulés en grand nombre sur les rivages, les îles et les deltas de tous les fleuves tributaires de la mer arctique.

L'Anderson nourrit d'excellents poissons, mais en assez médiocre quantité. On y trouve la perche fluviatile, que Richardson a dit quelque part ne pas dépasser le lac des Esclaves.

Le fort Anderson, qui fut construit en 1859 sur le fleuve de même nom pour la traite des fourrures avec les Esquimaux, a été abandonné en 1866. Je l'ai placé sur ma carte sous le 68° 30' de lat. N. par respect pour la mémoire de sir J. Richardson, à qui on en demanda la position approximative.

(1) Rivière du lac Supérieur situé parmi les montagnes.

(2) *Tlaé niliné*.

(Notes de l'auteur.)

Comme le savant docteur n'était jamais allé au fort d'Anderson et qu'il ignorait même la position et la direction du cours de la rivière de ce nom, il ne put qu'indiquer la position probable de ce poste; mais je le crois situé plus au nord, car il est à huit journées de marche de Good-Hope; or, comme en quatre jours et demi j'ai franchi, par la voie des lacs Faraud et Pie IX, les 160 milles anglais qui séparent le fort Good-Hope du fort Norman en droite ligne, je pense qu'il doit bien y avoir près de deux fois cette distance entre Good-Hope et le fort Anderson.

Le *Sio-tchré ondjig* est nommé par les Esquimaux *Kraksitor-méork* et *Tawara-Krénerter* ou le conduit du tabac noir. J'ignore ce que signifie le nom de *Tchizaréni* que j'entendis appliquer à ce cours d'eau lors de mon premier voyage en 1865. Je dois le retirer comme n'étant pas de pure provenance esquimaude.

Puisque nous en sommes aux Esquimaux, nous allons finir ce chapitre par quelques éclaircissements relatifs au grand lac qui porte leur nom.

Dans le rapport du docteur Richardson qui fait partie de la relation du deuxième voyage *Overland* de sir J. Franklin, on trouve la description d'un grand et problématique lac, dit *des Esquimaux*, auquel on prête des proportions colossales. D'après les indications de l'interprète loucheux de l'expédition (1), ce lac paradoxal devait s'étendre de l'embouchure du Mackenzie à celle de l'Anderson, c'est-à-dire sur une étendue de près de 115 milles géographiques. Et ce lac d'eau douce communiquait, dit-on, non-seulement avec ces deux fleuves, mais comptait plusieurs ouvertures dans la mer Glaciale, sans cependant que ses eaux perdissent rien de leur douceur. Sur ce témoignage les cartes portent encore en pointillé le grand Lac des Esquimaux.

(1) Cet interprète, nommé Baptiste Boucher, est un métis français. Il existe encore et a habité tour à tour les forts Good-Hope, Youkon, La Pierre et Mac Pherson. Son épouse est une Indienne *dindjé*, mais je crois qu'il est lui-même de provenance *crise*.  
(Note de l'auteur.)

Vi  
char  
sur l  
ins  
par c  
verpo  
mal c  
M.  
sanc  
navig  
du M  
aussi  
par c  
alime  
péné  
dant  
l'And  
Tchig  
plus  
pense  
la co  
a pl  
rema  
passé  
d'eau  
ticul  
elle-  
Esqu  
à lac  
poir  
l'An  
aut

Vingt-deux ans après, c'est-à-dire en août 1848, sir J. Richardson crut devoir retirer ce qu'il avait avancé en 1826, sur la foi de son interprète, touchant ce lac problématique.

insinua donc que les Indiens entendaient probablement par ce lac la mer elle-même ou le canal de la baie de Liverpool (1). Il ne lui vint pas à la pensée qu'il pouvait avoir mal compris son interprète : tel fut pourtant le cas.

M. Mac Farlane, officier du fort Good-Hope, avait connaissance, par les Esquimaux, de l'existence d'un canal marin navigable et unissant les bouches de l'Anderson à celles du Mackenzie. Si les Esquimaux avaient été une nation aussi honnête et aussi paisible que les *Dènè-dindjiè*, c'est par ce canal que la compagnie de la baie d'Hudson aurait alimenté le fort Anderson. Je crois que M. Mac Farlane pénétra dans le canal des Esquimaux, je n'oserais cependant l'affirmer. Lors de mon séjour à l'embouchure de l'Anderson, je m'assurai de son existence. Les *Innoït* ou *Tchiglît* me dirent que par cette voie ils ne mettaient pas plus de dix jours pour se rendre au Mackenzie; en quoi je pense ils diminuèrent à dessein la distance, afin d'engager la compagnie à s'y risquer en bateau. Ce canal ou *Ikaratsark* a plusieurs ouvertures sur la mer. Richardson lui-même remarque qu'il lui sembla apercevoir un courant dans la passe de Copland-Hutchinson (2); et par le fait l'étendue d'eau qu'il aperçut dans cette direction, du haut d'un monticule, ne devait pas être autre chose que cette passe elle-même au lieu où elle communique avec le canal des Esquimaux, en face d'une large rivière qui vient du sud et à laquelle j'ai donné le nom de Wiseman; mais je ne l'ai point reconnue. Le canal reçoit aussi une des branches de l'Anderson nommée *L'éllèn-nillen* (3) en *dindjiè*, et plusieurs autres cours d'eau de moindre importance que je n'ai point

(1) *Arctic Searching Expedition*, vol. I, ch. VIII, p. 250.

(2) *Idem*, p. 258.

(3) Rivière du Bout de la terre.

(Note de l'auteur.)

portés faute de les avoir vus. Son affluent sans contredit le plus considérable est le Natowdja, qui y déverse par un courant direct les eaux du grand lac des Esquimaux. Ayant été à même de rectifier, par la voie du Mackenzie, en 1869, les incertitudes de la carte à l'égard de ce lac, voici ce que je puis en dire :

Dans la branche orientale du Mackenzie appelée *Natron* (1) par les Esquimaux, et vers le 68° 30' de latitude Nord, sort une petite rivière qui est le débouché d'un lac d'environ 6 à 8 milles de long, appelé *Kfwi-Ka-djiltchit-væn*, du nom de la montagne qui occupe ses bords et qui appartient à la chaîne des monts Cariboux. Du Mackenzie on atteint l'extrémité du lac en une journée. Je lui ai donné le nom de M. Onion, officier de la compagnie de la baie d'Hudson, parce qu'en 1858 ou 1859, ce fonctionnaire se transporta jusqu'à l'embouchure de la rivière qui en sort, dans le but de faire choix d'un terrain propre à l'érection d'un fort. L'entreprise n'aboutit pas. Par un portage d'une autre journée de marche et qui traverse ou contourne, suivant la saison, cinq lagunes d'eau douce, on parvient au fleuve Natowdja qui vient du sud. Ce cours d'eau entre dans le grand lac des Esquimaux (2) par le sud-ouest, le traverse en entier et sort par son extrémité septentrionale pour se diriger dans le nord-ouest, à l'extrémité du canal des Esquimaux dans lequel il se jette.

La chaîne des monts *O'yin* (3), qui entoure le lac à l'est et au nord, borde aussi la rivière à distance. A partir du lac, ce cours d'eau n'a guère plus de 30 milles géographiques, et le lac lui-même a trois journées de traversée, ce qui lui donne à peu près la même dimension.

(1) Les Esquimaux ne conservent le nom de fleuve qu'à la branche occidentale, qu'ils nomment en conséquence *Kurvik*, Grande Rivière.

(2) En loucheux *Sitidji-væn* ou lac de Sitidji (nom d'homme). J'ignore son nom esquimau, et je doute même que les *Innoit* s'y aventurent, parce que ce bassin est fréquenté par les *Dindjié* de la tribu des *Nakotchro-ondjig-kuttehin* ou gens du Mackenzie.

(3) Les Ecluses.

(Notes de l'auteur.)

A l'embouchure du *Natowdja*, se pressent en troupe les marsouins (*kraléalut*) et les phoques (*natséit*), auxquels les *Tchiglit* (1) viennent donner la chasse à la fin de juillet. A l'issue de cette chasse ou pêche au javelot, toutes les bandes esquimaudes se réunissent au village de *Tchénerark* (2) pour y festiner, y tenir leurs assemblées sacrées et y préparer la chair et les peaux des animaux tués à la chasse.

Il est donc nécessaire de faire disparaître des cartes les pointillés qui y indiquent les dimensions probables du lac des Esquimaux, pour en remplacer le tracé septentrional par un canal, et donner au lac lui-même des proportions moins considérables.

La contrée qui entoure le lac *Sitidji-væn* ou des Esquimaux est entièrement stérile, sauf quant à la production des cryptogames et de quelques bruyères telles que l'*Empetrum nigrum*, l'*Andromeda tetragona*, etc.

Les Esquimaux comparent les quatre bouches du Mackenzie (qu'ils nomment *Arveova-aluk*) (3) aux doigts de la main (4), et nomment *Kublu-oyark* ou le pouce, le canal qui sépare l'île Richard (*Tu nunark*) (5) de la terre ferme. A ce canal fait immédiatement suite le canal des Esquimaux, mais ce dernier ne garde pas le même nom. C'est évidemment à l'entrée du canal *Kublu-oyark* et par les Esquimaux du village *Tchénerark*, que Franklin fut assailli et pillé en 1825.

(1) *Tchiglit* (hommes), nom des Innoït de la mer Glaciale, depuis l'île Herschell jusqu'à la baie Franklin exclusivement.

(2) La Fabrique, en esquimau.

(3) Comme qui dirait la grande rivière des Baleines.

(4) Les Esquimaux ne sont pas seuls à assimiler les affluents des grands cours d'eau aux doigts de la main, les *Déné-dindjié*, quoiqu'ils appartiennent à une autre famille, en usent également, ainsi le mot rivière se dit *roé* en peau-de-lièvre, et les doigts de la main ou du pied s'appellent *inla-roé*, *ékhé-roé*.

(5) Terre des Rennes.

(Notes de l'auteur.)

(A suivre.)

# GÉOGRAPHIE

## DE L'ATHABASKAW-MACKENZIE

ET  
DES GRANDS LACS DU BASSIN ARCTIQUE

Par l'abbé E. PETITOT (1).

ÉTAT PHYSIQUE, CLIMATOLOGIQUE ET COMMERCIAL  
DU MACKENZIE.

Il me vient à la pensée que, par suite de ce que j'ai dit, le lecteur doit considérer le séjour du bassin arctique et de tout l'Athabaskaw-Mackenzie comme étant bien peu enviable, disons mieux, comme intolérable. Je dois avouer que, au point de vue où il se place peut-être et par la comparaison qu'il en fait avec notre belle patrie, il est parfaitement dans le vrai. Oh ! qu'il est triste, qu'il est mortel, l'aspect des steppes arctiques ; qu'elle est lugubre la forêt qui les sépare des prairies de l'ouest ; qu'elles sont mortes et silencieuses ces vertes savanes elles-mêmes, si nous rapprochons steppes, forêts et savanes de nos riantes campagnes couvertes de pampres et de moissons, de nos vergers aux arbres tout chargés de fruits ; si nous les comparons aux jardins et aux parcs de nos villas, aux splendeurs de nos cités, enfin à la France entière !

Pour éprouver le bienfait de la santé, il faut avoir passé par les douleurs et les péripéties d'un mal long et opiniâtre. De même, pour pouvoir comprendre la félicité d'un Européen et surtout d'un habitant de notre belle patrie, il faudrait avoir vécu de longues années de la vie souffreteuse, tourmentée et misérable du coureur de bois, de la vie du trappeur et du chasseur Peau-Rouge, du cavalier des prairies ou du farouche Esquimau.

Mais, pour bien juger le pays que j'ai essayé de décrire,

(1) Voir le *Bulletin* de juillet et août 1875.

il est mieux de s'interdire toute comparaison; de faire abstraction du milieu où nous nous trouvons, et ne point considérer l'heureuse contrée où nous avons vu le jour comme le type du bon et du beau en fait de patrie. Si, nous dégageant de tous préjugés, nous examinons les contrées polaires et leurs rares habitants relativement au milieu où Dieu les a placés et la fin pour laquelle il les a créés, nous les trouverons admirablement coordonnés. A ce point de vue, je dis que le climat, le ciel et les terres arctiques ont des qualités *sui generis* qu'en vain l'on chercherait ailleurs; des beautés qui émeuvent et auxquelles nul ne saurait rester insensible; des splendeurs qui, si j'étais poète, me feraient trouver des accents autres que ces froides paroles pour les raconter ou les célébrer.

Sans parler de la nécessité des grands glaciers du pôle comme condensateurs de l'exhubérante humidité du globe et en même temps comme le réfrigérant du grand alambic équatorial, la zone torride, n'a-t-on pas cent merveilles à admirer sous ces climats et dans ces terres si voisines du pôle arctique?

Si l'on élève ses regards vers l'Ourse glacée qui tourne sans cesse dans la voûte céleste comme sur un pivot, l'œil est ravi et ébloui du spectacle sublime et multiforme que le magnétisme terrestre, en connexion avec les forces électro-dynamiques, produit dans l'éther assombri par la nuit. Brillante couronne terrestre ou aigrettes innombrables, semblables aux feux Saint-Elme se jouant à la cime des mâts; zones d'or capricieusement ondulées ou bien serpents livides aux reflets métalliques et chatoyants qui glissent silencieusement et avec un éclat toujours renaissant dans les profondeurs des espaces; arcs-en-ciel concentriques et immobiles ou bien aurores aux mille rayons rutilants et irisés; coupoles splendides et diaphanes qui illuminent le ciel entier et tamisent toutefois la lumière sidérale; nuées sanglantes et lugubres dans leur immobilité; bandes polaires

longues et blanches qui s'étendent en droite ligne d'un bout à l'autre de l'horizon, comme une route de nacre tracée dans le sombre azur pour le char de Phébé; frêles et incertaines nébuleuses suspendues comme un voile de gaze à des hauteurs incommensurables. La lumière arctique, protégée aérien, revêt toutes ces formes, réjouit l'œil de tous ces feux, se prête à toutes ces combinaisons merveilleuses. Le divin Créateur pouvait-il se montrer artiste plus habile en même temps que physicien plus consommé? C'est ainsi qu'il charme nos regards tout en éclairant nos pas et en veillant à l'équilibre des mondes.

L'aurore boréale s'évanouit-elle, la lune radieuse demeure, une lune qui ignore son coucher comme le Lucifer dont parlent les saints livres, une lune qui transforme en jour les longues nuits du solstice d'hiver. Tantôt elle s'entoure de halos et de couronnes lumineuses; tantôt elle se multiplie par le mirage de la parasélène. Vous représentez-vous ces nuits si calmes, si silencieuses que les battements du cœur deviennent perceptibles, si froides que les arbres de la forêt éclatent et se fendent sous leur impression, et que l'haleine produit en s'exhalant à travers l'air dense un bruissement semblable à celui d'une baguette que l'on agite; vous les figurez-vous embellies par la décoration fantastique que forme la lumière en se jouant à travers les frimas dont la végétation endormie est revêtue et que la pierre a aussi acceptée? Pyramides de cristal, lustres éblouissants suspendus sur nos têtes, prismes, gemmes de toutes sortes brillant de mille feux, colonnes d'albâtre, stalactites et stalagmites à l'aspect saccharin et vitreux entremêlés de guipures et de festons, de dentelles et de découpures d'un duvet immaculé; arcades, clochetons, pendentifs, pinacles, toute une architecture de glace et de neige: je me trompe, d'escarboucles et de pierres précieuses que la lune caresse de ses rayons mystérieux.

Le voyageur qui erre dans ces bocages cristallisés se

demande s'il est bien une créature en chair et en os, et s'il n'a pas émigré dans le pays des fées et des songes.

Quelquefois, au milieu de ces belles nuits, un éclair subit et sans détonation vous tire tout à coup de votre rêverie et vous annonce la fin d'une aurore boréale, d'un orage magnétique dont le foyer est placé en dehors de la vue; ou bien des grondements semblables à ceux du tonnerre vous avertissent du voisinage d'un lac dont les sources font dilater la glace. Entendez-vous cette conversation, cette note mélancolique et plaintive du sauvage? Percevez-vous ce craquement des raquettes sur la neige gelée, ce tintement de clochettes à chiens, ces claquements de fouet qui se répercutent sous la voûte des bois ou rebondissent sur la surface des lacs comme des coups de feu? Vous pensez que ces bruits retentissent tout près de vous, mais attendez! Les instants et les heures se passeront avant que vous ayez vu arriver les mystérieux voyageurs dont une lieue ou deux vous séparaient. Et cependant un coup de fusil tiré à vos côtés n'a pas plus ébranlé l'atmosphère que si vous eussiez brisé une noix avec un casse-noisette.

Mais les longues nuits du solstice d'hiver, ces nuits de vingt heures, se sont enfuies dans l'ouest, et l'Esquimau a salué par ses chants et ses danses la réapparition de l'étoile du jour, après une absence de deux mois. Alors peu à peu la scène change et de nouveaux spectacles sont donnés à l'homme. Ici c'est le phénomène du mirage avec ses illusions, ses fantômes de rivages, ses montagnes renversées, ses arbres qui marchent, ses collines qui se poursuivent, ses dislocations de paysage, ses fantasmagories kaléidoscopiques. Là c'est la radieuse parhélie tantôt segmentaire, tantôt équipolée; le plus souvent avec deux ou trois faux soleils, quelquefois avec quatre, huit et même seize spectres lumineux qui deviennent les centres d'autant de circonférences; parfois même, mais rarement, horizontale au lieu d'être verticale, elle entoure le spectateur d'une multitude

d'images solaires et le transporte comme sous un dôme dont le pourtour serait illuminé par des lanternes vénitiennes.

Ce froid intense, plus terrible que le loup blanc des steppes et que l'ours gris des montagnes ; ce froid qui saisit sa victime à son insu, instantanément, mortellement ; ce froid a sa nécessité, son utilité, ses curiosités bizarres. Il vivifie, active et purifie le sang, il ravive les forces, il décuple l'énergie vitale, il aiguise l'appétit, favorise les fonctions de l'estomac et le rend le meilleur des calorifères, il endort la douleur, arrête l'hémorragie, prolonge la vie, et si tant est qu'il nous frappe, c'est en nous envoyant le sommeil ; il nous donne la mort au milieu de rêves dorés. Ce froid intense, si sec, si pur, suspend la putréfaction, détruit les miasmes, assainit l'air et en augmente la densité ; il purifie l'eau douce, distille les eaux amères de l'océan et les rend potables ; il transforme en cristaux le lait, le vin et les liqueurs, et vous permet de les transporter en voyage ; il remplace le sel dans les viandes, la cuisson dans les fruits, dont il fait des conserves économiques et durables, et il rend comestibles la viande et le suif crus ; il dessèche et étanche les lagunes, il arrête le cours des maladies, il favorise l'évaporation et la disparition des neiges et des glaces elles-mêmes, et révèle au chasseur la présence du renne en entourant celui-ci de brouillards.

Trouvez à la chaleur et à l'humidité autant de propriétés ! Mais le froid a ses bizarreries, ses curiosités dont la science fait son profit. Sous ses étreintes, la concentration de l'électricité statique dans les corps mauvais conducteurs qu'il isole, se développe au moindre frottement par une simple pression, par un attouchement. La soie, le duvet, les plumes s'attachent à vos doigts comme s'ils étaient enduits de glu ; les copeaux de la planche que vous rabotez adhèrent à votre instrument, la feuille de papier que vous avez nettoyée avec votre gomme-grattoir se précipite sur la main que

vous lui présentez comme la paille sur l'ambre échauffé. Si vous faites votre toilette devant une fenêtre, une glace, votre chevelure au lieu de se courber sous le peigne, s'ébouriffe, se hérisse et s'agit avec des crépitations comme si votre tête eût été transformée, durant votre sommeil, en celle de Méduse. Machine électrique vivante, vous ne pouvez vous revêtir de vos pelletteries, vous étendre dans vos robes de fourrures ou même dans une simple couverture de laine, sans faire jaillir de ces peaux, de cette laine, sous vos mains, sous votre corps, un véritable feu d'artifice accompagné de petillements. Et ces jeux de la nature se reproduisent chaque jour et à chaque instant.

Nouvelles merveilles : ce froid qui congèle les insectes, les mouches, les taons, les cousins au point de les rendre fragiles comme du verre; qui transforme en dures pierres les grenouilles dans leurs marais et les poissons hors de l'eau, ce froid ne saurait leur donner la mort. Avec le dégel, mouches et maringouins de ressusciter, grenouilles de sauter, poissons de frétiller; mais soumettez-vous ces êtres à la gelée une seconde fois, c'en est fait, la vie les abandonne à jamais.

Vous traversez une contrée sans bois, un désert aride. Comment vous garantirez-vous de ce froid glacial? comment échapperez-vous à la mort? Creusez un trou dans la neige, glissez-vous sous ce blanc linceul, ramenez-le au-dessus de vous, et l'élément qui devait causer votre trépas devient l'instrument de votre salut. Sain et sauf sous ce vêtement de frimas, vous conserverez votre chaleur naturelle et verrez le jour du lendemain.

De qui l'Indien a-t-il appris ce secret? Serait-ce de la blanche gelinotte, du lièvre arctique, du ptarmigan tiqueté? Le glouton lui aurait-il enseigné aussi à conserver les viandes chaudes et le sang des animaux liquide en les ensevelissant sous la neige amoncelée? Le rat musqué n'aurait-il pas montré à l'Esquimau le secret de la vie sous la

zone arctique en construisant sur la glace des lacs, au-dessus de son soupirail, un dôme de boue et de neige qui en met l'humide élément à l'abri de la gelée?

Et je n'ai pas fini. Je ne pourrais taire d'autres avantages de la neige et de la glace, et cette variété de formes qu'elles revêtent. La glace, tour à tour efflorescences capricieuses, papillons à la surface des lacs, dessins dendritiques, arborescences, puis nappes immobiles, banquises épaisses, stratifications, soulèvements, cônes, monticules, grottes et dunes enchaînées; la glace, au printemps, se laisse cliver par les zéphyrus en aiguilles minces et déliées; pénétrer par la frêle tige d'une algue, d'une conferve qui vient fleurir à sa surface; traverser par la feuille que le vent y a déposée; par la plume échappée à l'aile de l'oiseau; et la plante aquatique, la feuille, la plume tombée deviennent les puissants engins qui entament, perforent, creusent et disloquent ces dix pieds de croûte durcie qui semblaient devoir affronter les ardeurs du soleil de juillet. La glace, qui abrège toutes les distances en jetant des ponts sur tous les lacs et sur tous les cours d'eau, fait également cesser l'incarcération du colon et de l'Indien, en leur permettant de se transporter en traîneau partout où il leur plaît.

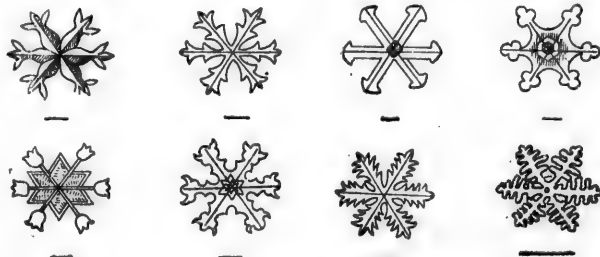
Et la neige, ce duvet protecteur qui descend du ciel chaque année, pour le plus grand bonheur de l'habitant des steppes et des forêts, n'ai-je rien à en dire? Avec elle renaît l'abondance au sein de la cabane conique du Peau-Rouge, aussi bien que dans le terrier de l'Esquimau. Le renne et le bœuf musqué reviennent avec la neige des îles et du littoral de l'Océan, ils s'enfoncent dans les bois et tombent sous les coups du chasseur. La neige permet à l'Indien d'approcher sans bruit du gigantesque orignal, de suivre la piste de tous les animaux, et de se rendre compte des gîtes des bêtes à fourrure, enfin d'aller dénicher l'ours jusque dans sa bauge.

La neige, c'est l'abondance dans le camp et dans le fort;

c'est la richesse du sauvage et du *traiteur* de pelleteries; car la neige donne aux carnassiers comme aux ruminants, aux rongeurs comme aux vermiformes, ce duvet épais et soyeux qui se montre sous le poil long et dont ils sont dépourvus en été.

A l'utilité la Providence a joint la beauté. Quelle diversité de formes et d'aspect dans cet élément! L'Indien, avec la richesse d'expressions qui distingue son langage, a remarqué jusqu'à 15 variétés de neige, toutes caractérisées par leur nom spécifique: neige française et neige folle, neige gelée et neige poudrante, neige qui distille et neige qui adhère, neige granuleuse, cristallisée comme du sel, et neige durcie en moellons comme de la glace, neige étoilée aux formes géométriques et variées (1) et neige prismatique, créatrice

(1) La neige étoilée ou géométrique (*érawi, ékwéli* des Peaux-de-lièvre, *atârê* des Loucheux, *kranirk* des Esquimaux) se produit par un temps clair mais légèrement brumeux; elle est toujours accompagnée d'un froid pénétrant; tandis que la neige prismatique, qui produit le parhélie, a lieu par un temps plus doux. Au reste, l'une et l'autre tombent d'un ciel pur, sans voiler le soleil ni les étoiles, et ne sont que le fruit d'une condensation atmosphérique. Mais d'où vient la multiplicité de leurs formes? c'est ce que je ne saurais dire. La neige étoilée cristallise toujours en hexagones, mais les figures qu'elle produit varient avec la latitude. On trouvera ci-après huit figures de neige étoilée que j'ai dessinées à une trentaine de lieues du fort Good-Hope, en 1867, sous la lat.  $66^{\circ} 40'$ . Ces cristaux ne fondant pas en tombant peuvent être examinés tout à loisir. On distingue exactement toutes leurs parties à l'œil nu. La loupe ou le microscope découvriraient jusqu'à leur texture. On pourra les comparer avec les formes recueillies au delà du  $70^{\circ}$  de lat. N., par l'expédition de sir E. Beechey. Il n'est pas une seule de mes figures qui ressemble à ces dernières, bien que les unes et les autres affectent la forme hexagonale. (*Note de l'auteur.*)



Le diamètre réel des cristaux est indiqué par les traits placés au-dessous des figures.

des météores solaires, neige du printemps et neige d'automne, neige tombante et neige tombée, etc.

Si l'hiver est le temps de l'abondance et de la richesse pour l'indigène et pour l'Européen, il est aussi l'époque du travail, de la chasse et de la pêche, des voyages et de la préparation des précieuses pelleteries. En hiver l'Indien chasse, mange, dort longuement et il ne chante guère; mais lorsque la végétation, réveillée après neuf mois de frimas et de glace, a obéi à la magique et prompt transformation d'un printemps de huit jours; lorsqu'un soleil chaud, quoique oblique, change en un jour de cinq mois les longues nuits polaires; lorsque des nuées de gibier emplumé accourent par colonnes pressées et bifurquées vers les plages arctiques : alors l'Indien retrouve sa gaieté, sa joie et ses chants; alors il renverse l'ordre du temps, et après avoir dansé et folâtré durant ce que nous appelons improprement la *nuît*, il dort au soleil comme un lézard pendant la période que nous appelons le *jour*.

Mais descendons de l'admiration à la simple narration. Aussi bien, ma plume, ne fait-elle pas ici une épopée, et il il est grand temps qu'elle se repose.

Tout le commerce de l'Athabaskaw-Mackenzie est entre les mains de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson. Par sa position dans le pays, par ses richesses, par son ascendant sur les sauvages qu'elle traite fort paternellement, par les difficultés naturelles des lieux et par les dépenses exorbitantes qu'entraîne le commerce avec ces plages lointaines, la compagnie d'Hudson y jouit d'un monopole de fait sinon de droit; mais elle se montre débonnaire envers tout commerçant qui pénètre dans la contrée. Il est difficile qu'on l'y supplante jamais, et ceux qui, comme nos métis français de Manitoba, ont été soustraits par la force des événements à son influence, en sont réduits à regretter maintenant le temps où ils mangeaient librement leur pain, à la rivière Rouge, sous le puissant mais généreux patronage de la compagnie de la baie d'Hudson.

Le commerce de l'Athabaskaw-Mackenzie est exclusivement borné aux pelleteries. Ces fourrures sont celles du castor; des ours noir, jaune, gris et blanc; des renards de toutes couleurs : jaune, blanc, noir croisé, bleu et argenté; du lynx, des martres, du vison, de la loutre, des loups : blanc, gris et noir; du glouton ou carcajou; du pékan, de l'hermine, du Bœuf musqué, du morse et des phoques soyeux et marbré; de l'ondatra ou rat musqué; enfin du cygne trompette et de l'eider.

Cette collection abondante ne se trouve pas universellement répandue dans les deux districts, mais chaque localité fournit son contingent. Athabaskaw et le lac des Esclaves sont riches en martres, en pékans, en lynx et en renards. Good-Hope fournit des gloutons, des castors, des loups et de magnifiques renards noirs qui se vendirent jusqu'à 30 liv. st. en Angleterre et 40 liv. st. en Amérique. Le grand lac des Ours donne ses belles loutres et ses castors, qui fourmillent aussi tout le long du Mackenzie. Les plages de la mer apportent leurs fourrures de bœufs musqués, d'ours, de renards blancs et de cygnes, etc. Évaluer, même approximativement, l'exportation annuelle que la compagnie d'Hudson fait de ces fourrures précieuses me serait impossible, parce que ces chiffres sont confinés dans les livres des factoreries, et que nous, missionnaires, ne nous en occupons nullement. Tout ce que je puis en dire, c'est qu'il sort annuellement du seul Mackenzie, douze barques de la contenance de huit tonneaux chacune. En portant seulement en moyenne à 60 paquets (1) de pelleteries la charge de chaque bateau, nous obtenons un total de 720; or, comme chaque paquet pèse de 70 à 85 livres anglaises, nous avons, en chiffres ronds, une exportation annuelle de 60 000 livres, soit 30 000 kilogrammes de pelleteries pour le seul district du

(1) Le mot *paquet* est le nom appliqué dans le pays aux ballots de fourrures; les colis de marchandises européennes prennent le nom de *pièces*. Ces deux mots sont tirés de l'anglais *pack* et *piece*. (Note de l'auteur.)

Mackenzie. C'est ce qu'on appelle les *retours* du district.

Il n'est pas aisé de préciser les prix des fourrures, parce que le tarif change d'un fort à l'autre, les prix diminuant en raison inverse de l'augmentation de la distance et des frais de transport, d'installation, etc. Au fort Good-Hope, un des plus septentrionaux du Nord-Ouest et le dernier poste sur le Mackenzie, les fourrures sont ainsi cotées :

Martres, 1 pelu; visons, 1/2 pelu; lynx, 2 pelus; loups, 1 pelu; ours, 4 pelus; bœufs musqués, 4 pelus; renards jaunes et blancs, 1 pelu; renards argentés, 4 pelus; renards noirs, 10 pelus; loutres, 4 pelus; gloutons, 1 pelu; hermines et rats musqués, 12 pour 1 pelu. Pour comprendre l'expression de *pelu* ou *peluche* (1), qui en vieux français du Canada signifie une peau avec son poil, un pelisson, il faut savoir que dans tout le territoire nord-ouest la monnaie est inconnue. L'unité monétaire est la peau du castor, que les Anglais nomment *made-beaver*, et les Franco-Canadiens *pelu*. Cet étalon-monnaie peut être considéré comme notre franc; seulement sa valeur n'est pas irrévocablement fixée et varie même selon les cours des marchés et selon les lieux. Généralement il représente 2 shillings, c'est-à-dire 2 fr. 50 de monnaie française. Par là on pourra juger du bon marché relatif des fourrures dans les contrées arctiques. Les animaux qui les fournissent sont si communs que, dans le seul fort précité, il y avait déjà, en novembre 1872, c'est-à-dire un mois et demi seulement depuis l'ouverture de l'exercice de l'année 1872-73, laquelle s'étend de septembre à septembre, 400 fourrures de martres, 300 de castors, 150 de renards, 40 de carcajoux, 10 d'ours et 4 de loups. Ce poste n'a pourtant qu'une valeur secondaire en fait de *retours*.

Le commerce des pelleteries obligea les compagnies fran-

(1) Ce mot, qui est parfaitement français, mais qui est tombé en oubli en France depuis que nous ne nous occupons plus de la traite des fourrures, est écrit à tort, par quelques auteurs, *plue*, *pluck*, *plus*.

(Note de l'auteur.)

caise et anglaise à établir des comptoirs ou factoreries sur les territoires indiens que la compagnie de la baie d'Hudson divisa, après sa réunion avec la compagnie du Nord-Ouest, en départements et en districts. Le département du Nord-Ouest comprend dix districts dont Athabaskaw et Mackenzie sont les plus septentrionaux. Chaque district est gouverné par un facteur en chef, par un facteur simple ou par un traiteur en chef.

Les comptoirs portent le nom de *forts* et se composent ordinairement de trois ou quatre constructions en bois, couvertes de bardeaux ou d'écorces d'arbres et encloses par des palissades de 18 à 20 pieds de haut, rangées en quadrilatère; un *bastion* ou tourelle carrée terminée en poivrière flanque chacun des angles; un *blockhaus* surmonte la porte d'entrée qui se ferme toutes les nuits à l'aide de barres et de verrous. Les murs de bois des bastions sont percés de meurtrières en cas d'attaque. Voilà ce qu'on appelle un *fort de traite* dans le Nord-Ouest. Ce mot n'e réveille rien de formidable. Mais, dans les deux districts qui nous occupent, les Indiens sont si doux, si pacifiques, que, à l'exception du fort Mac Pherson ou des Esquimaux, tous les autres comptoirs sont dépourvus de défense et se réduisent à un groupe de maisonnettes en bois. D'ordinaire on en compte quatre : la demeure de l'*officier traiteur* et de ses *clerks* (1) occupe le fond du quadrilatère; à droite et à gauche sont disposés les hangars aux provisions et le magasin aux fourrures et aux marchandises; par devant est située la longue maison des serviteurs qui se divise elle-même en *cases* contenant chacune deux ménages. Quelquefois une petite cui-

(1) Les mots *officier* et *clerc* sont ici la traduction canadienne de l'anglais *officer*, c'est-à-dire commis de bureau (du mot *office*, qui en anglais signifie bureau, comptoir), et de *clerk*, qui veut dire aussi commis. En français nous n'employons ce mot que pour désigner l'employé d'un avoué, d'un notaire; mais dans le Nord-Ouest, *clerc* signifie toute espèce de commis.

(Note de l'auteur.)

suine est disposée en flèche derrière la maison du bourgeois, *the master's house*.

Les principales factoreries, telles que celles d'Yorck, les forts Garry, Nelson, etc., sont bâties en pierres et possèdent quelques petites pièces de campagne. D'autres forts, quoique construits en bois, ont une certaine apparence; tels sont les forts Norway-House, Edmonston-House et Chipewayan; mais leur beauté est relative. Un Européen qui serait tout à coup transporté de Londres et de Paris en face des forts du Nord-Ouest n'aurait certainement pas grand-chose à y admirer.

Pour donner une idée exacte de la distance qui sépare les forts de traite dans le Nord-Ouest, qu'on se figure que la France est un de nos districts commerciaux. On aura une factorerie à l'embouchure de la Seine, un fort à Paris, un second à Bordeaux, un troisième à Marseille, un quatrième à Brest, et ainsi de suite jusqu'à concurrence de huit à dix postes de commerce.

Une fois par an, au commencement de juin, dans le Mackenzie, les commis de chacun des forts qui dépendent du *chef-lieu* de leur district, y envoient leurs barques contenant les *retours* de l'année écoulée en *paquets* dûment pressés et étiquetés, plus une certaine quantité de *ballots* de viande sèche et de *pémikans*, dont une partie devra être affectée au voyage du portage La Loche et dont l'autre partie devra être emmagasinée dans le chef-lieu pour subvenir aux dépenses de l'automne (1).

(1) Le voyage du fort Simpson au portage La Loche exige 8 *ballots* de viande sèche ou sacs de *pémikan* par barque, soit de 88 à 96 ballots; mais, pour faire face à toutes les éventualités on prend ordinairement 110 ballots ou sacs; en tout 11 000 livres ou 5500 kilogrammes de provisions sèches, pour un mois et demi.

Dans le district Mackenzie, quatre postes seulement sont réputés *forts à provisions*: le fort Good-Hope, qui fournit de 90 à 130 ballots, et a été jusqu'à 200; le fort Norman, 60 ballots; le fort des Liards, 60 *pémikans*; enfin le fort Raë, 400 ballots ou *pémikans*. Le *pémikan*, mot cris

Les barques étant réunies, prennent ensemble ou par détachements le chemin du portage La Loche. Le trajet se fait partie à la *touée*, partie à la rame et partie à la voile; car ces barques massives ont chacune un mâtereau et une voile aurique. Du fort Good-Hope au Grand-Portage on ne met pas moins de deux mois, bien qu'une partie du chemin se fasse à marches forcées.

Au portage La Loche, où se sont rendues de leur côté les barques des forts Garry et Norway-House, chargées de marchandises d'Europe, l'échange s'opère. La flottille du Mackenzie prend le chargement des barques du sud; celles-ci, à leur tour, s'approprient les précieuses fourrures du nord, puis les unes et les autres reprennent le chemin par où elles sont venues. Les fourrures sont transportées à York-Factory, d'où les voiliers de la compagnie les expédient à Londres, au siège du comité. Les marchandises d'Europe arrivées au fort Simpson sont réparties équitablement entre chacun des officiers qui les emmènent ensuite dans leur comptoir respectif. Là s'en fait le dépouillement. Le fort paye les dettes qu'il a contractées vis-à-vis des sauvages, leur donne leurs avances d'automne en munitions, tabacs, haches, couteaux, couvertures, etc., et fournit même aux malheureux le nécessaire à la vie.

Les *facteurs en chef* et *traiteurs en chef* ont leur quote-part sur les profits nets de la compagnie et n'ont pas de paye fixe; mais leur rétribution ne s'élève pas moins à 600 livres sterling pour les premiers, et 300 liv. st. pour les seconds. Les commis reçoivent de 75 à 100 livres, les *pos-*

(*pimikan* et *pimikaigan*), signifie viande pilée et graisse. Les *Dénés* le nomment *etsins-klès*; les Esquimaux *akubli-otark*, tous mots de signification identique. La description en sera donc facile: c'est de la viande séchée, fumée, pulvérisée et mélangée à parts égales avec de la graisse ou suif fondu d'élan, de bison ou de renne. Cet amalgame est ensuite renfermé dans des sacs de 90 livres pesant, et se nomme *taureau* ou *pémikan*. Pour désigner un *pémikan* de viande de bison, nos métis disent: un *taureau de vache*.

(Note de l'auteur.)

*masters* de 40 à 75 livres. Les métis, guides des flottilles ou interprètes touchent de 30 à 45 liv. st. ; les timoniers, 28 ou 30, et les simples serviteurs, 24. De plus, la paye d'un Indien engagé pour servir comme matelot dans les barques, est à raison de 150 pelus ou 15 liv. st. pour trois mois à partir du fort le plus éloigné du Grand-Portage ; en diminuant cette somme de 10 pelus ou 1 livre par fort, s'il part d'un lieu plus rapproché.

Dans tous ces salaires la nourriture n'est pas comprise, pas plus que le tabac, le sucre, le thé et la farine dont usent les voyageurs du portage La Loche.

Comme on le voit, les serviteurs de cette riche et honorable compagnie ne sont pas les ouvriers les plus à plaindre qu'il y ait sous le soleil.

#### POPULATION DE L'ATHABASKAW-MACKENZIE.

J'ai en main les statistiques complètes de toutes les localités dans lesquelles j'ai séjourné. D'après ces documents, je ne pense pas être en dessous de la vérité en ne portant qu'à un millier d'âmes la population blanche ou métisse de l'Athabaskaw-Mackenzie et à 10 000 environ le chiffre des indigènes ; ce qui ne fait, en moyenne, qu'un habitant par 100 milles carrés.

Les blancs appartiennent à plusieurs origines : Anglais, Écossais, quelques rares Irlandais, Orcadiens, Canadiens d'origine française ou anglaise, et métis de toutes ces provenances ; mais les *métis* franco-canadiens dominent. L'élément français pur n'est représenté que par les missionnaires catholiques qui, dans ces deux districts, s'élèvent à 15 prêtres et 10 ou 12 frères catéchistes.

Les indigènes se rattachent à trois grandes familles ou branches : l'*esquimaude*, l'*algonquine*, la *déné-dindjié*.

1° Les *Tchiglüt* (hommes) ou Esquimaux du district Mackenzie habitent depuis la rivière du Cuivre jusqu'à la rivière Colville, le long des rivages de la mer Arctique. Dans

l'estuaire du Mackenzie ils ne remontent pas au delà des remparts naturels du Détroit (67° 20' ?). Le long de l'Anderson, du Mac Farlane et du La Roncière, ils ne dépassent pas le 69° de lat. nord. On les voit quelquefois dans les steppes du littoral, mais jamais ils ne s'aventurent dans les bois.

Dans ce district leur nombre est d'environ 2000 âmes divisées par petites peuplades semi-nomades et semi-sédentaires.

Les *Tchiglit* (1) méprisent leurs voisins du sud, les *Dindjié* et les *Dènè*, qu'ils nomment dérisoirement *Itkréléit* (2) et *Ortchot-odjo eytut* (3). De leur côté, ceux-ci leur rendent bien la pareille et les désignent sous les épithètes de *Enna-k'é* (4) et de *Ol'el n'ea* (5). Les Cris les appellent *Ayiskiméwok*, c'est-à-dire ceux qui agissent en secret, et *Wiyas-ki-mowok*, mangeurs de chair crue (6). Les Esquimaux nomment les

(1) Au singulier *tchiglerk* (homme). Ce mot est caractéristique des Esquimaux du Mackenzie, comme ceux des rivages occidentaux de la baie d'Hudson se nomment *aggut* ou *axut* (pluriel *agutit*), et ceux de l'ouest *tatchut*, *tagut*, *tchuktchit*; toutes expressions qui signifient *hommes*; mais le nom générique de la nation esquimaude est *Innok*, pluriel *Innoit*, qui veut dire également hommes.

(2) Larves de vermine.

(3) C'est le même nom que les Romains donnaient aux Juifs par dérision : *apelles*.

(4) Pieds ennemis : ce mot a un double sens très-injurieux.

(5) Ennemis du pays découvert.

(Notes de l'auteur.)

(6) De *wiyas*, chair, *aski*, cru, *mowew*, manger. Charlevoix le premier mentionne le mot Esquimau dans son *Histoire de la Nouvelle-France* et il le fait dériver de l'abénakis *eski-mantik*, mangeur de chair crue. Sans aucun doute c'est le mot français Esquimau qui a donné naissance aux différentes appellations par lesquelles les Anglais désignent les *Innoit* : *Hoshys*, *Suskimos*, *Eskimos*; Richardson n'est pas sérieux lorsqu'il donne comme l'étymologie probable du mot Esquimau cette phrase : *ceux qui miaux* (lisez : ceux qui miaulent), par laquelle il veut exprimer les interjections *teymô* ! que ces peuplades profèrent, dit-il, lorsqu'ils entourent un navire (*Arct. search Exped.*, VI, ch. XI). Mais Richardson force les mots pour les ranger à son idée, et il ne craint pas même d'estropier horriblement le français. D'ailleurs *tayma*, et non *teymô*, signifie *assez* ! et ce mot fut

blancs *Krablunet* et *Kappelunet* (1). Ils sont encore infidèles.

2° Les *Eyiniwok* (hommes) ou *Cris des bois*, peuplade de la famille algonquine, montent jusque sur les bords de la rivière à la Paix et le long de la rivière Athabaskaw ; mais ils ne dépassent pas les limites du lac de ce nom. On en compte tout au plus un millier dans le district d'Athabaskaw ; ils sont très-nombreux dans le sud et surtout dans les plaines de la *Kisiskatchiwan* où résident les plus beaux spécimens de leur *nation*, mais aussi les plus sauvages et les plus indomptables. Les *Cris des bois* sont doux, dociles aux enseignements de l'Évangile et tous catholiques.

3° J'appelle *Déné-dindjié* une grande et nombreuse famille d'Indiens à peau rouge qui peuple les deux districts qui nous occupent, plus une grande partie du territoire américain d'Alaska, ainsi que de la Colombie britannique. On a tour à tour désigné les sauvages de cette famille sous le nom d'Athabaskans, Chippeweyans, Montagnais du nord (2) et *Tinnéh*.

Ces noms sont ou impropres ou inexacts. *Athabaskans* est un mot inventé par le voyageur Halles pour désigner les sauvages du lac Athabaskaw ; *Chippewayan* ou plutôt *Tchippeweyanawok* (peaux pointues) est le nom sous lequel cette

proféré sans doute par les Esquimaux d'un âge mûr, pour faire cesser les jeunes gens qui assaillaient les barques de Franklin ou autres navigateurs. Il n'est donc point un refrain répété par les Esquimaux lorsqu'ils entourent un navire, pas plus que le mot *hosky*, corruption de *Esquimaux*, n'est un refrain kamtchadale comme on l'a aussi prétendu.

(1) Ces mots sont des dérivés de *Krablut*, et *Kapélut* (sourcils). *Krablunark*, singulier de *krablunet*, est le nom de l'os frontal ou coronal, un peu au-dessus des yeux. L'habitude qu'ont les Innoït d'aller nu-tête, ou de ne se couvrir que l'arrière de la tête de leur petit capuchon, explique comment ce qui les frappa le plus dans les Européens ce fut leur haute coiffure. De là, le nom qu'ils leur donnèrent *Krablunet*, c'est-à-dire les courennés, ceux qui portent un couvre-chef.

(2) A cause de la similitude de mœurs et de caractère qu'ils ont avec les Montagnais du Saguenay, peuplade algonquine du bas Canada.

(Notes de l'auteur.)

famille est connue des Cris; il a trait aux blouses de peau d'élan ou de renne, pointues par devant et par derrière, que portaient tous ces sauvages, et qui sont encore le vêtement de la nation des Loucheux, comme les membres de la Société de Géographie ont pu s'en convaincre par le spécimen que j'ai eu l'honneur de mettre sous leurs yeux au mois de décembre dernier.

Le nom de *Montagnais*, donné à ces Indiens par les Canadiens, désignerait plutôt ceux qui habitent les vallées des Montagnes Rocheuses que ceux des lacs Athabaskaw et des Esclaves, car il n'y a pas de montagnes dans leur pays. Quant au mot *Tinnèh*, il fait allusion à l'expression *ottiné* qui termine les noms distinctifs des différentes tribus.

Or ce mot est un nom verbal et signifie *habitantes, manentes, gentes*, dans leur plus grande acception; rigoureusement il vient du verbe *ostlis, je fais*, et s'emploie comme verbe. Il ne saurait donc caractériser la nation dont nous parlons. C'est ce verbe, qui se traduit dans les divers dialectes par *gottiné, eyttané, kuttchin* : faire, demeurer, qui a été pris par erreur pour le nom propre de chacune des tribus qui l'emploient.

En réunissant le mot *Déné* (hommes), que se donne la tribu la plus méridionale des Montagnais, au mot *dindjié* (hommes), que prend également la plus septentrionale, les Loucheux (1), j'ai renfermé sous un nom composé, que je crois bien approprié, la nation entière encore si peu connue de ces sauvages,

(1) Les peuplades comprises entre ces deux tribus éloignées varient plus ou moins l'expression du mot *homme*, selon le génie de leur dialecte respectif : *déné, diné, duné, dané, adèné, adena, dnainé, dindji, dndjié, dindjitch*. Ces mots, dont les linguistes ne manqueront pas de remarquer l'identité avec le *dène* des bas Bretons et le *daëne* des gaéliques, qui signifient aussi hommes, le *tano* des Tagals, le *tana* des Nabajos du Nouveau-Mexique et même le *tangata* des Maoris, signifie *terrien* ou *qui est de terre*. Il offre, par conséquent, une grande analogie avec l'*adama* de la Genèse.

(Note de l'auteur.)

les plus septentrionaux de l'Amérique, après les Esquimaux.

Les *Déné-dindjé* se subdivisent en plusieurs tribus dont il serait trop long de parler ici en détail. J'indique seulement les limites de leur territoire :

1° Les Montagnais, Chippewayans et Athabaskans (*Déné*). Il y en a environ 4000 entre la rivière Churchill ou des Anglais, et le lac des Esclaves. Ils habitent les lacs Isle-à-la-Crosse, Froid, du Cœur, la Biche, du Bœuf et Athabaskaw, le long de la rivière de ce nom et de celle des Esclaves.

2° Les Mangeurs de Cariboux (1) (*Déné*) sont 2000 environ et chassent dans les steppes situés à l'orient des lacs Cariboux, Wollaston et Athabaskaw. Le fort Fond-du-Lac est leur rendez-vous sur ce dernier lac.

3° Les Castors (2) (*Dané*), y compris les *Sarcis*, tribu adoptée par la nation des Pieds-Noirs ou *Siksikaké*, ils s'élèvent à 1000 âmes. La vallée et les plaines de la Rivière à la Paix sont leur territoire de chasse.

4° Les Couteaux-Jaunes (3), (*Déné*), 500 âmes. Ils rentrent dans la tribu des Mangeurs de Cariboux et habitent les steppes déserts du nord-est du grand lac des Esclaves. Du temps de Franklin, les Couteaux-Jaunes habitaient le long de la rivière du Cuivre; c'est pourquoi l'Américain Dall paraît les confondre avec les *Adenas*, peuplade qui habite les bords d'une rivière tributaire du Pacifique et qui porte aussi le nom de rivière du Cuivre (4).

5° Les *Plats-côtés-de-chien*, ou *Flancs-de-chien* (5) (*Duné*),

(1) *Ethen-eldéli*. Cette épithète et celles qui suivent sont données aux Dénés par les tribus voisines.

(2) *Tsattiné*, *tsa-t'a-ottiné*, habitants parmi les castors.

(3) *T'a-tsan-ottiné*, habitants de la crasse des eaux (cuivre). Ce sont les *Copper Indians* ou Cuivres de Franklin, qui les nomme aussi à tort *Couteaux-rouges*.

(4) *Alaska and its resources*. Dall, 1871. (Notes de l'auteur.)

(5) *Dogribs* des Anglais. Sous ce nom ils comprennent aussi la tribu des *Esclaves* du Mackenzie. Le nom de Flanc-de-chien (*l'in tchanré*) leur vient

1500 âmes. Ils habitent au nord du grand lac des Esclaves, entre ce lac, celui des Ours et la rivière du Cuivre.

6° Les Esclaves (*Déné*). Ils peuplent, au nombre de 1200 âmes, les bords occidentaux du grand lac des Esclaves, les rivages du Mackenzie jusqu'au déversoir du grand lac des Ours et les forêts arrosées par la rivière des Liards. Dans son journal de 1825, Franklin leur donne le nom de *Strong-bow* ou de *Thick-wood Indians* (Indiens de l'arc fort ou du bois fort), et c'est ainsi qu'ils sont désignés sur les cartes où le nom d'*Esclaves* ne se trouve point. Or, l'ignorance bien excusable dans laquelle Franklin était du patois des métis français du Mackenzie fut la seule cause de cette erreur sans conséquence. Ceux-ci nomment *Fourche* tout confluent de rivières ou de chemins. Le fort Simpson, sis au confluent de la Liard avec le Mackenzie, n'a pas d'autre nom dans ce district, dont il est le chef-lieu, que celui de *fort la Fourche*, et ceux des Indiens Esclaves qui le fréquentent sont nommés par nos métis *les chavages de la Fourche*. La quasi homophonie qui existe entre la *Fourche* et l'*Arc-fort*, pour un Anglais, induisit donc Franklin en erreur. Et voilà le nom des prétendues *Strongbow* expliqué. Les sauvages de l'*Arc-fort* sont parfaitement inconnus dans cette contrée. Pour le nom de *Thick-wood Indians*, il aurait sa raison d'être dans celui de *Etcha-Ottiné* que se donnent les *Esclaves* de la rivière des Liards, c'est-à-dire *gens qui vivent à l'abri* (sous-entendu des bois).

7° Aux Esclaves se joignent, sur la rivière des Liards et la Paix, les *Sekkanais* (1) (*Dané*). Un millier habitent le versant oriental des Montagnes Rocheuses, où ils ont une grande

d'une tradition qui assigne pour ancêtres à ces Indiens un gros chien. Ces Indiens sont tous bégues, sans doute à cause de leurs unions d'autrefois entre consanguins. Ils sont maintenant très-religieux et font d'excellents chrétiens. — On trouve également beaucoup de bégues parmi les Indiens des Montagnes Rocheuses.

(1) Corruption de *thé-kka-né*, ceux qui habitent sur les montagnes.

(Note de l'auteur.)

réputation de sauvagerie. Un nombre plus considérable fréquente les postes du haut *Fraser*, dans lesquels ces Indiens jouissent d'un excellent renom. Plusieurs autres tribus *déné*, dont nous n'avons pas à parler ici, peuplent aussi les versants occidentaux des Montagnes Rocheuses; ce sont : les *Porteurs*, les *Babines*, les *Adnans*, les *Adæna*, et les *Na'annés*.

8° Un petit noyau d'environ 300 *Na'annés* (1) (*Diné*) parcourent les montagnes du Mackenzie. Ce sont *Nathannas* de sir A. Mac Kenzie. On peut leur adjoindre les *Éta-ottiné* (2) des montagnes de Good-Hope et les *Espa-t'a ottiné* (3), du fort des Liards, en nombre égal.

9° Les Mauvais Monde (*Diné*) (4) appartiennent probablement à la tribu des *Porteurs* de l'ouest. Ils sont fort peu connus et fréquentaient, au nombre d'environ 300 ou 400 âmes, le fort Halkett, maintenant abandonné (5).

10° Les *Peaux-de-lièvre* (*Déné*, *Adéné*) (6). Ils sont au nombre de 800 âmes et chassent depuis la *Télini-dié* jusqu'aux rivages esquimaux, le long de l'Anderson et de la Mac-Farlane, ainsi que sur les rives septentrionales du grand lac des Ours. Ils sont aussi timides que les Esclaves, plus joviaux et plus intelligents que les Montagnais, mais moins sensés et moins patients.

11° Enfin les *Loucheux* (*Dindjié* : hommes) chassent

(1) *Na'anné*, de *Nari'an-ottiné*, ceux qui habitent à l'occident, ou Occidentaux.

(2) Ceux qui habitent en l'air. Ce sont les *Dahadinah* de Richardson.

(3) Ceux qui habitent parmi les antilopes. Franklin les désigne sous le nom de *Sheeps-Indians* ou Indiens moutons.

(4) Les autres tribus leur donnent le nom *Ettcha-ottiné*, ceux qui agissent contrairement. C'est de là qu'est venu leur nom français; ces Indiens allaient jadis dans un état de nudité complète.

(5) *Kha-tchô-gottiné*, ceux qui habitent parmi les gros lièvres; *Khat'a gottiné*; *Nné-tta-gottiné*, les habitants du bout du monde.

(Notes de l'auteur.)

(6) *Dékkédhé*. Cette épithète ne désignait, dans le principe, qu'une petite tribu des Montagnes Rocheuses, connue aussi sous le nom de *Tdha-kuttchin*, ceux qui habitent les montagnes. Ils étaient presque tous louches. Les Canadiens ont appliqué le nom à toute la nation. Mais celle-ci n'est pas entièrement atteinte de strabisme. J'ai observé cette infirmité chez plusieurs

le long du Mackenzie, à partir du 67° de latitude jusqu'aux confins des Esquimaux. On n'en compte que 400 dans le Mackenzie. Mais ils sort au nombre d'environ 4000 dans le territoire d'Alaska, où leur dialecte se rapproche singulièrement de celui des Chippewayans d'Athabaskaw, tandis qu'il s'éloigne d'autant de ceux de leurs concitoyens du Mackenzie et de la rivière Peel.

Jadis les Loucheux fréquentaient le fort Good-Hope, qui, pour cette raison, n'est connu dans le Mackenzie que sous le nom de fort des Loucheux; aujourd'hui ils se sont retirés vers le nord et portent leurs fourrures au fort MacPherson.

Les Loucheux furent nommés *Quarellers* (querelleurs) par Mac-Kenzie, à cause de leurs démêlés avec les Esquimaux. Richardson, croyant les désigner par leur nom propre, changea cette épithète en celle de *Kuttchin*, qui veut dire *habiter, habitants*, mais ne saurait convenir aux *Dindjié* exclusivement.

Les tribus *Déné-dindjié*, jadis en proie à des hostilités intestines et s'entre-déchirant les unes les autres, ont trouvé, avec la connaissance de l'Évangile et les préoccupations honnêtes du commerce, la joie du cœur et la paix publique. Il ne se peut voir de contrée plus tranquille que l'Athabaskaw-Mackenzie. Ces sauvages sont tous chrétiens, et à l'exception de 60 âmes au fort Simpson et d'une centaine au fort Peel, ils ont tous embrassé la foi catholique, qu'ils reçurent de prime abord et à laquelle ils sont fidèles. Il n'y a qu'un très-petit noyau d'infidèles dans les vallées des Montagnes Rocheuses; les Esquimaux le sont encore tous.

En terminant ce bien long mémoire, je dois rendre ici

*Dindjié* de l'Anderson en 1865. On peut dire que ce peuple a une propension au strabisme, en ce que les individus qui le composent ont les yeux fort rapprochés de la racine du nez; mais il serait faux de dire d'eux qu'ils sont tous louches, tandis qu'il est vrai que les Flancs-de-chien sont tous bègues.

(Note de l'auteur.)

hommage à la Compagnie de la baie d'Hudson, pour l'exquise politesse et la délicatesse de ses procédés vis-à-vis des missionnaires que notre patrie envoie dans ces lointaines régions jadis françaises. Continuateurs de l'œuvre des anciens pionniers de la civilisation et de la foi de nos pères en Amérique, comme les membres de la Compagnie de la baie d'Hudson le sont des intérêts des anciennes associations commerciales du Canada, nous recevons d'eux appui et protection, et nous leur devons le témoignage bien mérité de toute notre reconnaissance.

Nous ne saurions souffrir qu'un navigateur de renom lance, quoiqu'il soit Anglais, l'injure et le sarcasme contre l'honorable Compagnie et fasse mention des Indiens qui peuplent son territoire comme d'un ramassis de brigands, rendus tels par leurs rapports avec les *facteurs* (1) anglais. Je puis constater en particulier que nos sauvages et nos Esquimaux eux-mêmes ont fait des progrès rapides vers la civilisation et les bonnes mœurs. Parce qu'on a eu à se plaindre d'un ou deux particuliers subalternes, ce n'est point une raison pour déverser le blâme sur un corps tout entier.

Je ne terminerai pas sans adresser aux membres de la Société de Géographie en général et à MM. le président et les vice-présidents du comité central, ainsi qu'à M. le secrétaire général en particulier, les remerciements les plus sincères pour le bienveillant accueil qu'ils ont fait à un pauvre et ignorant missionnaire de sauvages. En commençant ce rapport je n'ai pas eu d'autre prétention que celle de leur exposer simplement le résultat de remarques et d'observations recueillies tout en vaquant aux soins de mon sacré ministère. En finissant, j'ai l'honneur de présenter à la Société l'hommage de ma gratitude pour l'indulgence qui l'a portée à agréer ce faible travail.

(1) Facteurs signifie ici chef d'une factorerie ou fort de traite.

(Note de l'auteur.)

OBSERVATIONS ATMOSPHÉRIQUES FAITES PENDANT L'HIVER,  
AU FORT GOOD-HOPE (1866-1873).

Les observations ci-dessous ont été faites à la mission de Good-Hope par le P. Petitot, sauf pour l'année 1874, dont les chiffres ont été envoyés par son compagnon, le P. Seguin. Lorsque M. Petitot était en voyage, le P. Seguin, qui ne peut voyager l'hiver, enregistrait les degrés thermométriques. Toutefois, on constatera beaucoup de lacunes. Les mois de mars, d'avril et de mai, qui sont les plus remarquables, manquent presque totalement; c'est que M. Petitot était toujours en voyage à cette époque.

Le *thermomètre centigrade* à l'esprit-de-vin a été seul employé. Il était suspendu au nord, à 4 pieds au-dessus du sol, contre l'angle occidental de la maison, laquelle est de bois. Le terrain sur lequel elle est assise est élevé de 45 à 50 pieds au-dessus du fleuve Mackenzie. Malheureusement, dès le mois de mars, le soleil inclinant toujours plus au nord, frappe le thermomètre de ses rayons peu après son lever. Il aurait fallu alors en avoir un autre exposé à l'ouest. Un thermomètre placé au niveau du fleuve, ou même à deux ou trois pieds au-dessus de son lit congelé, doit marquer de  $-50^{\circ}$  à  $-53^{\circ}$  centigrades lorsque nous avons  $-48^{\circ}$  à 50 pieds au-dessus du fleuve.

Au fort Anderson j'ai enregistré  $-53^{\circ}$  et  $-54^{\circ}$  cent. en mars 1865.

Dans les dates qui contiennent deux chiffres, le second est celui que marquait le thermomètre à midi; le premier, celui qu'il donnait à 8 heures et demie du matin, en hiver, et à 6 heures et demie au printemps.

Le maximum de la chaleur à Good-Hope ( $66^{\circ}20'$  lat. N.) est  $+32^{\circ}$  centigr. à l'ombre et au nord. Je n'ai jamais vu l'esprit-de-vin se congeler dans le pays.

Chaque année, de la fin de décembre au commencement de février, il se produit un phénomène: Par un vent très-fort du N. ou du N.-N.-O., qui, par sa violence, est susceptible d'enlever la toiture d'écorce de nos demeures, le thermomètre monte à 0 ou à  $+1^{\circ}$  ou  $+2^{\circ}$  au nord, fût-il à  $-40^{\circ}$  avant le commencement du phénomène. Il s'en suit un dégel momentané; les hommes et les bêtes éprouvent une défaillance totale, et on ressent en plein air la même impression que celle qu'on éprouve en entrant dans un bain chaud. La surface de la neige fond et se change ensuite en verglas. Ce vent dure de un à trois jours. J'ai pensé que c'était un ricochet de la mousson des mers de Chine. Cette hypothèse est-elle admissible, ou bien faut-il voir, dans ce phénomène, une preuve d'une mer libre au pôle nord? Le vent du nord-ouest est, en hiver, plus chaud que le vent du sud, mais surtout que le vent de l'est, le plus rigoureux de tous.

Le thermomètre nous tient souvent lieu de baromètre. Il monte ou baisse un ou deux jours avant que le temps se radoucisse ou se refroidisse. Très-souvent il est en désaccord avec le thermomètre naturel du corps.

Tous les jours qui ne portent point les indications *neige*, *brume* ou *vent*, dans cette table, sont des jours de beau temps: ciel de Provence, temps clair et calme. On voit que dans le nord le temps est plus souvent limpide que brumeux. J'en excepte cependant les bords de la mer, en été.

Lorsque la température atteint  $-40^{\circ}$  centigr., mais jamais à moins, il se produit un autre phénomène. La respiration humaine produit, en s'exhalant, un bruissement que je compare aux crépitements des liqueurs mousseuses. L'haleine sort de la bouche en jet d'un blanc très-dense et pétille en fendant l'air, probablement parce qu'elle s'y condense aussitôt en glaçons très-ténus. Je suis fortement enclin à croire que c'est ce bruissement de l'haleine que quelques anciens explorateurs des mers arctiques ont pris pour les pétitements de l'aurore boréale. Vainement, pendant treize ans, ai-je prêté attentivement l'oreille alors que la lumière polaire était le plus étincelante et que ses radieux méandres paraissaient le plus rapprochés de la terre, je déclare n'avoir jamais entendu que mon haleine s'exhalant bruyamment comme un petit jet de vapeur.

## TABLEAU COMPARATIF

DE LA

Température d'hiver au fort Good-Hope (66° 2' latitude Nord.)

THERMOMÈTRE CENTIGRADE.

## SEPTEMBRE.

|    | 1866 | 1867                 | 1868                           | 1869 | 1870                    | 1871                           | 1872                           | 1873 |
|----|------|----------------------|--------------------------------|------|-------------------------|--------------------------------|--------------------------------|------|
| 8  |      |                      | Pas observée.<br>(Temps doux.) |      | + 2° + 8°               | Pas observée.<br>(Temps doux.) | Pas observée.<br>(Temps doux.) |      |
| 9  |      |                      |                                |      | Pluie + 2°              |                                |                                |      |
| 10 |      |                      |                                |      | Pluie + 0°              |                                |                                |      |
| 11 |      |                      |                                |      | Beau + 2° $\frac{1}{2}$ |                                |                                |      |
| 12 |      |                      |                                |      | Beau 0°                 |                                |                                |      |
| 13 |      |                      |                                |      | Beau - 1°               |                                |                                |      |
| 14 |      | Neige (fond)<br>- 7° |                                |      | Beau - 1°               |                                |                                |      |
| 15 |      | Id. - 5°             |                                |      | Beau + 2°               |                                |                                |      |

Beau + 4°

[illegible]

## OCTOBRE

|   |                    |           |                                      |                             |                                       |                             |                         |
|---|--------------------|-----------|--------------------------------------|-----------------------------|---------------------------------------|-----------------------------|-------------------------|
| 1 | — 6° $\frac{1}{2}$ | — 2°      | + 3°                                 | — 10° $\frac{1}{2}$         | Tempête de<br>neige — 9°<br>Vent — 6° | + 4°                        | Neige — 6°<br>Bau — 12° |
| 2 | — 2° + 3°          | — 5°      | + 3°                                 | + 2°                        |                                       | Bruants des<br>neiges — 10° |                         |
| 3 | — 2°               | — 14°     | Pluie + 2°                           | Neige — $\frac{1}{2}$       | Id. — 7°                              | Bau — 1°                    | Id. — 18°               |
| 4 | — 2°               | + 2° + 5° | 1 <sup>re</sup> neige (fond)<br>+ 2° | Hiver, ne fond<br>plus — 1° | Id. — 9°                              | Id. — 4°                    | Id. — 19°               |

|    | 1866                                   | 1867                                                   | 1868                            | 1869                                   | 1870              | 1871                                    | 1872                  | 1873                                 |
|----|----------------------------------------|--------------------------------------------------------|---------------------------------|----------------------------------------|-------------------|-----------------------------------------|-----------------------|--------------------------------------|
| 5  | — 15°                                  | Neige + 2°                                             | Pluie + 3°                      | Neige ab. — 3°                         | Beau + 2°         | Vent — 2°                               | Observations égarées. | Neige — 2°                           |
| 6  | — 8°                                   | Beau — 6°                                              | Beau — 3°                       | Beau — 6°                              | Pluie + 1°        | Id. — 0°                                |                       | Id. — 2°                             |
| 7  | — 6°                                   | Id. — 12°                                              | Id. — 1°                        | Neige — 8°                             | Id. + 1°          | Neige (fond) 0°                         |                       | Id. — 2°                             |
| 8  | Neige — 4° <sup>1</sup> / <sub>2</sub> | Id. — 3°                                               | Pluie + 1°                      | Id. — 4°                               | Beau — 1°         | Beau + 5°                               |                       | Id. — 3° <sup>1</sup> / <sub>2</sub> |
| 9  | — 13° <sup>1</sup> / <sub>2</sub>      | Neige — 0°                                             | Beau + 2°                       | Id. — 2° <sup>1</sup> / <sub>2</sub>   | Id. — 7°          | Id. + 6°                                |                       | Beau — 9°                            |
| 10 | — 17° <sup>1</sup> / <sub>2</sub>      | Id. — 6°                                               | Fort. pluie + 4°                | Id. — 1°                               | Id. — 3°          | Id. + 2°                                |                       | Id. — 9° <sup>1</sup> / <sub>2</sub> |
| 11 | — 4° <sup>1</sup> / <sub>2</sub>       | Beau — 3°                                              | Pluie + 3°                      | Pluie — 1°                             | Neige, pluie — 5° | Id. + 1°                                |                       | Id. — 8°                             |
| 12 | — 5°                                   | Id. — 8°                                               | Pluie — 2°                      | Beau — 6°                              | Id. — 9°          | Pluie + 1°                              |                       | Neige — 3°                           |
| 13 | — 6°                                   | Id. — 3°                                               | Vent 0.                         | Id. — 14°                              | Beau — 10°        | Hiver. Neige ne fond plus — 6°          |                       | Id. — 5°                             |
| 14 | — 11°                                  | Id. — 7°                                               | Beau — 8°                       | Neige + 3°                             | Vent — 10° — 5°   | Neige — 3°                              |                       | Id. — 5° <sup>1</sup> / <sub>2</sub> |
| 15 | — 20°                                  | Id. — 6°                                               | Neige — 4°                      | Id. — 4°                               | Beau — 11°        | Id. — 10°                               |                       | Id. — 9° <sup>1</sup> / <sub>2</sub> |
| 16 | — 8° <sup>1</sup> / <sub>2</sub>       | Id. — 4°                                               | Beau — 6°                       | Beau — 16°                             | Pluie — 3° + 1°   | Id. — 11°                               |                       | Id. — 5°                             |
| 17 | — 11°                                  | Neige — 2°                                             | Id. — 5°                        | Id. — 3°                               | Id. — 3° + 1°     | Id. — 11°                               |                       | Id. — 5°                             |
| 18 | — 16° — 11°                            | Beau — 6°                                              | Id. — 10°                       | Pluie — 2°                             | Id. — 4° + 4°     | Fl. charrie — 11°                       |                       | Id. — 6°                             |
| 19 | — 9° — 8° <sup>1</sup> / <sub>2</sub>  | Vent — 4°                                              | Id. — 10°                       | Neige — 5°                             | Beau — 5° — 1°    | — 14°                                   |                       | Id. — 7°                             |
| 20 | Neige — 4° <sup>1</sup> / <sub>2</sub> | Beau — 45°                                             | Id. — 7°                        | Beau — 23°                             | Neige — 8°        | Beau — 14°                              |                       | Beau — 22°                           |
| 21 | — 7° <sup>1</sup> / <sub>2</sub>       | Neige — 11°                                            | Brume — 2°                      | Neige — 11°                            | Id. — 5°          | Id. — 16°                               |                       | Id. — 19°                            |
| 22 | — 11°                                  | Brume — 10°                                            | Ouragan — 9°                    | Id. — 5°                               | Id. — 7°          | Id. — 13°                               |                       | Id. — 16°                            |
| 23 | — 18° <sup>1</sup> / <sub>2</sub>      | Neige — 11°                                            | Beau — 24°                      | Beau — 13° <sup>1</sup> / <sub>2</sub> | Beau — 1°         | Id. — 12°                               |                       | Id. — 22°                            |
| 24 | Neige — 7° <sup>1</sup> / <sub>2</sub> | Tempête — 13°                                          | Id. — 25°                       | Id. — 10°                              | Id. — 13°         | Id. — 15°                               |                       | Neige — 8°                           |
| 25 | — 16° <sup>1</sup> / <sub>2</sub>      | Id. — 16°                                              | Id. — 18°                       | Neige — 8°                             | Id. — 15°         | Id. — 15°                               |                       | Id. — 6°                             |
| 26 | — 15° <sup>1</sup> / <sub>2</sub>      | Neige — 17° <sup>1</sup> / <sub>2</sub>                | Id. — 14°                       | Id. — 4°                               | Fl. charrie — 17° | Id. — 15°                               |                       | Id. — 8°                             |
| 27 | — 22°                                  | — 17° — 23°                                            | Hiver. Neige ne fond plus — 10° | Id. — 9°                               | Beau — 8°         | Id. — 10° <sup>1</sup> / <sub>2</sub>   |                       | Id. — 1° <sup>1</sup> / <sub>2</sub> |
| 28 | — 27°                                  | Tempête, neige — 17° <sup>1</sup> / <sub>2</sub> — 20° | Neige — 12°                     | Beau — 12°                             | Id. — 6°          | Neige — 10° <sup>1</sup> / <sub>2</sub> |                       | Beau — 6°                            |

| 20        | — 26°       | Tempête, neige<br>— 16° — 21°  | Beau — 26°                     | Tempête — 7°                   | Beau — 5°                      | Beau — 19°                     | Beau — 10°                     |
|-----------|-------------|--------------------------------|--------------------------------|--------------------------------|--------------------------------|--------------------------------|--------------------------------|
| 27        | — 22°       | Tempête, neige<br>— 21° — 25°  | Id. — 28°                      | Neige — 8°                     | Id. — 20°                      | Id. — 13°                      | Neige — 4°                     |
| 28        | — 27°       | Tempête, neige<br>— 17° — 20°  | Id. — 18°                      | Id. — 13°                      | Id. — 23°                      | Id. — 12°                      | Beau — 7°                      |
| 31        | — 24°       | Beau — 18° — 23°               |                                |                                |                                |                                |                                |
| NOVEMBRE. |             |                                |                                |                                |                                |                                |                                |
| 1         | Beau — 20°  | Beau — 18°                     | Tempête — 15°                  | Neige — 13°                    | Beau — 10°                     | Beau — 18°                     | Beau — 17°                     |
| 2         | Beau — 19°  | <i>Fleuve congelé</i><br>— 21° | <i>Fleuve congelé</i><br>— 19° | Neige — 14°                    | Beau — 12°                     | Beau — 19°                     | Beau — 16°                     |
| 3         | Beau — 20°  | Beau — 28°                     | Beau — 16°                     | Beau — 15°                     | Beau — 17°                     | <i>Fleuve congelé</i><br>— 20° | Neige — 15°                    |
| 4         | Beau — 10°  | Beau — 23°                     | Beau — 20°                     | Beau — 23°                     | Beau — 15°                     | Neige — 8°                     | Neige — 20°                    |
| 5         | Beau — 20°  | Beau — 14°                     | Beau — 23°                     | Beau — 17°                     | <i>Fleuve congelé</i><br>— 22° | Neige — 12°                    | <i>Fleuve congelé</i><br>— 16° |
| 6         | Beau — 11°  | Vent — 15°                     | Beau — 13°                     | Beau — 26°                     | Beau — 25°                     | Neige — 14°                    | Beau — 19°                     |
| 7         | Beau — 16°  | Beau — 17°                     | Temp. N. — 21°                 | Neige — 14°                    | Beau — 21°                     | Neige — 16°                    | Beau — 12°                     |
| 8         | Beau — 15°  | Beau — 26°                     | Id. — 13°                      | <i>Fleuve congelé</i><br>— 11° | Beau — 27°                     | Neige — 20°                    | Beau — 12°                     |
| 9         | Beau — 10°  | Beau — 24°                     | Id. — 21°                      | Id. — 17°                      | Beau — 20°                     | Beau — 24°                     | Beau — 24°                     |
| 10        | Neige — 11° | Beau — 36°                     | Beau — 35°                     | Vent E. — 14°                  | Beau — 31°                     | Beau — 25°                     | Beau — 19°                     |
| 11        | Beau — 15°  | Beau — 35°                     | Beau — 37°                     | Neige — 28°                    | t. convert — 28°               | Beau — 26°                     | Neige — 14°                    |
| 12        | Beau — 19°  | Neige — 30°                    | Beau — 31°                     | Neige — 22°                    | Id. — 25°                      | Neige — 16°                    | Neige — 14°                    |
|           |             | — 20°                          |                                |                                |                                |                                |                                |

(<sup>1</sup>) Elle se présente sous forme de 2 nébulas immobiles situées l'une à l'orient, l'autre à l'occident, le reste du ciel demeurant sombre. Ce phénomène lugubre fut observé par nous depuis 8 h. 4/2 jusqu'à onze heures du soir.

|                  | 1866                      | 1867           | 1868        | 1869        | 1870             | 1871           | 1873        |
|------------------|---------------------------|----------------|-------------|-------------|------------------|----------------|-------------|
| NOVEMBRE (Suite) |                           |                |             |             |                  |                |             |
| 13               | Beau — 30°                | Vent — 21°     | Neige — 25° | Beau — 23°  | t. couvert — 22° | Beau — 20°     | Neige — 12° |
| 14               | Beau — 19°                | Vent — 22°     | Beau — 32°  | Beau — 20°  | Beau — 30°       | Beau — 14°     | Beau — 18°  |
| 15               | Beau — 20°                | Beau — 23°     | Beau — 36°  | Beau — 26°  | Beau — 30°       | Beau — 16°     | Beau — 20°  |
| 16               | Beau — 21°                | Beau — 21°     | Beau — 30°  | Beau — 22°  | Beau — 31°       | Beau — 19°     | Beau — 19°  |
| 17               | Neige — 19°               | t. conv. — 12° | Neige — 24° | Beau — 25°  | Beau — 28°       | Beau — 27°     | Beau — 27°  |
| 18               | Beau — 28°                | Neig. — 11°    | Beau — 24°  | Beau — 19°  | Beau — 22°       | Beau — 36°     | Neige — 17° |
| 19               | Beau — 29°                | Neig. — 13°    | Beau — 22°  | Beau — 18°  | Beau — 25°       | Beau — 35°     | Neige — 17° |
| 20               | Beau — 23°                | Neige — 14°    | Beau — 26°  | Beau — 25°  | Beau — 22°       | Beau — 34°     | Neige — 17° |
| 21               | Beau — 25°                | Neige — 20°    | Beau — 19°  | Beau — 22°  | Beau — 31°       | Beau — 27°     | Beau — 25°  |
| 22               | Beau — 35°                | Beau — 21°     | Beau — 21°  | Beau — 26°  | Beau — 31°       | Neige — 15°    | Beau — 19°  |
| 23               | Beau — 34°                | Beau — 23°     | Neige — 16° | Beau — 22°  | t. couvert — 20° | Beau — 25°     | Neige — 16° |
| 24               | Beau — 30°                | Beau — 35°     | Neige — 18° | Neige — 18° | id. — 21°        | Beau — 28°     | Neige — 17° |
| 25               | Beau — 37°                | Beau — 32°     | Beau — 30°  | Beau — 20°  | id. — 20°        | Beau — 34°     | Neige — 23° |
| 26               | Beau — 39°                | Beau — 32°     | Beau — 27°  | Beau — 21°  | Beau — 33°       | Beau — 35°     | Neige — 21° |
| 27               | Beau — 38°                | Beau — 35°     | Beau — 31°  | Beau — 26°  | Beau — 35°       | Neige — 26°    | Beau — 31°  |
| 28               | Beau — 39°                | Beau — 27°     | Beau — 34°  | Brume — 23° | Beau — 34°       | Temp. N. — 25° | Beau — 31°  |
| 29               | Beau — 27°                | Neige — 24°    | Beau — 24°  | Brume — 23° | Beau — 30°       | id. — 21°      | Beau — 16°  |
| 30               | Soleil disparait<br>— 26° | Beau — 26°     | Beau — 22°  | Brume — 28° | Beau — 29°       | id. — 33°      | Beau — 19°  |
| DÉCEMBRE         |                           |                |             |             |                  |                |             |
| 1                | Beau — 31°                | Beau — 38°     | Beau — 22°  | Beau — 36°  | Beau — 35°       | Beau — 40°     | — 9°        |
| 2                | Id. — 36°                 | Id. — 27°      | Id. — 19°   | Id. — 29°   | Id. — 30°        | Id. — 44°      | Id. — 22°   |
| 3                | Id. — 35°                 | Neige — 19°    | Neige — 16° | Id. — 26°   | Id. — 29°        | Id. — 40°      | Neige — 6°  |

|   |           |           |           |           |           |           |            |
|---|-----------|-----------|-----------|-----------|-----------|-----------|------------|
| 4 | Id. — 30° | Id. — 13° | Id. — 22° | Id. — 22° | Id. — 32° | Id. — 41° | Id. — 5°   |
| 5 | Id. — 25° | Id. — 15° | Id. — 16° | Id. — 30° | Id. — 25° | Id. — 42° | Beau — 11° |



## JANVIER

|    | 1867                         | 1868                               | 1869            | 1870                   | 1871                 | 1873                     | 1874                     |
|----|------------------------------|------------------------------------|-----------------|------------------------|----------------------|--------------------------|--------------------------|
| 1  | Neige — 11°                  | Neige — 25°                        |                 | Beau — 31°             | Beau — 23°           | Beau — 42°               | Beau — 30°               |
| 2  | Neige — 18°                  | Beau — 32°                         |                 | Beau — 30°             | Beau — 25°           | Beau — 42°               | Beau — 39°               |
| 3  | Beau — 23°                   | Beau — 42°                         |                 | Neige — 22°            | Beau — 28°           | Beau — 42°               | Beau — 43°               |
|    |                              | — 44°                              |                 |                        |                      |                          |                          |
| 4  | Beau — 34° $\frac{1}{2}$     | Beau — 43°                         |                 | Neige — 23°            | Beau — 27°           | Beau — 44° $\frac{1}{2}$ | Beau — 47° $\frac{1}{2}$ |
| 5  | Beau — 28°                   | Neige — 24°                        |                 | Beau — 24°             | Vent N.-O.<br>— 24°  | Beau — 43°               | Beau — 45°               |
| 6  | Beau — 21°                   | Beau — 24°                         |                 | Beau — 35°             | Vent N.-O.<br>— 24°  | Beau — 43°               | Beau — 43°               |
| 7  | Beau — 24°                   | Beau — 27°                         |                 | Beau — 36°             | Beau — 27°           | Beau — 42°               | Beau — 42°               |
| 8  | Beau — 24°                   | Beau — 26°                         |                 | Beau — 37°             | Beau — 30°           | Beau — 41°               | Beau — 43°               |
| 9  | Beau — 22°                   | Neige — 16°                        |                 | Neige — 28°            | Beau — 37°           | Beau — 47° $\frac{1}{2}$ | Beau — 43°               |
| 10 | T. couv. — 31°               | Neige — 12°                        |                 | Beau — 37°             | Beau — 29°           | Beau — 42°               | Beau — 43°               |
| 11 | T. couv. — 34° $\frac{1}{2}$ | Beau — 20°                         |                 | Beau — 41°             | Beau — 35°           | Beau — 44°               | Beau — 42°               |
| 12 | T. couv. — 25°               | Soleil revu<br>— 25° $\frac{1}{2}$ |                 | Tempête N.E.<br>— 33°  | Beau — 37°           | Beau — 44°               | Beau — 40°               |
| 13 | Soleil reparait<br>— 28°     | Beau — 30°                         | Pas enregistré. | Tempête N.-E.<br>— 20° | Soleil revu<br>— 39° | Beau — 45° $\frac{1}{2}$ | Beau — 35°               |
| 14 | Beau — 25°                   | Beau — 26° $\frac{1}{2}$           |                 | Tempête N.-E.<br>— 28° | Beau — 39°           | Beau — 41° $\frac{1}{2}$ | Beau — 23°               |
| 15 | Beau — 28°                   | Vent E. — 28°                      |                 | Tempête N.-E.<br>— 22° | Beau — 38°           | Beau — 43°               | Beau — 35°               |
| 16 | Beau — 37°                   | Neige — 21°                        |                 | Tempête N.-E.<br>— 16° | Beau — 40°           | Beau — 43°               | Beau — 23°               |

|    |                          |                                                  |                                 |                      |                                                       |                        |
|----|--------------------------|--------------------------------------------------|---------------------------------|----------------------|-------------------------------------------------------|------------------------|
| 16 | Beau — 37°               | Neige — 21°                                      | Tempête N.-E.<br>— 22°<br>— 16° | Beau — 40°           | Beau — 43°                                            | Beau — 23°             |
| 17 | Beau — 36°               | Beau — 27°                                       | Beau — 26°                      | Beau — 43°           | Beau — 46°                                            | Beau — 27°             |
| 18 | Beau — 37°               | Beau — 29°                                       | Beau — 33°                      | Beau — 44°           | Beau — 42°                                            | Beau — 36°             |
| 19 | Beau — 41°               | Beau — 19°                                       | Beau — 42°                      | Beau — 44°           | Beau — 42°                                            | Beau — 42°             |
| 20 | Beau — 33°               | Neige — 20°                                      | Beau — 41°                      | Beau — 43°           | Le reste n'a pas<br>été enregistré.                   | Temps couvert<br>— 24° |
| 21 | Beau — 33°               | Beau — 28° $\frac{1}{2}$                         | Beau — 42°                      | Beau — 35°           | C'est la plus lon-<br>gue période<br>de froid extrême | Temps couvert<br>— 26° |
| 22 | Beau — 30°               | Neige — 20°                                      | Beau — 44°                      | Beau — 38°           | que j'ai vue<br>dans le Nord.                         | Beau — 34°             |
| 23 | Neige — 19°              | Neige — 18°                                      | Beau — 40°                      | Beau — 37°           | —                                                     | Beau — 37°             |
| 24 | Neige — 15°              | Beau — 13°                                       | Beau — 45°                      | Beau — 33°           | Janvier<br>1872                                       | Beau — 34°             |
| 25 | Beau — 24°               | Vent chaud<br>N.N.O. pluie et<br>dégel — 1° — 0° | Beau — 48°                      | Beau — 39°           | pas enregistré.                                       | Beau — 35°             |
| 26 | Beau — 40°               | Neige — 17°                                      | Beau — 30°                      | Temps couvert<br>29° |                                                       | Beau — 30°             |
| 27 | Beau — 39° $\frac{1}{2}$ | Vent — 0°<br>— 10° $\frac{1}{2}$ — 7°            | Beau — 35°                      | Beau — 40°           |                                                       | Beau — 20°             |
| 28 | Beau — 31°               | Vent chaud<br>N.N.O. : dégel<br>+ 1°             | Beau — 40°                      | Beau — 42°           |                                                       | Beau — 21°             |
| 29 | Beau — 27°               | Beau — 16°<br>— 13°                              | Beau — 30°                      | Beau — 40°           |                                                       | Beau — 34°             |
| 30 | Beau — 30°               | Beau — 22°<br>— 12°                              | Beau — 27°                      | Beau — 43°           |                                                       | Beau — 34°             |
| 31 | Beau — 39°               | Beau — 13°<br>— 18°                              | Beau — 29°                      | Beau — 46°           |                                                       | Beau — 34°             |



|    | 1870             |                  |                         |                       |                           |
|----|------------------|------------------|-------------------------|-----------------------|---------------------------|
|    | MARS             | MARS             | AVRIL                   | MAI                   | JUIN                      |
| 1  | Beau — 31°       | Beau — 23°       | Neige — 18°             | Beau + 1°             | Beau + 5°                 |
| 2  | Beau — 30°       | Beau — 15°       | Beau — 22° — 5°         | Beau + 3°             | Beau + 12°                |
| 3  | Beau — 28°       | Beau — 18°       | Beau — 17° — 5°         | Beau — 10° — 3°       | Beau + 8°                 |
| 4  | Beau — 28°       | Neige — 17°      | Beau — 13° — 4°         | Beau — 7° — 0°        | Beau + 7°                 |
| 5  | Beau — 30°       | Neige — 17°      | Beau — 8° — 4°          | Neige — 8° — 3°       | Beau + 14°                |
| 6  | Beau — 31°       | Neige — 17°      | Beau — 13° — 4°         | Neige — 5° + 3°       | Beau + 14°                |
| 7  | Beau — 35°       | Vent, beau — 23° | Beau — 14° — 5°         | Beau + 2°             | Beau + 14°                |
| 8  | T. conv. — 29°   | Beau — 39°       | Beau — 23°              | Neige — 2° + 1°       | + 20°                     |
| 9  | Neige — 17°      | Beau — 32°       | Beau — 20°              | Neige + 3° + 8°       | Beau + 16°                |
| 10 | Neige — 16°      | Beau — 33°       | Vent — 18°              | Neige — 5° + 5°       | Beau + 7°                 |
| 11 | Neige — 15°      | Beau — 32°       | Beau — 16° — 7°         | Beau — 3° — 0°        | Pluie + 3°                |
| 12 | T. conv. — 20°   | Beau — 30° — 41° | Beau — 9° — 2°          | Grand dégel + 1° + 7° | Pluie + 1°                |
| 13 | Beau — 33°       | Beau — 40°       | Dégel à midi — 6° + 2°  | Beau 0° + 3°          | Pluie + 2°                |
| 14 | Beau — 39°       | Beau — 39°       | Dégel à midi — 14° + 3° | Beau — 1° + 3°        | Beau + 10°                |
| 15 | Beau — 39°       | Beau — 39°       | Vent froid — 16° — 6°   | Beau — 1° + 8°        | Beau + 20°                |
| 16 | Beau — 40°       | Beau — 35°       | Beau — 12°              | Beau — 1° + 9°        | Végétation complète + 18° |
| 17 | Beau — 44°       | Neige — 29°      | Beau — 10°              | Beau + 3° + 9°        | Beau — 17°                |
| 18 | Beau — 46°       | Beau — 30°       | Beau — 7° — 0°          | Beau + 5° + 12°       | Beau — 19°                |
| 19 | Vent S.-O. — 42° | Beau — 33°       | Beau — 8° — 4°          | Beau + 9° + 13°       | Vent N.-E. 0°             |
| 20 | Vent S.-O. — 38° | Beau — 28°       | Dégel à midi — 8° + 6°  | Beau + 11° + 15°      | Vent N.-E. + 1°           |

Id. — 30°  
Id. — 27°  
Neige — 25°

28  
29  
Id. — 24°  
Id. — 24°

Id. — 20°  
Id. — 20°  
Id. — 44°

|    | MARS<br>1868            | 1870                     |                                         |                                 |                 |
|----|-------------------------|--------------------------|-----------------------------------------|---------------------------------|-----------------|
|    |                         | MARS                     | AVRIL                                   | MAI                             | JUIN            |
| 21 | Neige — 20°             | Beau — 36°               | Dégel à midi — 2° + 4°                  | Beau + 10° + 15°                | Vent N.-E. — 3° |
| 22 | Beau — 31°              | Beau — 37° $\frac{1}{2}$ | Dégel à midi — 1° + 9°                  | Beau + 7° + 10°                 | Vent N.-E. — 4° |
| 23 | Beau — 33°              | Beau — 24°               | Dégel à midi 0. + 5° $\frac{1}{2}$      | Vent S.-O. + 8° + 10°           | (Pas continué.) |
| 24 | Beau — 33°              | Beau — 33°               | Dégel à midi — 2° + 5°                  | 1 <sup>re</sup> pluie + 4° + 5° |                 |
| 25 | Beau — 33 $\frac{1}{2}$ | Beau — 23°               | Dégel à midi<br>+ 4° + 6° $\frac{1}{2}$ | Beau + 7°                       |                 |
| 26 | Neige — 28°             | Dégel à midi — 17°       | Dégel à midi<br>— 1° + 8°               | Beau — 0° + 8°                  |                 |
| 27 | Neige — 26°             | Dégel à midi — 18°       | Beau — 3° + 5°                          | Beau + 3° + 5°                  |                 |
| 28 | Beau — 28°              | Dégel à midi — 23° — 9°  | Beau — 10° — 3°                         | Beau + 6° + 8°                  |                 |
| 29 | Beau — 28°              | Dégel à midi — 12° — 4°  | Beau — 6° — 1° $\frac{1}{2}$            | Neige + 5° — 0°                 |                 |
| 30 | Beau — 33°              | Neige — 12°              | Dégel — 1° $\frac{1}{2}$ + 5°           | Neige — 1° + 7°                 |                 |
| 31 | Beau — 35°              | Vent E. — 18° — 22°      |                                         | Beau + 3° + 6°                  |                 |

## LES DÉSERTS DU TERRITOIRE DU NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE.

Qui dit *désert* entend parler d'un lieu inhabité ou fort peu habité, et d'ordinaire inhabitable, du moins pour des hommes vivant en société.

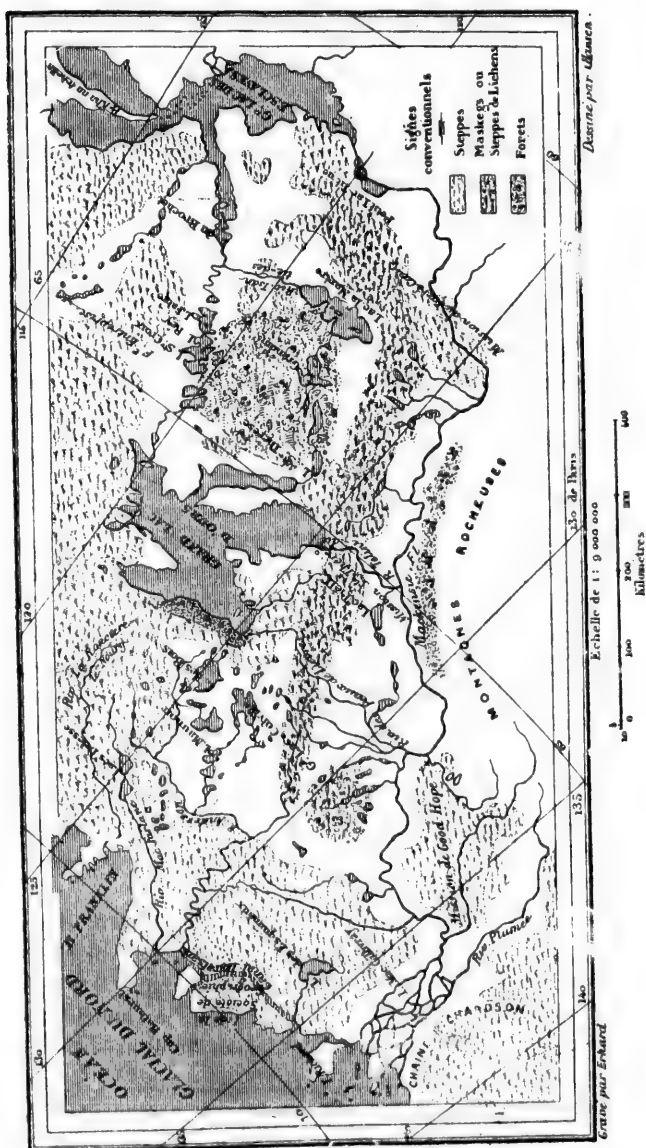
Sur la surface de notre planète il est facile de constater que la somme des contrées inhabitées et inhabitables excède de beaucoup en superficie celle des lieux favorisés par la nature.

Le nom des déserts change selon les pays et les climats. On les appelle *pampas*, *llanos*, *silvas* dans l'Amérique méridionale; *prairies*, *savanes*, *maskegs*, *barren-grounds* dans celle du Nord; *steppes* et *tyndras* dans les deux Russies; *karrous* dans l'Afrique australe; *jungles* dans l'Hindoustan; *landes* en France; *maremmes* en Italie; *morasses* dans le nord de l'Angleterre, etc.; mais le nom de *désert* est demeuré proprement appliqué aux portions sablonneuses et presque complètement stériles des cinq parties du monde. C'est ainsi que l'Afrique possède son grand désert du Sahara, l'Asie, celui de Kobi ou de Schamo, l'Amérique méridionale, le grand Chaco, l'Atacama et le Sechura; celle du Nord, les déserts nommés Patusák ou Pakwaskiy dans l'idiome algonquin.

Voilà des choses que tout le monde connaît et que nous n'osons rappeler ici que pour servir de points de comparaison avec les déserts du Nord-Ouest, dont nous avons l'honneur d'entretenir le lecteur.

En ceci, comme en toutes choses, nous croyons devoir nous borner aux pays sauvages que nous avons explorés ou parcourus, c'est-à-dire à la région comprise entre le 50° lat. nord et la mer Glaciale, du sud au nord, le chapelet des grands lacs américains et les Montagnes Rocheuses de l'est à l'ouest.

Les Peaux-Rouges de cette contrée, à quelque famille



indie  
divise  
prair  
sente  
vent  
roca  
cour  
les m  
Po  
trois  
diso  
terre  
golfe  
niqu  
trist  
nom  
Indi  
du p  
A  
den  
du  
sio  
er  
occ  
et  
se  
Es  
li  
to  
fo  
ja  
e  
d  
p

indienne qu'ils appartiennent, et les Esquimaux eux-mêmes, divisent naturellement leurs déserts en plaines arides, prairies et maskegs. Chacune de ces grandes divisions présente des caractères spéciaux qui proviennent le plus souvent de la nature du terrain. Celui-ci est sablonneux ou rocailleux et aride dans les plaines, marneux et arrosé de cours d'eau dans les prairies, humide et marécageux dans les maskegs.

Pour obtenir une idée générale de la disposition de ces trois sortes de déserts dans le territoire du Nord-Ouest, disons tout de suite qu'il est environné d'une ceinture de terres stériles. Tout le littoral à l'est et au nord, depuis le golfe Saint-Laurent jusqu'aux limites des possessions britanniques sous le 70° de latitude et au delà, est occupé par ces tristes et mornes solitudes qui nous sont connues sous le nom de *barren-grounds* que leur ont donné les Anglais. Les Indiens *Dènès* les désignent spécialement sous celui de *terre du plancher* (*ot'el-nènè*).

A l'est et tout le long des Montagnes Rocheuses s'étendent d'autres plaines qui, se prolongeant jusqu'au golfe du Mexique, sont comme une immense voie que les cyclones parcourent annuellement. Celles-ci forment dans le territoire du Nord-Ouest une vaste équerre, dont la base occupe le 50° parallèle, entre la région des lacs Winipeg et Manitoba et les Montagnes Rocheuses, et dont la pointe se termine à l'extrémité occidentale du grand lac des Esclaves.

La grande forêt subarctique remplit tout l'espace laissé libre entre cette immense plaine et les steppes du littoral. Quant aux maskegs, on les rencontre épars dans les forêts comme dans les plaines de l'ouest. On n'en trouve jamais parmi les steppes du nord; mais ils occupent spécialement la région qui s'étend du lac Winipeg à la baie d'Hudson. De là vient le nom de Maskégons donné aux peuplades de race algonquine qui habitent ces bords désolés.

## I

Tous les voyageurs qui ont parcouru les plaines désertes ou *Pâtusák, Pakwaskiy*, qui longent le versant oriental des Montagnes Rocheuses, s'accordent à les représenter comme une plaine sablonneuse ou ocreuse, fendillée en été par un soleil brûlant, dépourvue de gazon, à peine coupée par quelques torrents que dessèche la canicule; terre maudite et dénuée de végétation, que jamais le colon ne parviendra à féconder, et où les peuplades indiennes elles-mêmes ne séjournent que rarement, parce qu'elle n'offre point au bison, pain quotidien de ces sauvages, une pâture suffisante.

Quelques mots d'algonquin nous dépeindront ces déserts beaucoup mieux que ne le ferait ma plume. Les Cris des prairies les nomment *Pikwataskamik*, mot qui vient de *pikwataskiy* terre solitaire, et de *pikwasiw* brisé, corrodé, rongé par le vent : preuve que les cyclones ne sont pas étrangers, sinon à la formation, du moins à l'entretien de ces plaines arides. Les Cris les appellent encore *pakwatiskamik*, mot qui dérive, soit de *Pakwattehun* (ceinture), parce qu'elles entourent leur patrie de toutes parts, soit de la racine *pakwá*, qui signifie détestable, haïssable. Il ne se peut voir, en effet, de contrée plus inhospitalière.

Or tel est ce beau pays où l'on voudrait reléguer les infortunés restes des nations Peaux-Rouges.

Les Montagnes Rocheuses participent à la culture de ces plaines auxquelles elles semblent imposer leur aridité.

Cette zone longitudinale, beaucoup plus élevée que le reste du plateau central, peut donc être considérée comme un contre-fort des Montagnes Rocheuses. En s'avancant de l'ouest à l'est sur tout son parcours, le sol subit un changement. Aux terrains purement sablonneux et ocreux succèdent des marnes recouvertes d'un sable noir très-dur, mélangé de vase et de détritux végétaux, qui m'a paru être comme le fond d'une ancienne mer intérieure, laquelle se

serait écoulée dans la baie d'Hudson par les grandes artères de la Saskatchewan et de l'Assiniboine.

Cette nouvelle zone, parallèle à celle des plaines sablonneuses ou déserts, suit comme elle la direction de la grande Cordillère des Montagnes Rocheuses. Ce sont les *paskwaw*, *maskutew* ou *mittakwéyaw*, c'est-à-dire les grandes prairies de l'ouest; mais celles-ci encore sont de deux sortes : les prairies à bisons et les prairies à chevreuils. Les unes et les autres ont leur végétation propre, leurs caractères particuliers, outre leur distinction en prairies plates (*flat prairies*) et prairies roulantes (*rolling prairies*). On peut constater que les prairies à chevreuils sont de formation plus récente et ont été enlevées à la forêt subarctique par les incendies périodiques qui désolent ces contrées; tandis que les prairies à bisons ont probablement été telles de tout temps. Elles occupent une position médiane, ayant à l'ouest les *déserts* et à l'est les prairies à chevreuils. Celles-ci avoisinent les forêts et y gagnent du terrain d'année en année, par l'incurie des sauvages et des voyageurs métis ou européens, qui n'ont pas toujours soin d'éteindre le feu de leur bivouac.

L'aspect des *Prairies à chevreuils* que l'on parcourt du lac Vert au lac la Biche, dans la haute Saskatchewan, est des plus riants. Pour mes yeux, fatigués des tristes et marécageuses forêts des Dènè-dindjié, c'était les plaines et les coteaux de notre France orientale que je croyais revoir, moins leurs moissons et leurs riches vignobles. C'était la patrie avec ses pâturages et ses champs après que les récoltes sont faites, moins les chaumières et les bourgs, les chants des pâtres et les troupeaux bélants. Pendant que je poussais mon cheval et m'élançais sur le dos rutilant et doré de ces belles prairies, que coupent des massifs de trembles et des ruisseaux, je me prenais à regretter que les populations agglomérées et refoulées dans nos grandes villes ne fournissent pas à ces belles terres, qui dorment

silencieuses et solitaires, un peu de leur exubérance et de leur vie. Il ne manque que des bras pour féconder ces prairies qui font partie du *fertile-belt* de la Saskatchewan.

Celles qui avoisinent le lac la Biche, le lac Vert et généralement toutes celles de la haute Saskatchewan sont fort propres à la colonisation. Des bois, des eaux vives et limpides, des lacs poissonneux, un terrain gras, noir et excellent, des pâturages sans nombre, tout s'y rencontre comme à souhait pour faire le bonheur du colon laborieux. L'homme seul y est rare et désirable.

L'aspect des Prairies à chevreuils n'est point monotone. Des cours d'eau nombreux et encaissés dans des gorges profondes les coupent et les fécondent. Le sol y est parfois monotone et accidenté, parfois aussi plat que dans la Beauce ou dans la Champagne. En été, il se pare d'une décoration variée et sans cesse renouvelée. La *pulsatille*, avec ses larges corolles lilas, est la première des fleurs qui les embellit. Elle sort en foule du sol à peine dégelé et couvre toutes les prairies ; puis lui succèdent des violettes en nombre incalculable. Celles-ci sont remplacées par les fleurs blanches de l'adonis, les églantines, les verges d'or, les achillées. La prairie est alors semblable à un parterre splendide, quoique sans parfum ; l'œil se repose délicieusement sur cette mer d'émeraude aux vagues fleuries, sur laquelle des îles de peupliers tremblotent dans un lointain mirage, et qu'une épaisse ceinture de pins et autres arbres enserré à l'horizon. Le bison ne fréquente plus ces parages depuis longtemps ; mais les nombreux massacres qui blanchissent le long des chemins, et les ossements qui abondent dans certains lieux attestent qu'ils ne les dédaignèrent pas jadis.

Le cerf-bossu ou *Wawaskisiwi* les a également abandonnés ; seuls, quelques chevreuils à l'œil limpide, quelques cariboux ou rennes des bois, s'y montrent au voyageur.

La colonisation de ces prairies ne saurait donc porter tort

aux Indiens puisqu'ils ne les fréquentent presque plus.

Quantité de grosses souches noires et presque carbonisées percent çà et là l'herbe dure et haute de ces prairies, attestant que jadis elles furent des forêts. De nos jours encore, il s'y fait des ravages sans nom. Dans l'automne de 1873, je traversais de magnifiques bois de pins de Weymouth aux senteurs enivrantes, aux frémissements mystérieux qui me rappelaient l'*Arguta pinus* de Virgile. Sous ces ombrages, la prairie présentait l'aspect d'un parc seigneurial. Je ne saurais donner une idée plus juste de cette contrée qu'en y comparant notre bois de Boulogne avec ses pelouses et ses lices de Longchamps; seulement, ce que nous possédons en miniature se trouve là-bas fort en grand.

Eh bien, le printemps suivant, je cherchais vainement ces bocages; il ne restait à la place que des troncs noirs et calcinés; les lueurs lugubres d'un incendie général illuminaient tous les points de l'horizon. Depuis les environs du lac la Biche jusqu'au fort Carlton, toute la prairie avait été ravagée par les caravanes qui nous avaient devancé.

Et la raison de ces déprédations sauvages? me direz-vous. Détruire le foin sec afin que la jeune herbe puisse repousser plus vite, au premier jour de pluie. Tel est le moyen généralement employé dans ces contrées de temps immémorial.

Les *Prairies à bisons* qui s'étendent entre celle à chevreuils et les déserts du pied des montagnes, n'offrent par de graminées. Il y croît une sorte de cypéracée fort drue et assez courte qui affriande bisons et chevaux. Les prairies les plus riches en pacages sont celles où abondent la prêle des sables, l'absinthe et la féverole. Le sol de ces prairies est très-dur et leur fond est imperméable; la poussière y est très-rare, et cependant les eaux des pluies et de la fonte des neiges s'y étanchent aisément. Le sable de leur superficie les filtre promptement; mais la marne qui les

retient détermine une grande quantité de lagunes ou marais dont l'onde est presque toujours saumâtre, a le goût d'œuf pourri, et dont les bords sont souvent blanchis par le natron qu'elles y déposent.

De distance en distance, le sol de ces prairies porte les marques du séjour des bisons. Ce sont des excavations rondes et peu profondes, de 4 à 6 mètres de diamètre, formées par les piétinements de ces animaux. Les métis nomment ces fosses *roulures de buffalos*.

Je serais assez porté à croire que les plus élevées de ces prairies ne sont pas loin d'avoir de 1800 à 2000 pieds au-dessus de la mer glaciale. Il est constant que les prairies de l'ouest tendent à se dessécher et à s'assainir de plus en plus. Nos métis voyageurs m'ont assuré qu'il devient chaque année plus difficile de s'y procurer de l'eau potable. Ils se plaignent que les lagunes s'y dessèchent, que des sources jusque-là abondantes n'y offrent plus que de maigres filets d'eau. Ce qu'ils ne sauraient regretter toutefois, c'est la disparition des fondrières et des *maskegs*. Nous avons passé en caravane en des lieux où l'on me disait que la route était réputée impraticable il y a quelques années.

Ces prairies sont souvent coupées par de petits bouquets de sumacs ou de trembles aux proportions exigües. Il ne s'y rencontre pas un seul grand arbre, et le chène ne monte guère au-delà du 50° de lat. N. Les tetras ou coqs de bruyère y abondent, ainsi que les *loups à moule* (1), les *coyottes* des romanciers, lesquels sont loin d'être redoutables. J'ai campé entièrement seul, à plusieurs jours de marche de ma caravane, au milieu de ces coyottes auxquels mon cheval ne prenait nulle garde, et qui ne m'empêchèrent pas de dor-

(1) On nomme ainsi ces loups parce qu'ils sont de si petite taille que les Indiens n'ont pas besoin de les éventrer pour en faire sécher la peau. Ils la préparent comme celles des martres et autres petits animaux, la retournant comme un gant et y introduisant une *forme* ou *moule* en bois, qu'ils suspendent ensuite au soleil.

mir su

Nos

klô-kè (

(pays d

(terre e

Nou

humid

nées e

tretien

per da

rencon

sont à

où ell

lui-mê

propri

maréc

Si,

kenzi

chan

Sa

des l

qui

rien

plai

dire

Pea

c'es

plat

san

lich

Cet

ces

mir sur mes deux oreilles, à côté d'un petit feu de saule sec.

Nos Dènè-dindjié connaissent les prairies sous le nom de *kló-kè* (sur l'herbe), *kló-t'èlè* (plancher de l'herbe), *kló-nènè* (pays de l'herbe), *kokka* (ce qui est plat et nu), *klów-tizje* (terre de l'herbe).

Nous appelons *Savanes*, dans le nord-ouest, les lieux bas, humides et marécageux des prairies. Il y pousse des graminées et une cypéracée à longues feuilles que l'humidité entretient toujours verte ; aussi cherche-t-on toujours à camper dans le voisinage d'une savane, d'autant plus qu'il s'y rencontre d'ordinaire des sources d'eau fraîche. Les savanes sont à peu près inconnues dans le Mackenzié et dans l'est, où elles sont remplacées par les *maskegs*. D'ailleurs ce nom lui-même n'est autre que celui de savane en langue crise. A proprement parler *maskek* ou *mashkeg*, *maskékow*, signifient marécage.

## II

Si, de la Saskatchewan nous passons à l'Athabaskaw-Mackenzie, nous trouvons que déserts, prairies et savanes ont changé de nom en changeant d'apparence et de nature.

Sans aucun doute, c'est le prolongement, au delà du lac des Esclaves, des déserts et des grandes prairies de l'ouest qui produit sur la rive droite du fleuve Mackenzie, à l'orient de la chaîne de montagnes qui la borde, cette grande plaine qui se continue au delà du lac des Ours, dans la direction du fleuve Anderson. Les Flancs-de-chien et les Peaux-de-lièvre nomment cette plaine *Dié-xo éllon-t'èlè*, c'est-à-dire le *plancher du bord de la grande rivière*. Elle est plate, d'une monotonie effrayante et présente des horizons sans bornes dans la direction sud-nord. On n'y voit que des lichens d'espèces variées parmi lesquels abondent surtout les *Cetraria* et les *Cenomice*, qu'affectionnent les rennes. Aussi ces animaux s'y trouvent-ils en nombre incalculable.

Ce grand steppe est donc la grande boucherie et le grand

charnier des Esclaves qui hantent les bords du Mackenzie, comme des Flancs-de-chien du lac la Martre, et des Peaux-de-lièvre du lac des Ours.

Des plaines d'une nature semblable, mais plus petites, se rencontrent fréquemment au nord des lacs des Esclaves ou des Ours, et même sur la rive gauche du fleuve au-dessous du 66° de latitude nord. Enfin, sous le cercle polaire, les Montagnes Rocheuses et leurs contre-forts ne sont qu'un immense steppe de lichen et de mousse.

Les Dènè-dindjié donnent à ces plaines les noms de *tsupa-ot'élé*, *nné-él'élé*, *eltta*, *tsogé*, *ttso*, *kodjiémé*, *néto*, *ñita*.

Toutes ces épithètes ont trait aux lichens et aux mousses qui les couvrent presque exclusivement.

Il faut donc distinguer entre les steppes de lichens et ceux du littoral, dont nous parlerons plus loin. En franco-canadien nous appelons les premiers *maskegs*, bien que ce nom soit impropre et convienne plus particulièrement aux landes de l'intérieur des forêts, lorsque, sur un terrain un peu humide, elles contiennent du lichen, des bruyères telles que celles que j'ai nommées dans le cours de mon mémoire, et surtout le *Sedum palustre* ou thé du Labrador, dont il existe plusieurs variétés.

Le nom de *maskeg* (ou *marécage*, en algonquin) est d'autant plus improprement appliqué ici, que le terrain des steppes à lichen est d'ordinaire très-sec, excepté après la fonte des neiges, parce qu'alors toutes ces larges touffes se transforment en autant d'éponges qui retiennent et conservent assez longtemps l'humidité.

Au demeurant, les grands steppes de lichen du Mackenzie et les prairies de la Saskatchewan et de tout le sud-ouest, n'ont pas seulement ce seul point de conformité que les uns et les autres se trouvent aboutés et disposés dans la même direction, sur le versant oriental des Montagnes Rocheuses; en hiver, alors que la neige les recouvre de son blanc linceul, leur ressemblance est parfaite. En

juin, c  
verdoy  
fleurs  
glauca  
grives  
chante  
surfac  
quelq  
alors c  
dant,  
toute  
Esclav  
Nou  
petite  
voyag  
cercle  
rivièr  
platea  
chard  
très-d  
attein  
ses d  
dès c  
plate  
un c  
dispa  
racé  
fem  
lich  
dati  
J  
au  
me  
de  
dill

juin, en juillet, lorsque les lichens ont repris leur livrée verdoyante et qu'ils se diaprent et se constellent des petites fleurs blanches de la *Parnassia* de Kotzebue, de la *Kalmia glauca*, des corolles dorées du cytise; lorsque des bandes de grives émigrantes, à la poitrine empourprée, de bruants chanteurs ou de petits étourneaux noirs s'abattent sur la surface des steppes, que coupent à peine de loin en loin quelques rares bouquets de grêles sapins, on se croirait alors dans les prairies verdoyantes du sud-ouest. Et cependant, je le répète, la faune et la flore de ces déserts est toute différente, dès qu'on a franchi le grand lac des Esclaves.

Nous avons encore, dans le bas Mackenzie, comme une petite réminiscence des grandes prairies du sud-ouest. Le voyageur qui traverse les Montagnes Rocheuses sous le cercle polaire est bien étonné lorsque, après avoir quitté la rivière Peel, au fort Mac Pherson, il se trouve sur un vaste plateau herbacé qui court parallèlement à la chaîne Richardson, sur le versant oriental. Les graminées y sont très-denses et très-hautes pour le climat; elles m'ont paru atteindre cinq pieds de haut; elles alternent avec des pelouses de mousse du genre *Sphagnum* et des auneraies. Mais dès qu'on a franchi ce premier plateau, nommé *Klô-Kka* ou plateau de la rivière des Grandes Herbes, pour monter sur un contre-fort plus élevé et plus occidental, les graminées disparaissent et nous nous retrouvons avec ces hautes cypéracées qui croissent par grosses touffes nommées *têtes de femme*; plus haut enfin, nous ne trouvons plus que des lichens et des mousses. Nous voyons donc ici la même gradation que dans les plaines de la Saskatchewan.

Je suis donc fortement porté à croire qu'il règne, même au delà du grand lac des Esclaves, tout le long et directement au pied des Montagnes Rocheuses, une étroite lisière de plaines ou plutôt de hauts plateaux parallèles à la Cordillère, qui se divisent, pour la flore, en trois zones ainsi dis-

posées de l'est à l'ouest : graminées, cypéacées et lichens.

Les Dènè-dindjié nomment les *maskegs* ou landes éparses dans la région boisée du centre, *okkraye*, *kralon-kkra*, *kké-tla-kkrayé*, *kotsenkra*, *kkray-kullu*, *kétlonkkray*. Ces noms font allusion à la surface plate et blanche que ces déserts offrent en hiver. Leur superficie est loin d'être aussi étendue que celle du grand steppe qui borde la chaîne orientale; et de plus, ils sont toujours entourés et circonscrits par les bois. D'ailleurs, bien que le fond en soit toujours de lichen, comme le sol des forêts elles-mêmes, on y trouve des *sero-raies* et des *auneraies* épaisses, des bruyères de plusieurs espèces, et même des sapins, des mélèzes et des bouleaux clair-semés. Les rennes les affectionnent pendant la saison d'hiver, parce qu'ils y trouvent une pâture abondante, alors que la rigueur de la température les a éloignés des plaines désertes du littoral.

Quelques-uns de ces *maskegs* sont mouvants pendant l'été, soit qu'ils contiennent de l'asphalte à l'état mou comme du miel ou du goudron, soit qu'ils soient formés d'un tuf crayeux tenu en dissolution par l'eau des neiges. Ils prennent alors les noms de *ellel'*, *taltchi*, *ta-déka'oy*, *ta-ko'o*, *tali-konéta*, *ta-népey*, *næ-ko-'wol'*, *næn-avæg*, qui dépeignent leur instabilité et le peu de consistance de leur surface.

Dans la Saskatchewan il existe aussi des marais mouvants, mais ils contiennent du tuf blanc et non de l'asphalte. C'est également ce qu'ils doivent être dans les pays esquimaux, car le nom d'*ariktok* que les *Innoït* donnent à ces marécages semble provenir du mot *aria* cendre. Ils les nomment aussi *krago-atarktoark*.

Les déserts de la région arctique que nous connaissons le mieux en Europe par les descriptions qu'en ont faites les explorateurs anglais, et ceux par conséquent dont j'aurai le moins à parler, ce sont les steppes du littoral ou *barren-grounds*. Dans le Mackenzie ils n'ont point de nom français et leur nom anglais n'est pas même connu de nos métis. On

les dés  
caribou  
large  
des sa  
de « J  
bas Ma  
cette e

Les  
toyork  
appel

Tell  
quelle  
ozuë,  
ce qui  
yétihca  
Olbaré  
comm

A p  
penda  
comm  
coulée  
tions d  
eaux  
pleme  
phora  
plante

Da  
mille  
meda  
sablo  
abon  
nus

Le  
seau  
nain  
s

les désigne vulgairement sous le nom de *large, terre des cariboux*, pays plat, pays sans arbre. Le terme de marine *le large* est celui qui a surtout prévalu, et qui est même connu des sauvages. « Je m'en vais dans le *large* » est synonyme de « Je m'en vais dans les *barren-grounds* », dans tout le bas Mackenzie. Le long du haut Mackenzie, au contraire, cette expression signifie « Je m'en vais dans les bois ».

Les Esquimaux nomment les steppes du littoral *nappartoyork* et *kréyu-itork* (lieux sans arbres, sans bois), ils les appellent aussi *tuktur-nunat* (terres des rennes).

Telles sont, en général, les diverses épithètes sous lesquelles ces steppes sont connus des Dènè-dindjié. *Olthinlé*, *ozué*, *ozuré*, *kointhinié*, *kokkwin*, *kodhell*, *kuzjin*, signifient ce qui est vide, sans bruit, solitaire; *tra*, *otrel*, *ontrié*, *otriélé*, *yétiha*, désignent ce qui est plane, le plancher, la plaine. *Olbaré*, *konétré*, *kképa*, *ti-gotré*, *nan-kotran*, les représentent comme le milieu aride, désolé, blanc, glacé, attristant.

A proprement parler, les steppes du littoral ne sont cependant pas des plaines, mais une contrée mamelonnée, comme l'est par exemple le Finistère, coupée de ravins ou *coulées* (*gulley* des Anglais), qui recèlent dans leurs excavations des étangs d'eau douce formés par l'accumulation des eaux de neige. Lorsque leur sol est granitique, ils sont simplement arides et recouverts de lichens des genres *Gyrophora* et *Cornicularia*, de quelques saxifrages et autres plantes très-humbles.

Dans un sol calcaire on voit quelques plantes de la famille des *caryophyllées*, des bruyères, et surtout l'*Andromeda tetragona* dont j'ai parlé ailleurs. Enfin, dans un sol sablonneux ou schisteux, les cypéracées s'y retrouvent en abondance et fournissent la pâture des rennes et des bœufs musqués qui les parcourent durant la belle saison.

Le bois y est absolument inconnu, mais le long des ruisseaux et des ravins se pressent de petits saules et des aunes nains, dont les Indiens brûlent les tiges sèches. A défaut de

ce combustible, ils se servent des bruyères, surtout de l'andromède, et même des bouses sèches du bœuf musqué, comme les Tartares et les Tibétains emploient les *argols* pour le même usage.

On remarque souvent des dunes dans ces déserts le long des rivages; et il s'en trouve également dans les prairies de la Saskatchewan, ainsi que dans les déserts du Mackenzie; nouvelle preuve de l'existence ancienne d'une mer dans ces vastes plaines. Les dunes de sable des prairies qui avoisinent la fourche des Gros-Ventres ressemblent exactement à celles que j'ai parcourues sur les bords occidentaux du grand lac des Ours et le long du Mackenzie. Elles présentent le même enchaînement, ont un escarpement du côté du S. S. O. et un dos d'âne vers le N. N. E., lequel est couvert ordinairement d'absinthe, de petits genévriers et de bruyères rampantes.

Enfin je constaterai en finissant que dans les steppes arides de la région arctique, comme dans les prairies et les plaines désertes de la Saskatchewan, les mamelons sont couverts sur celles de leurs pentes qui regardent le S. S. O., d'une multitude de galets roulés de toutes dimensions. Ces moraines ne se trouvent pas du côté du nord.

---

Pan-  
squé,  
argols

e long  
ies de  
enzie;  
ns ces  
sinent  
celles  
nd lac  
même  
. O. et  
inaire-  
s ram-

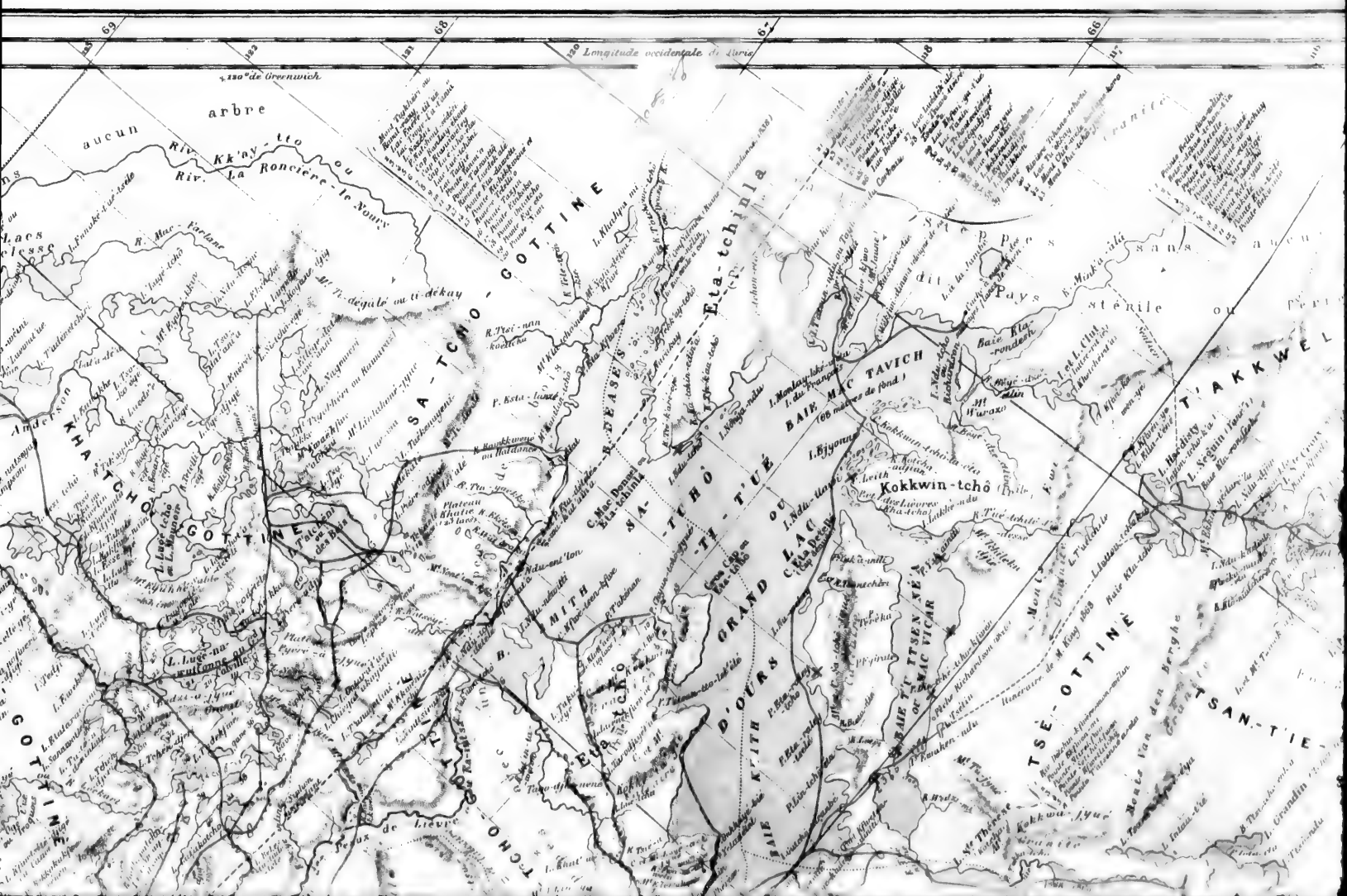
steppes  
es et les  
ont cou-  
S. S. O.,  
ons. Ces

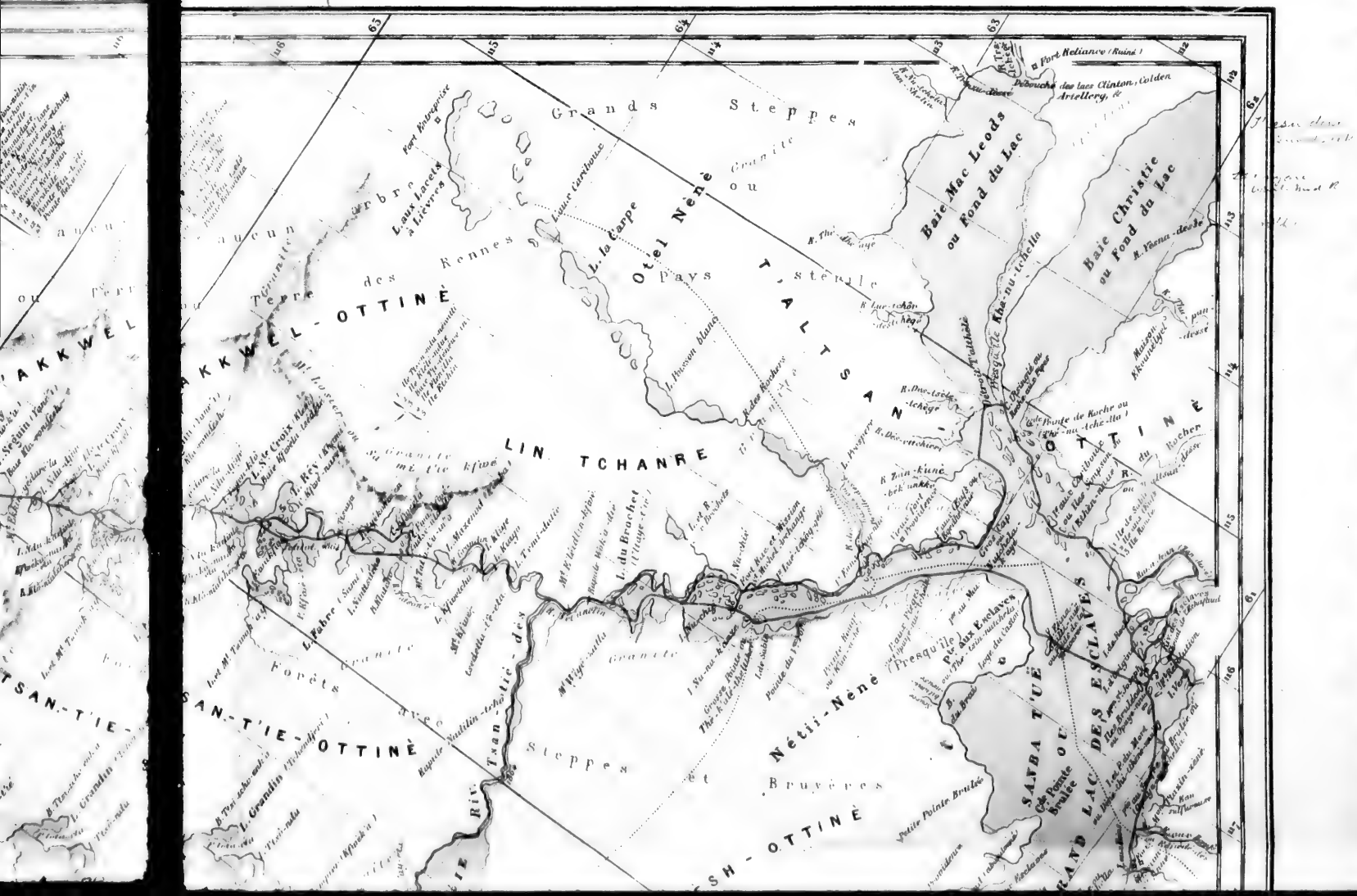


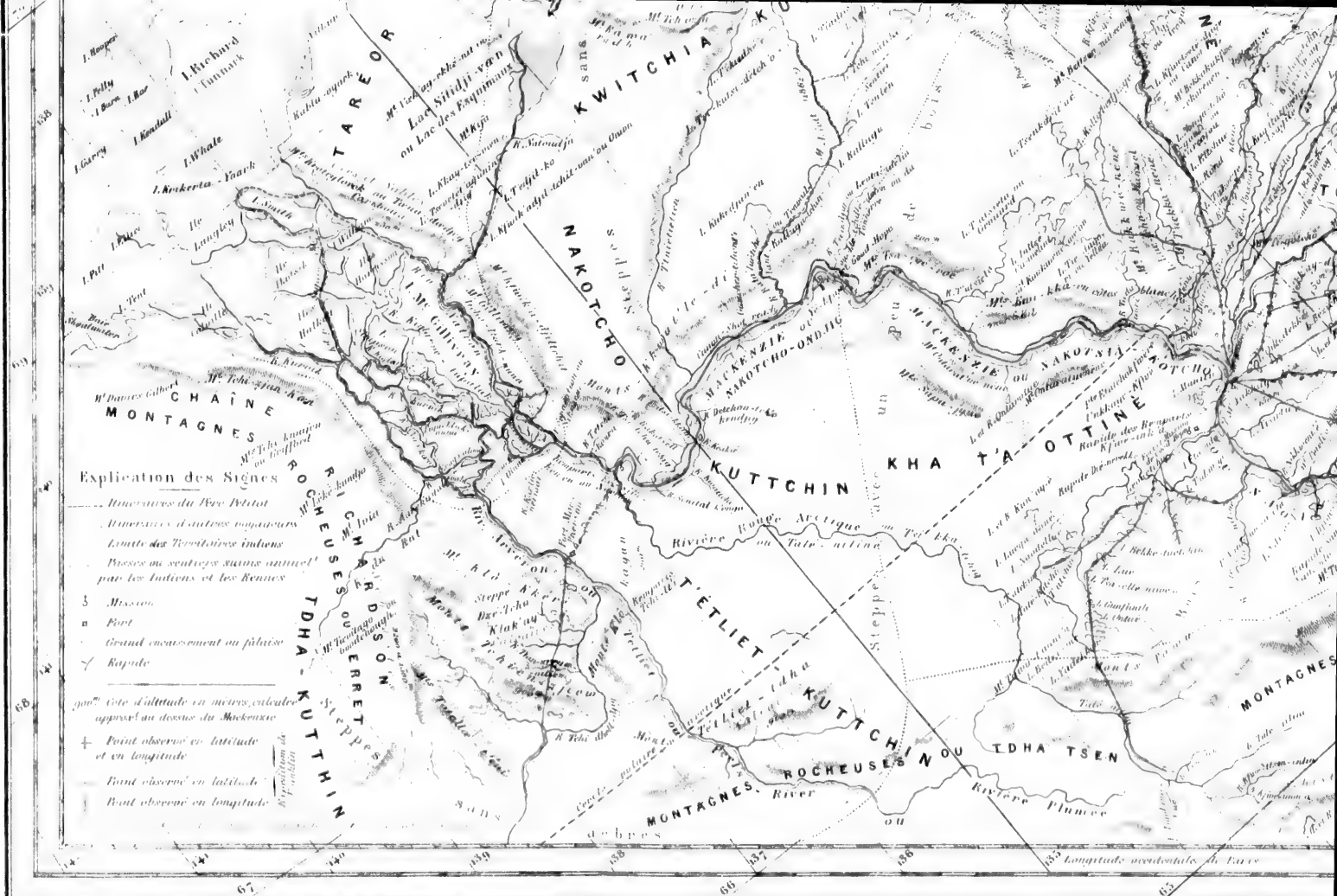
# CARTE DU BASSIN DU MACKENZIE

dressée de 1862 à 1873

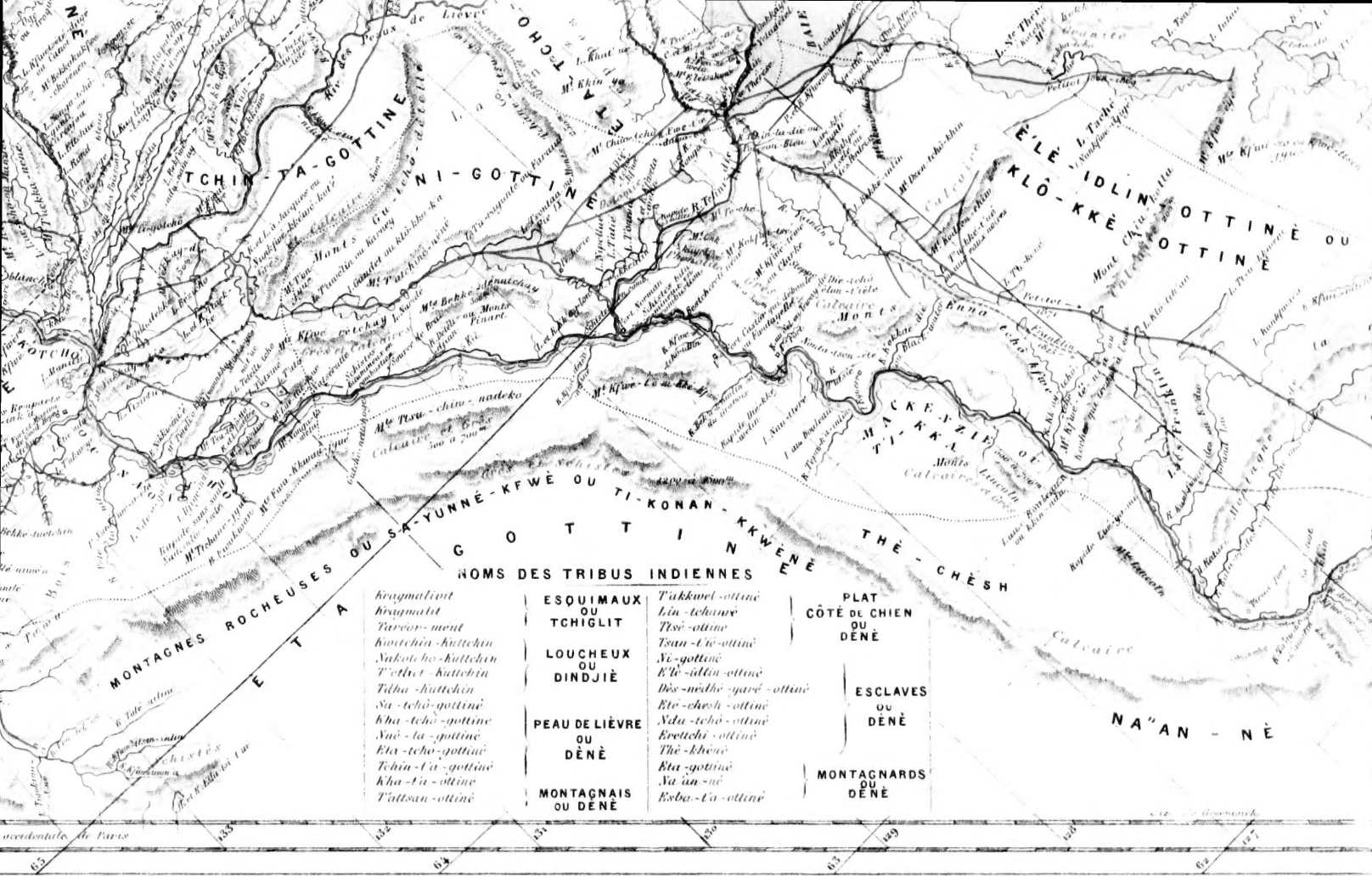
par E. PETITOT, MISSIONNAIRE OBLAT DE MARIE I.







Reçu par Hansen à l'aide des cartes de l'expédition de Franklin, pour les positions astronomiques de la carte N° 2433 de l'Hydrographic Office et de la carte scientifique de Verré Bellet



Echelle de 1:2.100.000

Kilomètres



Milles Anglais de 1609 mètres

